MISCUIT
UTILE
DULCI

Class 92. Book M585.2
General Theological Seminary Library
CHELSEA SQUARE, NEW YORK.
Besides the main topic, this book also treats of

Subject No.	*On page*	*Subject No.*	*On page*

PRESENTED BY
DEAN HOFFMAN

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/pelerinageduneam0000char

C. F. B. MIEL.

PÉLERINAGE D'UNE AME

OU

EXPÉRIENCES RELIGIEUSES

DE

CHARLES F. B. MIEL, D. D.

GENERAL SEMINARY
LIBRARY
NEW YORK

PHILADELPHIE
GEORGE W. JACOBS & CO.
1899

92
M585.2

Copyright, 1899, by
GEORGE W. JACOBS & Co.

INDEX.

PAGE.

INTRODUCTION v
COLLÈGE ET SÉMINAIRE 1
LES JÉSUITES 9
A PARIS 24
LONDRES 37
FIAT LUX 52
ROME 64
ILES BRITANNIQUES 78
DOUX LIENS ROMPUS 91
NOUVEAUX AMIS 104
LE NOUAEAU MONDE 116
CHEZ LES LIBÉRAUX 128
EXPÉRIENCES DIVERSES. CINCINNATI 143
NEW YORK 155
CAMBRIDGE 169
PARIS ET NEW YORK 180
SAN FRANCISCO 194
CHICAGO 209
PHILADELPHIE 224

27 D 99

INTRODUCTION.

LE JEUNE Miel, alors étudiant au grand séminaire de Besançon, charmé par les conférences que l'éloquent père Deplace donna dans la cathédrale de cette ville pendant l'Avent de 1842, se mit en rapport avec le révérend père, lui ouvrit son âme et finalement résolut d'entrer dans la compagnie de Jésus. Il y avait à cela une difficulté. Miel avait dû emprunter l'argent nécessaire aux frais de son éducation tant au collège qu'au séminaire, et, pour pouvoir rembourser cet emprunt il avait accepté la position de précepteur chez le Marquis de Lénoncourt. Plus de la moitié de cette tâche restait encore à remplir, quand un ami vrai, l'abbé Perny de Pontarlier, offrit de le remplacer comme précepteur et de consacrer le salaire à l'extinction entière de la malencontreuse dette. Et ainsi fut fait.

Depuis cette époque lointaine jusqu'à la présente, qui est pour le docteur Miel celle d'une saine et honorable vieillesse, il a eu à un degré remarquable le don de se faire des amis. Je suis l'un d'eux, et comme tel j'ai l'honneur de le présenter aux ecclésiastiques et aux chrétiens Américains.

S'il n'est pas mieux connu que son introducteur, c'est parce que son utile et très-intéressante vie s'est passée dans des conditions peu communes parmi nous.

Dans ce livre, on trouvera la façon de vivre des Jésuites, décrite avec bienveillance et pleine appréciation par un homme qui a fait chez eux un noviciat complet, qui est resté ensuite pendant plusieurs années sous leur direction spirituelle et a entretenu avec eux les relations les plus amicales jusqu'au jour où sa conscience et une claire conviction l'obligèrent à abandonner l'église à la défense et à la gloire de laquelle ils sont particulièrement voués.

Il nous est difficile à nous, dont l'existence se passe ordinairement dans le provincialisme de notre langue anglaise, de réaliser le fait que ce vénérable confrère a vécu des années au milieu des célébrités qui illustrèrent la dernière moitié du règne de Louis Phillippe et s'est trouvé fréquemment en rapport avec des hommes tels que Lacordaire, de Ravignan, Lamartine, Montalembert, Lenormand, Ozanam, Jules Simon, Laboulaye, etc.

L'ainé d'une famille nombreuse et sans fortune, ne voulant pas que l'éducation de ses frères et de ses sœurs fût inférieure à la sienne, il l'avait prise à sa charge et pour y pouvoir il avait de nouveau accepté un préceptorat dans des conditions particulièrement avantageuses. Cette fois ce fut une dame

Anglaise et Anglicane qui, sachant l'état des choses, offrit et présenta à notre abbé les ressources que réclamait son dévouement à sa famille, afin qu'ainsi délivré, il pût sans délai se donner entièrement aux devoirs du saint ministère.

Quand l'abbé Charles Gounod, qui s'était lié à M. Miel au grand séminaire de St. Sulpice, renonça à l'idée de devenir prêtre et résolut de se donner tout entier à son génie musical, c'est à son ami Miel qu'il donna son surplis, sa barette, ses dépouilles d'ecclésiastique.

Le père de Ravignan était son directeur spirituel et le présenta à l'Archevêque de Paris pour l'ordination. A M. Miel encore il fut donné de représenter le cercle catholique de Paris, aux funérailles de Daniel O'Connell.

Comment un tel homme, avec un tel entourage, ayant devant lui de si flatteuses perspectives fut amené à renoncer à tout cela pour s'engager dans un long et pénible pélerinage à la recherche de la vérité religieuse, ce livre nous l'apprend. C'est l'histoire d'une âme.

Sa triste conviction que pour être fidèle à la vérité il aurait à abandonner cette grande église à laquelle son cœur et son imagination le tenaient comme enchaîné, ses errements et ses angoisses au milieu des ténèbres du scepticisme, sa recherche de sympathies spirituelles parmi les unitaires et les

transcendentalistes, le repos enfin trouvé dans la communion anglicane, toutes ces choses composent une histoire rare et singulièrement attachante. C'est l'Apologia de l'émancipé de Rome que nous pouvons maintenant mettre en regard de celle du grand prédicateur anglais devenu l'insignifiant cardinal romain. Le protestantisme n'a point de cardinalat à offrir au docteur Miel, il a pour ses champions des récompenses d'une autre nature. La vérité telle qu'elle est en Jésus-Christ, voilà son incomparable récompense. Nul ne sait cela mieux que celui qui, dans sa sereine vieillesse. s'est appliqué à retracer brièvement l'histoire d'une vie véritablement grande, à la sollicitation de ses fils et de ses amis. Je suis heureux de me dire l'un de ses derniers.

S. D. McCONNELL.

Holy Trinity,
Brooklyn,
Advent, 1898.

INTRODUCTION DE L'AUTEUR.

Mes Chers Fils :

Vous avez souvent exprimé le désir de mieux connaître les principaux évènements de mon étrange carrière et particulièrement les phases diverses de mon expérience religieuse. Vous vous dites convaincus qu'une telle histoire, intéressante par elle-même, ne saurait manquer de produire une favorable impression sur ceux qui sont tourmentés et éprouvés par le doute comme je l'ai été moi-même.

Espérant qu'il en sera ainsi et que ceux qui, en matière de religion, aiment la vérité par dessus tout, pourront trouver quelque utile enseignement dans les pages qui vont suivre, je me rends à vos vœux, et, pour commencer par le commencement, je vais vous dire d'abord, brièvement et en toute simplicité, quelle a été mon éducation classique et religieuse.

C. Miel.

CHAPITRE I.

COLLÈGE ET SÉMINAIRE.

JE SUIS né le vingt-trois Septembre, 1818, au village de Vars, situé près de la ville de Gray et à huit lieues de celle de Dijon. Mes parents, profondément religieux, jouissaient dans leur humble position d'une considération non commune. Ils vivaient du produit de modestes propriétés qu'ils cultivaient eux-mèmes. Ma mère, âgée alors de vingt ans, tenait, pendant l'hiver une école de jeunes filles, la première qui ait été établie dans le Canton. Le curé de la paroisse, M. Demay, était un homme de culture supérieure et ses relations avec mes parents étaient celles d'un ami sincère autant que d'un pasteur devoué. Je n'étais encore qu'un petit garçon, quand cet homme généreux m'ayant pris en affection, s'intéressa particulièrement à mon avenir, persuadé qu'il avait découvert en moi une recrue pour la milice sacrée. Mon goût pour l'étude et pour les exercices religieux lui parurent une prophétie de ma carrière. Pendant deux années, il me prépara lui-même aux cours d'études classiques, puis, sur ses pressantes

recommendations, mes parents m'envoyèrent au collège de Gray.

Notre digne ami insista pour qu'on m'admit dans la quatrième classe, apparemment trop avancée pour moi, puisqu'elle supposait déjà quatre années de collège, et mes premiers essais furent quelque peu décourageants. Mais j'étais déterminé à réussir, et, par de persévérants efforts, je parvins à obtenir, à la fin de l'année, les deux premiers prix de la classe, le prix d'excellence et celui de diligence. L'année suivante le succès dépassa de beaucoup tout ce que mon curé espérait de moi. Sur quatorze prix j'en obtins treize avec mention honorable pour le quatorzième. La faculté décida alors que je ne ferais pas de seconde, mais que je passerais immédiatement en rhétorique.

La vie au collège m'était si agréable, mes progrès étaient si encourageants, que j'en vins à rêver à un temps où je serais moi-mème un de ses professeurs. Et cela serait probablement arrivé, sans un incident pénible qui donna à mes pensées et à mes vues une toute autre direction.

Durant les vacances, un camarade de collège, jeune citadin, vint me visiter à Vars. Ce n'était pas un modèle, mais un gai compagnon, avec lequel on pouvait passer quelque heures de récréation, sans découvrir en lui matière à scandale. Comme je lui faisais la reconduite, il se révéla à moi tel

qu'il était, par un language si obscène, se vanta d'actions si infâmes, que tout mon être en fut revolté. Je m'éloignai de lui aussitôt sans même lui dire adieu, et quand je fus hors de la portée de son regard, je tombai à genoux demandant pardon pour lui et grâce pour moi. Ses vils propos, ses suggestions dégradantes, me montrèrent soudainement la vie sous deux aspects opposés ; d'une part l'apparition horrifiante d'une âme qui se plonge de son plein gré dans l'abîme des vices les plus honteux, de l'autre la vision céleste d'une âme encore se consacrant, celle-ci, au culte de la beauté et de la vertu.

Ma résolution fut aussitôt prise. Je me dévouerais tout entier à la cause sacrée de la religion. Vingt minutes après, j'étais à côté de ma mère, lui communiquant mes pensées, lui disant ce à quoi je venais de me déterminer ! Elle me prit dans ses bras et me pressa sur son cœur, heureuse comme on l'est rarement en ce monde. Mon père aussi applaudit à ma résolution, et le soir même de ce jour nous nous en entretînmes avec notre digne curé, qui, le jour suivant, écrivit au supérieur du séminaire à Luxeil pour lui demander mon admission dans cette institution ecclésiastique, la première de ce genre au diocèse de Besançon.

Il y avait une objection sérieuse et que je n'avais

pas prévue à ce que je quitasse la maison paternelle. A Gray, je demeurais chez des parents, et mes dépenses étaient peu considérables. A Luxeuil elles seraient notablement plus élevées, et notre famille, composée alors de neuf membres, n'était pas en position, malgré toute la bonne volonté possible, de consacrer à mon éducation une aussi grande partie de ses ressources. Ma décision cependant était prise, et c'eut été pour moi chose trop sérieuse que d'en changer. L'idée me vint d'aller exposer mon cas tout franchement a un cousin de ma mère, non marié, passablement riche et généreux caractère. Il m'écouta avec bienveillance, et me demanda, si, à supposer qu'il m'avançât l'argent nécessaire à mon éducation à mesure qu'il en serait besoin, je m'engagerais à le lui rendre quand je serais en état de le faire. Je le lui promis en toute sincérité. Plein de joie, je me hâtai d'informer mes parents de l'arrangement convenu, et le lendemain même je partis pour le séminaire de Luxeuil. A cette époque le séminaire avait à sa tête deux hommes remarquables, le supérieur, M. Guérin, plus tard évêque de Langres, et le directeur, M. Mabile, antérieurement vicaire à Gray, où il m'avait connu, qui devint ensuite évêque de St. Claude, d'où il passa au siège épiscopal de Versailles.

Venant de la troisième classe des études classiques, je devais, d'après la règle, passer à la

seconde. Après examen, il me fut donné d'entrer immédiatement dans la prémière, la classe de rhétorique.

Il y avait, pour ceux qui obtenaient le premier rang dans cette première classe, un privilège grandement convoité, celui de dîner le dimanche à la table des professeurs. J'eus ce privilège les six derniers dimanches de l'année scolaire.

Durant le cours de cette année, M. le comte de Montalembert, le plus jeune des pairs de France, le chef laïque du parti catholique libéral, et plus tard l'associé de Lammenais et de Lacordaire dans la publication de L'AVENIR, honora notre séminaire d'une visite. Une sorte de réception académique lui fut donnée le lendemain, et je fus chargé par le supérieur d'addresser au jeune et noble pair, au nom de l'établissement, quelques paroles inspirées par la circonstance. Encore que cette courte adresse m'ait valu de sa part de flatteuses félicitations, j'étais loin de soupçonner que plus tard je me trouverais en communication fréquente avec cet homme remarquable, alors à l'entrée de sa brillante carrière.

Le séminaire de Besançon avait alors son école de Philosophie et de hautes mathématiques à Vesoul, chef-lieu de la Haute-Saône. J'y passai deux années, et c'est là qu'il me fut donné de rencontrer celui qui devait se montrer pour moi le

meilleur des amis, M. Paul Perny de Pontarlier, plus tard vicaire apostolique en Chine et auteur d'une grammaire et d'un dictionnaire franco-chinois particulièrement estimés. Ce noble jeune homme devait bientôt confirmer à mon égard de la façon la plus généreuse les paroles de Lafontaine :

"Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche nos besoins au fond de notre cœur ;
Il nous épargne la pudeur
De les lui découvrir nous-mêmes."

Mes études jusque-là avaient été simplement préparatoires ; c'est au grand séminaire de Besançon, qu'elles devaient se compléter, par un cours de théologie comprenant quatre années.

D'après un arrangement particulier à ce diocèse, les étudiants passent au séminaire même la première de ces quatre années. Durant les trois autres ils prennent pension en ville, à leur convenance. L'objet de cet arrangement est d'initier les jeunes écclésiastiques à la vie du monde. Après mon année de séminaire je dus songer non-seulement à pourvoir à mes dépenses, mais aussi à rembourser l'argent emprunté pour mon éducation. Le supérieur, connaîssant ma position et mon désir à cet égard, voulut bien s'intéresser particulièrement à moi et obtint en ma faveur la place de précepteur dans une noble famille hautement estimée, celle du

Marquis de Lénoncourt. Pendant deux années j'occupai cette position donnant chaque jour deux heures à mes études de séminariste et le reste de mon temps à mes jeunes élèves.

Je commençais à me préoccuper de ce que je ferais après mon ordination. Ce que j'avais vu de la façon de vivre des prêtres séculiers n'avait que peu d'attrait pour moi et je me promettais intérieurement de servir d'une façon différente la cause du Christ et celle de son Eglise.

Tels étaient mes sentiments, quand un Jésuite, renommé pour son éloquence, le père Deplace, vint prêcher l'avent à la cathédrale de Besançon. Je suivis régulièrement ses instructions ; et les idées de cet homme, l'accent de conviction avec lequel il s'exprimait, l'ardeur de son zèle m'impressionnèrent si vivement que je crus devoir me présenter et m'ouvrir à lui et le consulter sur la route a suivre. Plus je le vis, plus je l'admirai, et j'en vins à me persuader que ce que je pouvais faire de mieux, c'était de devenir moi-même membre de la société qu'il représentait si dignement. Connaissant mon désir à cet égard, il offrit de me recommander lui-même comme postulant à son provincial.

Mais il y avait un obstacle fort sérieux à la réalisation de mes vœux, la dette que je m'étais engagé et que j'avais déjà commencé à rembourser. C'est alors que l'abbé Perny me donna le plus

touchant témoinage de la vérité et de la profondeur de son amitié. Sans un moment d'hésitation, il proposa de me remplacer comme précepteur des jeunes de Lénoncourt et de consacrer le salaire à l'acquittement de ma dette. Cela semblait de sa part un excès de bonté et de générosité. Mais son cœur était avec moi, autant que moi il désirait que je suivisse ce qui semblait être ma vocation.

Je le connaissais et l'estimais trop pour songer à refuser son offre, et, grâce à lui, il me fut donné de prendre immédiatement les mesures nécessaires pour me rendre au noviciat d'Avignon, le seul que la compagnie de Jésus possédât alors en France.

CAPITRE II.

LES JÉSUITES.

POUR rendre justice aux Jésuites et pour qu'ils soient mieux connus de leurs adversaires, je crois devoir déclarer franchement ici ce que je sais et ce que je pense de cette remarquable société et du caractère de ses membres :

Elle doit indirectement son origine à Luther !

Vers le milieu du seizième siècle, alors que la réforme paraissait devoir envahir toute la chrétienté et pénétrer jusqu'à Rome, que ceux qui étaient restés fidèles à la domination papale poussaient partout ce cri de détresse : "qui donc nous sauvera ! Qui donc arrêtera ce torrent dévastateur?" Un Espapnol, Ignace de Loyola, homme d'un zèle ardent et d'un rare génie, n'hésita pas à répondre : "Moi, oui, moi, j'arrêterai le torrent, je sauverai l'Eglise." Comprenant toute la gravité de la crise, toute l'étendue du danger, il s'appliqua de son mieux à organizer une force capable de défendre la papauté contre ses ennemis et d'assurer sa continuité, et le fruit de son habileté et de ses efforts, ce fut la Compagnie de Jésus, reconnue

aujourd'hui comme la corporation la plus puissante dans le monde religieux. Ce qu'elle a accompli jusqu'à présent est affaire d'histoire, ce qu'elle accomplira dans l'avenir est matière à conjecture. Quelque mots seulement de ses moyens d'action et du caractère des hommes qui la composent.

Ils ne peuvent être des hommes ordinaires. Ils doivent pouvoir donner des preuves de supériorité dans un genre ou dans un autre.

Quand un postulant a été admis comme tel, les supérieurs, agissant d'après ce principe qu'en tout homme il y a une faculté dominante, s'appliquent à decouvrir cette faculté, et l'ayant découverte, ils lui fournissent les moyens d'un plein développement. Si le novice fait preuve d'un aptitude particulière pour l'enseignement, on en fera un professeur vraiment distingué ; s'il s'annonce comme un homme puissant en paroles, on développera le mieux possible son talent oratoire.

Ce dernier point demande quelque détails.

Toute novice est appelé à composer un sermon par lequel on puisse juger de ce dont il sera capable comme prédicateur. On lui donne pour la composition de ce sermon toutes les facultés désirables ; il choisit lui-même son sujet ; la bibliothèque est à sa disposition ; il a tout le temps qu'il peut souhaiter. Son travail terminé, il en prévient le maître des novices, et au jour fixé par celui-ci, le

jeune prédicateur se fait entendre à tous les pères et à tous les frères rassemblés, et chacun de ceux-ci doit dire en toute conscience ce qu'il pense du discours et du discoureur.

Ce n'est pas tout. Plus tard le supérieur désigne lui-même au futur orateur un sujet à traiter. Cette fois, le travail devra être achevé en une semaine, et, à la fin des huit jours, la nouvelle composition oratoire sera entendue et jugée comme la précédente.

Ce n'est pas tout encore. Non seulement le sujet, mais aussi le texte seront donnés pour un nouvel essai qui devra être entendu et apprécié deux jours plus tard. Et enfin viendra la dernière épreuve. Un texte sur lequel il faudra parler le mieux possible dans deux heures.

Après ces diverses épreuves on sait à quoi s'en tenir sur les aptitudes oratoires de l'aspirant Jésuite, et on le dirige en conséquence.

Nombreux sont les Jésuites éloquents orateurs. Ici me revient en mémoire un sermon d'une éloquence singulière qu'aucun des novices de mon temps n'a pu oublier et qui est de nature à intéresser le lecteur.

Lors de la suppression de l'ordre par le pape Clement XIV, en 1774, les Jésuites se voyant repoussés des pays catholiques se réfugièrent pour la plupart en Russie où l'imperatrice Catherine II voulut bien leur donner asyle, et ils prirent alors le

nom de Pères de la foi. Quand l'ordre fut restauré, les Pères de la foi français revinrent dans leur pays natal. A l'époque de mon noviciat il n'en restait plus que trois, et l'un d'eux, le père Gloriot, de Besançon, qui s'était fait autrefois une réputation peu commune comme prédicateur, demeurait dans la résidence d'Avignon. Accablé sous le poids des années, ne pouvant plus remplir aucun office, il était là comme une précieuse relique du passé, environné du respect de chacun. Cependant arrive le soixante-dixième anniversaire de son entrée dans la compagnie. Les supérieurs croient devoir le célébrer avec une certaine solennité, et ils persuadent au noble vieillard d'adresser à la communauté dans cet heureux jour un discours de circonstance. A l'heure convenue, pères et novices sont réunis dans la salle des conférences, heureux de pouvoir entendre une fois cette parole jadis si puissante. Le vénéré père parait, conduit par le supérieur ; il prend place sur une chaise, au milieu de l'estrade, se recueille un moment, puis, d'une voix tremblante il prononce ces paroles : "*Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos, amici mei, quia manus Domini tetigit me.*" "Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous au moins mes amis, parce que la main du Seigneur s'est appesantie sur moi." Ce texte semble étrangement choisi pour une telle fête. Il n'eut pu être mieux adapté. A peine prononcées,

ces paroles reçoivent la plus saisissante application ; la tête du vieillard s'incline sur sa potrine, ses yeux se ferment, il s'endort. Quel sermon eut pu produire une impression pareille à celle produite par ce silence et ce sommeil ! Aucun des religieux présents ne l'a oublié depuis. Pour moi, il y a de cela 58 ans, et ce que j'éprouvai alors je le ressens encore !

Revenons à notre sujet :

Ce n'est pas assez que le futur Jésuite s'annonce comme un homme supérieur, soit dans un genre, soit dans un autre. Sa conduite doit être à l'abri de tout reproche, et à cet effet a lieu, une fois chaque semaine, un exercice appelé "exercice de modestie." Les novices étant tous rassemblés dans la salle des réunions, le maître parait, fait une courte prière, puis appelle à sa discrétion un des jeunes candidats. Celui-ci quitte sa place, s'avance en silence au milieu de la salle et tombe à genoux, et alors tous ses frères doivent, chacun à son tour, dire en toute sincérité ce qui dans sa conduite leur parait demander correction ou perfectionnement. Et quand chacun a rempli ce devoir, le maître des novices résume toutes les remarques qui ont été faites, y ajoute les siennes propres et indique de façon précise ce qui devra être corrigé ou amendé avant une nouvelle réunion de même sorte. Chaque novice est à son tour soumis à pareille discipline !

A cet exercise s'en ajoute un autre de nature moins sérieuse et qu'on appelle "l'exercice de bonne tenue." Son objet est de donner aux manières du jeune homme une certaine politesse, une certaine dignité. En présence de ses frères, il doit marcher, se lever, se mettre et se tenir à table, saluer un supérieur ou un ami, etc., et tous ses gestes, tous ses mouvements sont soumis à une franche critique de ses frères afin que, connaissant ses défauts dans sa manière d'être, de parler et d'agir, il puisse s'appliquer à s'en corriger. Et voilà ce qui donne au Jésuite dans les rapports sociaux cet air d'homme bien élevé qui est une de leur marque distinctive.

Ces deux exemples montrent l'importance attachée aux détails dans la discipline de la société, et l'objet distinctif de tout cela, c'est de faire du Jésuite un instrument parfait, entièrement à la disposition des supérieurs.

A cet effet, on attend et on exige de lui une obéissance aveugle et complète. L'obéissance est pour lui la vertu suprême. Il n'y a pas place dans son code de morale pour les préférences personelles. La règle à laquelle il est soumis est conçue dans les termes les plus explicites: "*Obedientia vestra sit ex ommi parte perfecta ; tum in intellectu, tum in actu, tum in voluntate.*" Que votre obéissance soit parfaite de tout point dans l'entendement d'abord,

étant intérieurement persuadé que la chose qu'on vous commande est la meilleure que vous puissiez faire ; dans l'action ensuite, faisant exactement ce qui est prescrit, ni plus ni moins ; dans la volonté enfin, le faisant, non parce qu'il le faut, mais de tout cœur.

Cette vertu de l'obéissance est cultivée chez les novices par tous les moyens possibles. Toute relation qui pourrait faire obstacle à son développement est interdite par la règle. Pour eux point d'amitiés particulières, ils doivent toujours être trois ensemble. Il en est ainsi dans les récréations ; il en est de même dans chaque chambre. Le novice qui, pour une raison quelconque, a à quitter la chambre commune, doit obtenir la permission de celui qui est actuellement l'ancien de sa chambre (ce peut être le plus jeune des trois), et lui dire pourquoi il désire sortir. Si c'est pour affaire dans une autre chambre, il doit également dire à l'ancien de celle-ci de quoi il s'agit et obtenir de lui la permission de faire ce dont il est question.

La promptitude est représentée au novice comme caractère essentiel d'une véritable obéissance. Pour lui, la cloche qui l'appelle à n'importe quel exercice est la voix même de Dieu. Son devoir est de quitter à l'instant même l'occupation d'alors, si attachante qu'elle puisse être. Sa parfaite obéissance n'admet pas le moindre délai, même dans les plus

petites choses, comme achever une phrase commencée.

Il va sans dire que l'objet premier de la discipline est le perfectionnment spirituel du futur Jésuite. A cette fin il donne chaque matin à la méditation une heure entière, précédée d'un quart d'heure de préparation et suivie d'un quart d'heure de revue. En outre, il a à faire pendant son noviciat ce qu'on appelle la grande retraite, une retraite de trente et un jours pendant lesquels il est laissé complètement à lui même, ne pouvant avoir de communication qu'avec son directeur spirituel. Durant tous le cours de cette retraite il a chaque jour cinq méditations d'une heure chacune, dont une au milieu de la nuit; lesquelles avec les préparations et les revues occupent sept heures et demie sur vingt-quatre. Qu'il me soit permis de dire ici pour ceux qui verraient en cela chose peu sérieuse, qu'on finit par entrer si profondément dans ces graves occupations de l'esprit, que, revoyant les notes écrites par moi après chacune de ces méditations et constatant le temps que les distractions avaient pris, je trouve en plusieurs occasions cette remarque: "Mes distractions pendant cette heure de méditation auraient pris à peu près le temps requis pour la récitation de l'Oraison dominicale."

C'est ainsi qu'on fait du Jésuite un homme su-

périeur, aux façons distinguées, voué à l'obéissance, et d'une profonde spiritualité ! Quand le supérieur a à sa disposition un instrument aussi parfait, comment le fait-il servir au grand objet de l'institution,

Les deux principaux moyens employés par les Jésuites pour obtenir et exercer sur les âmes une influence décisive sont l'éducation et la direction.

Les chefs de la réforme pour accomplir leur œuvre, s'appliquèrent particulièrement à répandre l'instruction parmi le peuple. Les Jésuites, pour entraver cette œuvre,conçurent l'idée d'opposer non autel contre autel, mais école contre école. Et cela, non en vérité dans l'intérêt de la science et par amour pour l'instruction, mais comme moyen indiqué et requis par les nécessités du temps pour sauver et étendre, si possible, la puissance de l'église romaine. Dans ce but, rien n'est épargné. Le professeur Jésuite ne se contente pas d'instruire ses élèves, il s'applique par dessus tout à gagner leur affection et leur respect. Ceci se practique tout particulièrement à l'égard des élèves protestants dont l'éducation leur est confiée ; et ils réussissent si bien en cela, que ceux de leurs élèves qui ne deviennent pas Jésuites eux-mêmes ou fervents catholiques demeurent presque sans exception les amis devoués de leurs anciens maîtres.

Et l'on peut en dire autant des dames du Sacré-Cœur, dont les établissements d'éducation pour

jeunes personnes correspondent à ceux des Jésuites, qui d'ailleurs sont toujours leur directeurs. Ajoutons que les collèges des Jésuites et les écoles du Sacré-Cœur sont destinées non aux enfants des pauvres, mais à ceux de parents influents et qui sont destinés à occuper un rang élevé dans la société ! Contrôler cette société dans ce qu'elle à de plus distingué, cultiver et dominer les esprits de ceux qui, selon toute apparence, exerceront plus tard une vaste influence par leur position et leur caractère personnel, tel est le but de l'éducation donnée par les Jésuites !

Il est pour eux un autre moyen d'influence plus efficace encore ; c'est la direction spirituelle. Dans les conditions ordinaires, le fidèle, que sa conscience accuse, va se confesser à un prêtre, qui, avec ou sans quelques mots d'avis, lui donne ou lui refuse l'absolution, et tout est dit, les relations entre le confesseur et le pénitent s'arrêtent là. Il n'en va pas ainsi avec le père Jésuite. Avec lui la direction remplace la confession. Les révérends pères sont parvenus à inculquer cette idée aux pieux romanistes ; de même que la parole du pape en matière de dogme doit être acceptée comme souveraine ; de même en matière de conduite la parole du directeur doit être reconnue comme règle suprême. Le pieux fidèle ne marche d'un pas sûr dans la droite voie qu'autant qu'il suit l'avis de son directeur. Il

suit de là que quiconque s'est placé sous la direction d'un Jésuite, et, c'est la cas de presque tous les catholiques de distinction, s'est engagé par là à remplir la tâche, à jouer le rôle qui lui est assigné par le représentant d'une société dont le grand et premier object est l'exaltation de la papauté. On peut voir par là où mène cette obéissanee qui est la vertu capitale pour le Jésuite. Le supérieur général a un pouvoir absolu sur tous les provinciaux de l'ordre. Les provinciaux ont un pouvoir absolu sur les supérieurs des divers établissements de leurs provinces, collèges ou résidences ; ces supérieurs un pouvoir semblable sur les pères et les frères qui leurs sont subordonnés ; les pères, directeurs, quels qu'ils soient, un pouvoir analogue sur les fidèles qui suivent leur direction. Et comme les fervents romanistes de cette dernière catégorie se trouvent à la tête de certaines sociétés apparemment indépendantes, la société de Saint Vincent de Paule par exemple, la même influence atteint par eux jusqu'à la dernière catégorie des catholiques romains.

Et c'est ainsi que les Jésuites parviennent à accomplir leur quatrième vœu. Car il importe pour pouvoir apprécier cette institution de savoir et de bien comprendre ceci :

Tandis que les autres religieux ne connaissent et ne prononcent que trois vœux, les vœux de pau-

vreté, de chasteté et d'obéissance, les Jésuites en font un quatrième auquel les trois autres sont subordonnés et qui révèle tout l'objet, toute l'importance de cette société. Ce vœu, c'est pour chacun de ses membres, d'employer, sous l'autorité des supérieurs ou directeurs, tous ses talents, tous ses moyens à la défense et à l'exaltation de la papauté. Et voilà pourquoi les Jésuites sont les privilégiés de Rome, obtiennent du pontife romain des privilèges, des pouvoirs que ne possède aucune autre classe de prêtres ou de religieux. Il sont complètement indépendants des évêques, ils ne reconnaissent que le pape comme autorité. Et voilà pourquoi aussi, disons-le, tandis qu'ils sont pour les autres ordres religieux l'objet d'une jalousie peu déguisée, les chrétiens indépendants, les esprits libéraux les tiennent en suspicion. Si estimables qu'ils puissent être individuellement, ils sont voués tout entiers au service d'une cause, qui n'est celle ni de la vérité, ni de la liberté, ni du progrès, ni de l'humanité dans ses hautes destinées. Pour s'en convaincre il n'y a qu'à ouvrir les yeux et à regarder. Comparons les peuples soumis à Rome avec ceux qui sont émancipés de son joug. Les premiers ne sont-ils pas ignorants, dégradés, arriérés, asservis dans la mesure où ils subissent cette fatale influence? N'est-ce pas chez les autres que fleurissent la liberté, la prospérité, la moralité, l'instruction, le

progrès ! Les bons pères ne semblent pas voir cela ; quand j'étais chez eux ou avec eux je ne le voyais pas non plus.

Je suis resté plus d'une année dans leur maison de probation, de Janvier 1842 à mars 1843 ; j'ai fait un noviciat complet, passant par toutes les épreuves auxquelles sont soumis les aspirants à cet ordre fameux. J'en garde de précieux souvenirs. C'est là que j'ai acquis le meilleur de mon expérience religieuse. Et les notes de mes méditations quotidiennes, toujours en ma possession, sont des témoignages non équivoques de foi, de piété et de zèle.

Les pères de la résidence étaient au nombre de huit, les novices au nombre de trente. Jamais je n'ai rencontré en pareil nombre d'êtres humains autant de talent uni à autant de vertu. La soif des âmes semblait dévorer les jeunes aspirants à l'apostolat.

Un jour le supérieur apprend que quatre missionnaires de la compagnie viennent de mourir au Maduré de la mort des martyrs. Il rassemble les novices, et avec une émotion profonde il leur annonce la triste mais glorieuse nouvelle. Puis, après un moment de silence, il continue : " Mais, mes frères, ce n'est pas tout. Ces héros de la foi, il faut les remplacer. Qui de vous est prêt à partir immédiatement pour évangéliser ce même peuple

qui vient de mettre à mort nos missionnaires !' A cette question tous répondent en se levant comme un seul homme ! Quatre furent choisis et vingt-quatre heures plus tard ils partaient pour la terre des martyrs.

Si sincère que fut mon admiration pour les membres de cette société, quand vint le moment de m'attacher à elle pour jamais, je crus devoir ne point faire le pas décisif, et cela pour deux raisons: d'abord, d'après les règles de l'ordre tout novice qui a prononcé ses vœux, n'étant point encore prêtre, ne peut être ordonné avant l'âge de trente ans. J'aurais donc eu à attendre six années dans l'étude ou dans l'enseignement avant d'être élevé à la dignité sacerdotale, et j'aspirais à prêcher et à me donner aux œuvres du zèle. Ensuite, ma famille avait fait pour mon éducation tous les sacrifices possibles. La reconnaissance et la justice me semblaient exiger que je pourvusse à ce que mes quatre frères et mes trois sœurs eussent en cette grave matière d'éducation des avantages semblables à ceux dont j'avais été favorisé. En conséquence, je résolus de chercher quelque position lucrative, qui me permit, tout en exerçant mes fonctions ecclésiastiques, de remplir aussi mes obligations envers ma famille. Les supérieurs de la société comprenant la situation entrèrent dans mes vues, et il fut convenu que je me rendrais à Paris, que j'y resterais

sous leur direction spirituelle et m'y préparerais à recevoir les saints ordres, tout en occupant un emploi qui me rapportât les ressources nécessaires pour le double objet sus-mentionné.

Au moment de le quitter, le maître des novices me remit un certificat que je possède encore et dont voici la copie :

" Je certifie que l'abbé Miel, du diocèse de Besançon, a passé plus d'une année dans notre maison de probation à Avignon, pour y étudier sa vocation à la vie religieuse, et que, pendant tout ce temps, il a été un modèle de bonne conduite et de piété. Je certifie en outre que s'il nous quitte, c'est de son plein gré qu'il le fait, et nullement parce que les supérieurs n'auraient plus voulu l'avoir avec eux.

" Donné à Avignon, le 1er Mars, 1843.

" DE JOCAS,
Recteur du Noviciat."

CHAPITRE III.

A PARIS.

Arrivé à Paris, je me plaçai immédiatement sous la direction du Jésuite le plus distingué qu'il m'ait été donné de connaître, du célèbre père de Ravignan, prédicateur du Carême à Notre Dame, comme son contemporain Lacordaire y était, à la même époque, prédicateur de l'Avent. Mon ardent désir était alors de me préparer de mon mieux à remplir dignement les devoirs du saint ministère. M'étant assuré de quoi vivre en donnant chaque jour deux ou trois heures à l'enseignement, je consacrai le reste de mon temps à ma culture personelle. Rarement jeune homme eut pour cet objet d'aussi favorables occasions que celles que Paris offrait a cette époque. Pour la France, les dernières années du règne de Louis Philippe ont été les plus brilliantes de ce siècle. Chaque genre de talent y était représenté par des hommes illustres entre tous. Dans la poésie, Victor Hugo et Lamartine ; au parlement, Berryer et Montalembert ; dans la politique, Guizot et Thiers ; à la Sorbonne, Cousin, Jules Simon, Lenormand,

Ozanam et Cœur ; au Collège de France, Michelet et Quinet ; dans la chaire, Lacordaire et Ravignan.

J'aspirais à apprendre quelque chose de chacun de ces hommes remarquables. Le dimanche j'allais entendre les plus fameux prédicateurs. Pendant la semaine je partageais mon temps entre la Sorbonne, la Chambre des Députés et la Chambre des Pairs. Bientôt, à ma grande satisfaction, je me trouvai en rapport avec des hommes tels que Berryer et Montalembert, Jules Simon et Ozanam, Lacordaire et de Ravignan. Je choisis le dernier comme mon directeur spirituel, et je trouvai en lui un ami véritable, un guide sage et digne de toute confiance. Ce n'était pas seulement un saint homme, c'était un esprit libéral, et je ne fus nullement surpris d'apprendre plus tard, qu'il avait songé à reconquérir son indépendance en demandant au général des Jésuites de le relever de ses vœux.

Un trait qui montre la noblesse de ses sentiments et la largeur de ses vues se manifesta dans une de nos conversations. Un jour, tourmenté par le doute, je lui ouvris mon cœur, et, encouragé par son évidente sympathie, je me hasardai à lui adresser cette question : "N'y a-t-il donc pas, mon père, quelque moyen de distinguer ce qui est vrai de ce qui est faux en matière de doctrines

religieuses? Est-il donc nécessaire de s'en rapporter toujours aux autorités, dont les assertions ou explications souvent peu claires et quelquefois contradictoires ne laissent dans l'esprit qu'incertitude et confusion?" "Oui," me répondit-il, "il y a en pareille matière une règle que je suis toujours et que je vous recommande; 'Toute doctrine qui tend à élever l'esprit et à dilater le cœur est vraie; toute doctrine qui a un effet contraire est fausse.' Agissez conformément à ce principe et vous n'aurez pas à vous en repentir!" Je l'ai fait et m'en trouve bien.

Présenté par cet excellent homme à l'archevêque de Paris, Monseigneur Affre, deux mois après mon arrivée, je fus admis au sous-diaconat, et une année plus tard, le premier Juin, 1844, je fus ordonné prêtre dans l'église de Saint Suplice. Le jour suivant je célébrais ma première messe dans l'église de Saint Louis d'Autin qui était alors mon église paroissiale.

Si désireux que je fusse de me donner tout entier aux œuvres du ministère, ma détermination de contribuer d'abord, autant qu'il serait en moi, à l'éducation de mes frères et de mes sœurs m'empêcha pour un temps d'occuper un poste régulier d'ecclésiastique, et celui particulièrement lucratif de précepteur et d'aumônier dans la famille du Marquis de Cossé Brissac m'ayant été offert, je

l'acceptai. Cette noble famille passait l'été à son château de Blanville, près de Chartres. J'officiais pendant la semaine dans la chapelle du château, et le dimanche je prêchais dans quelque église du voisinage. Pendant l'hiver on habitait Paris, près de la Madeleine. Je remplissais alors l'office d'aumonier dans la chapelle de la comtesse de Gontaut, sœur du cardinal de Rohan, et amie intime de la Marquise de Brissac, et là, j'avais pour servant de messe le premier des barons chrétiens, le baron de Montmorency. Le dimanche j'officiais à la Madeleine et avais, avec deux autres écclésiastiques, la direction des cathéchismes, alors en grande réputation, et auxquels une église entière était consacrée, celle de l'Assomption, devenue depuis église paroissiale.

La société de St. Vincent de Paule avait été fondée tout récemment. Les circonstances se rattachant à cette fondation présentent un interêt particulier. Un dimanche soir Ozanam avait réuni chez lui, soi-disant pour y prendre le thé, quelques étudiants de la Sorbonne. Après un simple repas, il développe devant eux un plan qu'il a conçu, d'après lequel chacun d'eux visiterait, durant la semaine, deux ou trois pauvres familles du quartier, s'enquerrait de leur condition matérielle et morale, et lui rapporterait, le dimanche suivant, les résultats de ses visites. L'enthousiasme des jeunes

gens pour une œuvre de bienveillance si aisée et si pratique se développa bien vite d'une façon merveilleuse et bientôt on jugea chose désirable d'organiser ce premier groupe en une société règulière qui aurait pour objet l'exercice de la charité sur un plan si simple ! Partant d'un commencement si modeste dans la bibliothèque de cet homme au cœur généreux, la Société de St. Vincent de Paule en est venue à compter aujourd'hui plus de deux millions de membres. Je considère comme un privilège particulier d'avoir pu, dès l'origine, m'associer à cette phalange de jeunes gens dévoués au bien !

Une autre société fondée à cette époque et à laquelle j'appartenais fut " Le Cercle Catholique de la Rue de Grenelle." Son objet était l'union des catholiques aux vues libérales, ecclésiastiques et laïques. Elle comptait parmi ses membres des hommes comme Lacordaire, Ozanam, Montalembert, de Falloux, de Montigny, Riancey, etc.

J'eus l'honneur de représenter cette société a Dublin, aux funérailles du célèbre patriote Irlandais, Daniel O'Connell. J'avais pour compagnon le jeune comte de Lestanville que la Société de St. Vincent de Paule avait choisi pour son délégué. Nous trouvâmes à Liverpool le steamer qui portait les restes de cet homme célèbre. Jamais je n'oublierai le spectacle qui frappa nos regards à notre arrivée

dans la baie de Dublin. Une immense multitude était rassemblée sur le quai. D'abord, à la vue du funèbre cortège, une émotion réligieuse profonde, un silence solennel ; puis soudain une lamentation universelle, des cris de douleurs si pénétrants que jamais depuis je n'ai rien entendu de semblable, et cela continua jusqu'à ce que le cortège eut atteint l'église où furent déposés les restes de celui qui fut l'idole de ce peuple, en attendant le service funèbre qui devait se célébrer le lendemain. Il serait difficile d'imaginer quelque chose de plus imposant que ce service et que la longue procession qui suivit jusqu'à leur dernière demeure ces restes précieux. Il était évident que l'Irlande venait de perdre le plus cher de ses fils et que son peuple le pleurait, comme seule une tendre mère peut pleurer son premier né !

Quelques semaines après notre retour à Paris, le père Lacordaire prononçait à Notre Dame l'oraison funèbre de Daniel O'Connell. John O'Connell, fils du grand homme et membre du parlement Anglais était présent par invitation spéciale et les catholiques de Paris étaient représentés dans cette occasion par les plus illustres d'entre eux. Inutile de dire que Lacordaire fut à la hauteur de sa tâche ; son magnifique discours fut un digne tribut de la France au plus remarquable des fils de l'Irlande.

Le soir de ce même jour, un grand dîner fut donné à John O'Connell par le baron de Montigny dans son superbe hôtel de la rue de Babylone, autrefois l'hôtel Montmorency. Ses convives éiaient au nombre de soixante, dignitaires de l'Eglise, sénateurs, académiciens, hommes de lettres, etc. C'était le soir du 22 Fèvrier, 1848, jour qui allait devenir mémorable dans l'histoire de France. A l'heure où nous allions nous mettre à table, la populace avait commencé à s'assembler dans les rues et une foule considérable remplissait déjà les Champs-Elysées A chaque quart d'heure on envoyait de l'hôtel un valet chargé de s'enquérir et de nous informer ensuite de ce qui se passait. Les rapports devenaient de plus en plus graves et les hôtes commençaient à s'inquiéter. Bientôt un des messagers apporta des nouvelles particulièrement sérieuses. " Quoi," s'écrie le baron de Villequier, " mais c'est une véritable émeute !" A quoi Berryer réplique d'un accent prophétique : " Prenez garde que se ne soit une révolution ! " Deux jours plus tard Louis Phillipe s'enfuyait des Tuileries ; et une fois de plus la France se trouvait sans gouvernement.

C'est durant les émeutes de Juin qui suivirent qu'eut lieu la mort héroïque du Saint Archevêque de Paris, Monseigneur Affre. Son cœur généreux souffrait profondément de ces luttes fratricides entre

ses diocésains, et il se crut appelé, comme père spirituel de tout ce peuple, à ne rien épargner, pas même sa propre personne, pour rétablir l'ordre et la paix. En conséquence, le matin du 27 Juin, il se rend sur la scène du combat, monte sur une barricade, faisant signe d'une main à la populace, de l'autre à la troupe. A peine a-t-il prononcé ces mots : " mes enfants," qu'une balle, partie d'un édifice voisin, le frappe à l'épine dorsale et à l'instant même il tombe mort sur la barricade aux yeux des émeutiers. Ce tragique évènement mit fin à cette fratricide lutte. Tous ceux qui y prenaient part de chacun de deux côtés comprirent et sentirent l'énormité du crime, et à l'instant même l'insurrection cessa. Tout était fini ; "le bon pasteur avait donné sa vie pour ses brebis."

Il ne sera pas hors de propos de dire ici quelques mots de la puissance de la chaire à Paris au temps où nous sommes. Les deux plus grands orateurs sacrés que la France ait produit sont sans contredit Bossuet et Lacordaire, tous deux l'orgueil de Dijon, ville de leur naissance. La supériorité de Bossuet se montrait dans ce qu'il disait, celle de Lacordaire dans la façon dont il le disait. L'éloquence du derner est exprimée par ce mot attribué à Démosthènes et répété depuis par Massillon. On lui demandait quels étaient les éléments essentiels de l'éloquence, et l'illustre grec

aurait répondu : " premièrement, *l'action ;* secondement, *l'action ;* troisièmement, *l'action.*

Je me rappelle une occasion où cette parole fut vérifiée d'une façon saisissante par Larcordaire. Le dimanche après Pâques, mon bon ami, l'abbé Castan et moi, nous trouvions presque perdus dans l'immense foule rassemblée à Notre Dame pour entendre le grand prédicateur ; le sujet qu'il devait traiter était la lutte entre le bien et le mal, le conflict entre les puissances du monde et l'Eglise de Dieu. Il commence par une sorte de paraphrase des premiers versets du second psaume : " *Quare fremuerunt gentes . . .*" Puis, l'idée agissant dans sa merveilleuse imagination, sa pensée atteint une telle hauteur, que mon ami me dit à l'oreille : " Il ne saurait continuer sur ce ton-là." Et en effet, le langage humain soudainement lui fait défaut. Cependant, il est là gardant sa position. Son visage s'illumine. Tout son corps semble frémir sous l'influence des grandes vérités que sa langue est impuisante à exprimer. Il continue ses gestes avec une force descriptive telle que, sous l'action de cette muette éloquence, l'assemblée est toute frémissante. Cela ne dura que quelques secondes qui semblèrent autant de minutes. Puis le prédicateur retire lentement son bras et pose sa main sur son cœur. Il y eut un moment de silence absolu, après quoi, l'immense auditoire ne pouvant

plus contenir ses impressions, éclate en applaudissements qui remplissent toute la Basilique. Le dimanche suivant mon ami et moi nous étions là encore. L'Archevêque de Paris crut devoir recommander à l'assemblée de contenir son admiration par égard pour la sainteté du lieu. Mais telle fût l'éloquence de Lacordaire, parlant une fois de plus sur le même sujet, que bientôt l'archevêque lui-même fut surpris battant des mains sans en avoir conscience. Il va sans dire que l'auditoire cessa de se contraindre et d'enthousiasme imita le pontife.

La différence entre l'éloquence des deux grands prédicateurs a été admirablement caractérisée par l'abbé Castan dans les paroles qui suivent. Un dimanche que nous venions d'entendre le célèbre Jésuite, nous nous entretenions des rares talents de ces deux hommes, et je demandais à mon ami quelle différence d'impressions produisait sur lui leur prédication. "Quand j'ai entendu Lacordaire," répondit-il, "je suis tenté de me jeter à son cou ; et quand j'ai entendu Ravignan, je voudrais me jeter à ses pieds." Excellente appréciation. Lacordaire en prêchant, cherchait à faire aimer la religion, Ravignan cherchait à la faire pratiquer.

C'était un grand privilège que d'entendre ces hommes ; c'en était un plus grand de se trouver en relation avec eux. On découvrait alors que la

source de leur influence était moins dans la puissance de leur parole que dans leurs qualités personnelles. Me rappelant le passé, je ne puis assez bénir les circonstances diverses qui m'ont mis en rapport avec eux.

Quelques mots ici des amis particuliers dont la fréquentation m'a valu les joies les plus intimes, les satisfactions les plus douces que j'aie éprouvées durant mon séjour dans la grande cité ! Le premier fut l'abbé Castan, mentionné déjà. C'était un jeune homme de rares talents et d'un charmante caractère, très-haut placé d'ailleurs, étant neveu et secrétaire privé de l'archevêque et chanoine honoraire de Paris. Nos relations étaient des plus intimes, des plus fréquentes, et j'ajouterai, des plus profitables pour l'un comme pour l'autre. Mon autre ami non moins digne était M. Olivaint. J'avais fait sa connaissance alors qu'il était professeur de Philosophie au Collège Bourbon et sceptique en matière religieuse. Devenu chrétien il quitta la position supérieure qu'il occupait dans l'université et accepta celle de précepteur dans la famille du duc de la Rochefoucault. Le fait que les parents de nos élèves appartenaient à la même haute société, nous mit en relations fréquentes, et nous ne tardâmes pas à lier ensemble étroite amitié. Comme beaucoup de ceux qui n'ont embrassé la foi au Christ qu'après des années d'in-

crédulité, Olivaint était devenu un chrétien véritable, de fait comme de nom. Pour lui la religion était chose réelle, une vie aussi bien qu'une croyance. J'eus maintes occasions de constater la vérité et la profondeur de ses sentiments religieux. Je me rappelle particulièrement ce cas : Un jour, c'était au commencement des vacances et nous allions nous séparer pour plusieurs mois ; nous nous faisions nos adieux, quand il m'adressa cette question qui le caractérise si bien : " Et qu'allons-nous faire durant cette absence pour qu'à notre retour nous nous retrouvions un peu meilleurs que nous ne sommes aujourd'hui, car il ne doit point y avoir de vacances dans la carrière chrétienne ! "

Un autre trait caractéristique de cet homme, qui révèle sa vraie nature, la spiritualité de sa vie, apparait en ceci : La famille princière avec laquelle il demeurait donnait souvent de brillants festins, et, il se trouvait ordinairement à table à côté de personnes prétentieuses qui ne jugeaient pas qu'un précepteur méritât de leur part quelque attention. " Et que faites-vous," lui demandai-je un jour, " pour ne pas vous ennuyer durant ces longs dîners de cérémonie ! " " Je m'imagine," répondit-il, " que j'ai pour voisin mon divin Maître, je m'entretiens avec lui, et je vous assure que ces heures sont pour moi pleines de charmes, et que ce long temps à table se passe très agréablement."

Quelques années plus tard M. Olivaint entra dans la compagnie de Jésus et devint supérieur d'une de ses maisons de Paris! Il mourut en 1871, victime de la Commune.

Mon séjour à Paris se serait prolongé indéfiniment sans la générosité bien inattendue d'une dame Anglaise, qui, quoique appartenant à l'église anglicane, se montra pour moi amie véritable. Elle m'avait entendu prêcher à La Madeleine et prit de là occasion de m'adresser une lettre me demandant si je pourrais lui recommander une gouvernante française pour deux cousines à elles, qui avaient perdu leur mère et dont elle dirigeait l'éducation. Je lui trouvai la personne qu'elle désirait. Elle m'invita chez elle par reconnaissance. Cette reconnaissance devint de l'affection. Elle découvrit la raison qui m'empêchait de me donner exclusivement aux œuvres du ministère. Elle conçut alors l'idée de me fournir les fonds nécessaires à l'éducation de mes frères et de mes sœurs. Elle m'en fit l'offre avec tant d'insistance et de sincérité que je finis par accepter. Durant ma courte carrière ecclésiastique dans cette capitale, j'ai eu, je dois le dire, des occasions exceptionelles de constater la noblesse et la générosité des sentiments de ceux qui, sincèrement religieux, se sont voués au service de Dieu, à la pratique du bien.

CHAPITRE IV.

LONDRES.

C'ETAIT l'époque où John Henry Newman et d'autres anglicans de distinction avaient abandonné leur église pour s'attacher à celle de Rome, et les champions du romanisme en France en avaient conclu que l'Angleterre était mûre pour la papauté. Nous tenions de fréquents meetings et à chacun d'eux croissaient notre enthousiasme et notre zèle pour ce grand objet. Libre alors de mes mouvements, profondément impressionné par la brillante perspective qui s'annonçait dans l'île des Saints pour la foi romaine, je résolus de me donner tout entier à cette œuvre de conversion, de consacrer tous mes moyens et tous mes efforts à une entreprise dont le succès semblait devoir contribuer si magnifiquement à la gloire et au pouvoir du saint siège!

Mes amis donnèrent à cette résolution leur approbation cordiale et chacun tint à m'exprimer son interêt d'une façon tangible. Rarement missionaire emporta avec lui au théâtre de ses travaux pareil nombre et pareil choix de livres d'orne-

ments et de vases sacrés. Un souvenir qui me toucha particulièrement fut celui que m'apporta, le soir avant mon départ, mon ami, l'abbé Gounod. Abbé, il ne l'était plus ; il venait de renoncer au ministère ecclésiastique pour se dévouer tout entier à cet art musical où il devait atteindre un si haut degré d'excellence. N'étant point encore dans les ordres, il n'avait comme abbé que son surplis et sa barrette ; il me les remit avec une émotion causée par les conditions particulières où nous nous trouvions alors, l'un et l'autre, et que je n'oublierai jamais.

Arrivé à Londres, je me présentai sans délai au cardinal Wiseman et me mis à sa disposition pour tel ou tel service auquel il jugerait convenable de m'employer. Comme je ne pouvais pas encore discourir en Anglais, il fut convenu que je prêcherais, selon l'occasion, ou dans l'église française de Londres ou même dans telle église anglicane où je serais invité à la faire, qu'en tout cas le dimanche matin je célébrerais à Woolwich la messe militaire pour les soldats catholiques de la garnison. Quand je fus assez maître de l'Anglais pour pouvoir m'exprimer correctement dans cette langue, son Eminence me confia la charge de la mission catholique récemment établie à Cantorbéry. C'est là que je prêchai mes premiers sermons anglais. Durant mon séjour dans cette

ville un incident se produisit, qui est toujours dans ma mémoire. Je demeurais chez la dame qui avait fondé la mission dont j'étais chargé ; elle avait pour voisines deux dames d'une éducation supérieure, nièces de Walter Scott. Quoique protestantes, ces dames passaient fréquemment leur soirée chez mon hôtesse et semblaient prendre un vif intérêt à l'objet de ma mission en Angleterre. Un jour elles m'invitèrent à les accompagner dans une visite à la célèbre église metropolitaine de la Grande Bretagne. J'acceptai. Arrivés à un certain lieu du Sanctuaire, " c'est ici," me dit l'une d'elles, en me montrant une place devant moi, " c'est ici que Thomas à Becket a été mis à mort." Or, pour moi, Thomas à Becket était un illustre martyr, St. Thomas de Cantorbéry, et, obéissant à un sentiment de respect, je tombai à genoux instinctivement à la place indiquée. Quand je me relevai, après quelques instants d'une prière silencieuse, je trouvai mes compagnes étrangement impressionnées par cet acte si simple et si spontané. Il les émut même plus profondément que je ne l'imaginais alors, et j'en ai une preuve dans ce fait que quelques années plus tard, toutes les deux devinreut membres de la communion romaine.

De Cantorbéry je fus envoyé à Kingston, sur la Thamise, où je fus chargé des services dans la

belle église construite dans cette ville par un juif converti. (C'est l'église où eut lieu, il y a quelque temps, le mariage de la princesse Hélène d'Orleans avec le duc d'Aost.) Kingston est à une courte distance de Claremont, la résidence royale que la reine d'Angleterre mit à la disposition du roi détrôné de France, Louis Philippe. J'eus l'honneur d'y visiter, par invitation spéciale, la noble reine Marie Amélie. J'étais un peu connu d'elle. Alors que j'étais précepteur du jeune comte de Cossé-Brissac, à Paris, un des vicaires de la Madeleine était précepteur du comte de Paris. Précepteurs et élèves se rencontraient quelquefois au Jardin des Tuileries, aux heures de récréation. Encouragé par l'abbé G., j'avais eu recours en plusieurs rencontres à la générosité bien connue de sa Majesté en faveur de personnes dans le besoin et toujours avec succès. C'est pourquoi je ne fus qu'à moitié surpris de recevoir de sa Majesté pour la fête de l'Assomption, alors que j'officiais à Kingston, de magnifiques ornements sacerdotaux. Je fus aussi invité par elle à assister à la première communion à Londres de son royal petit-fils, le comte de Paris.

Je quittai Kingston pour aller fonder une mission catholique à Chichester. Il n'y avait point de chapelle pour nous dans cette ville et nos services avaient lieu dans le salon d'un catholique zélé, ami

du cardinal. C'est de cette humble façon que commença l'œuvre missionnaire dans cette ancienne cité.

Comme ces nouvelles missions ne réclamaient ma présence que le dimanche et un ou deux jours de chaque semaine, je pouvais employer mon temps à Londres en œuvres se rapportant plus on moins directement à mon premier objet. L'une des principales et des plus attrayantes fut un cours de cinquante conférences sur l'histoire de l'église que je donnai dans la maison de Lord Granville. Lady Granville était catholique et elle espérait par ce moyen attirer ou attacher davantage à la cause de Rome les personnes les plus influentes de la Capitale. A cet effet, se réunissaient deux fois par semaine dans ses magnifiques salons les personnes les plus distinguées de l'aristocratie anglaise. Je me rappelle entre autres la duchesse de d'Alberg, mère de Lady Granville, sa belle-sœur, lady Georgina Fullerton, protestante, qui devint romaniste, la comtesse Gray, etc., etc.

Une chapelle où j'aimais à aller me recueillir de temps à autre était celle des Oratoriens. Ces religieux, avant leur conversion au romanisme, avaient tous été des ecclésiastiques anglicans, avaient fait leurs études classiques et cléricales à Oxford et avaient une réputation plus qu'ordinaire de science et de piété. L'église de Rome avait de

bonnes raisons de se montrer fière de telles recrues et réalisait pleinement les avantages qu'elle pouvait en tirer en faveur de sa propagande. Le plus célèbre était le père, ensuite cardinal Newman. Le père Faber et le père Dahlgrens que je connaissais particulièrement et avec qui j'eus de fréquents rapports étaient aussi des hommes remarquables. Le père Newman avait été placé à la tête de l'établissement et était grandement estimé comme prêtre et comme prédicateur. J'ai sujet de croire qu'en ceci il n'était pas toujours au niveau de sa réputation. On avait annoncé que le jeudi saint il prêcherait sur l'eucharistie. L'église ne pouvait contenir la foule venue pour l''entendre à cette occasion. Le cardinal Wiseman se trouvait là avec son secrétaire ; mais au lieu d'occuper son trône, il avait pris place sur la première rangée des sièges afin de pouvoir mieux entendre et mieux voir l'orateur. Chacun s'attendait a un grand discours, en rapport avec la solemnité du sujet annoncé. Je fus pour ma part plus que désappointé ; le prédicateur donnant une description des circonstances concernant la dernière scène, s'inspira non des Evangiles mais des révélations de Sainte Brigite. Il décrivit de la façon la plus sérieuse la forme de la table, la forme et la position des plats et des vases, indiqua la place qu'occupait chacun des disciples, donna tous ces détails avec l'assurance

de quelqu'un qui raconterait des faits historiques. Je ne crois pas qu'on eût pu trouver en France un prédicateur sérieux, et respectant ses auditeurs, capable de leur donner une instruction pareille.

Jusqu'alors l'Angleterre avait été considérée par l'église latine comme un pays de mission et, comme cela a lieu dans tous les pays ayant ce caractère, l'autorité romaine y était représentée, non par des évêques, mais par des vicaires apostoliques qui, à cette époque, s'y trouvaient au nombre de quatre. En l'année 1850, Pie IX, s'imaginant, d'après les rapports qui lui étaient faits, que l'île des Saints était prête à revenir au romanisme, divisa tout le pays en provinces catholiques, plaçant un évêque à la tête de chacune d'elles. Un acte aussi hardi de la part d'un prélat étranger, excita l'indignation du peuple anglais et provoqua une opposition violente et générale. Chaque soir les rues de Londres étaient parcourues par de longues et bruyantes processions, où le pape était porté en effigie et soumis à des outrages de toute sorte. Je souffrais, plus que je ne peux le dire, d'insultes qui me semblaient blasphématoires envers le chef de notre sainte religion, l'Auguste vicaire de Jésus-Christ, et je crus devoir protester, si insignifiante que pût être ma protestation. En conséquence je publiai successivement deux traités en faveur de la papauté, intitulés : le premier " Le Pape et les Saintes Ecritures," le

second "Le Pape et l'Eglise Primitive," espérant que quelques protestants les liraient et reconnaîtraient la justice des raisons qui avaient motivé le grand acte accompli par sa sainteté Pie IX.

Ces publications attirèrent l'attention plus que je n'osais l'espérer. La presse catholique les accueillit comme répondant aux besoins du temps, comme des arguments logiques et décisifs en faveur de la papauté. *The Catholic Standard* en donna de longs extraits dans ses colonnes ; *The Catholic World* termina son appréciation des deux brochures par ces paroles : "Les preuves sont nombreuses et convaincantes : *The proofs are numerous and overwhelming.* Pour les réfuter il faudrait des têtes autrement fortes que celles du chevaleresque Cummings et du redoutable Hugh McNeil." Le Révérend Père Brownbill, supérieur de la maison des Jésuites de Londres, m'écrivit après réception de la seconde publication : "*I beg to offer you my many and sincere thanks for the pamphlet I have had the pleasure of receiving from you to-day.* Je l'ai lu avec grande satisfaction. J'espère que beaucoup feront comme moi. Il est particulièrement propre à instruire et à éclairer ceux qui ont des idées si erronées du sujet qu'il traite."

Mais plus que toute autre opinion j'appréciai celle qu'exprime la lettre suivante :

" J'ai reçu avec un véritable plaisir vos brochures et vos deux lettres, mon cher abbé ; je vous en remercie de tout cœur. Dieu vous a donc fait apôtre de l'Angleterre. Continuez à répandre la bonne nouvelle. J'admire que vous ayez appris si vite à parler et à écrire l'anglais comme vous le faites. Votre souvenir me demeure gravé au fond du cœur, soyez en sûr. Au revoir donc, quand il plaira au Seigneur. Croyez à mon bien tendre attachement.

" DE RAVIGNAN, S. J.

" Paris, 21 Février 1841."

Les journaux protestants, dont ces publications avaient aussi éveillé l'attention, les jugèrent différemment, cela va sans dire. L'un d'eux, *The Bells Weekly Messenger*, publia une série d'articles dans lesquels les textes scripturaires et les faits historiques étaient l'objet d'une critique sévère. L'auteur de ces articles, Mr. Charles Hastings Collette, une des gloires d'Oxford, homme profondément versé dans la connaissance des écrits des Pères et de l'histoire des premiers siècles chrétiens, m'annonça ce qu'il se proposait de faire, dans une lettre polie où, rendant pleine justice à ma sincérité, il s'engageait à montrer clairement que la plupart des faits sur lesquels reposait mon argumentation étaient altérés ou faux. Sûr de n'avoir rien avancé

qui ne fut conforme à l'enseignement des historiens catholiques les plus estimés, agissant d'ailleurs sous cette impression commune des catholiques, qu'il n'y a pas d'honnêteté à attendre de la part des protestants dans la controverse religieuse, je ne crus pas devoir répondre à cette lettre pourtant fort polie. Mais mon silence ne découragea point Mr. Collette ; dans l'espace de quelques jours je reçus de lui quatre autres lettres, qui toutes demeurèrent sans réponse.

Un matin j'entendis frapper à la porte de la maison où je demeurais, et comme la servante était absente, j'allai ouvrir moi-même. Je me trouvai alors face à face, avec un monsieur de manières distinguées, qui me présenta sa carte, et sur cette carte je lus, non sans surprise, le nom de mon correspondant et adversaire, Charles Hastings Collette. Le simple politesse demandait que je le reçusse. Sans détour il m'annonça l'objet de sa visite, répétant avec un accent décidé ce qu'il avait écrit, m'assurant qu'il avait foi entière en ma sincérité, que les brochures portaient le cachet de l'honnêteté, et que, s'il en avait été autrement, il n'aurait nullement songé à entrer en relations avec moi. Alors il se déclara prêt à me prouver que j'étais dans l'erreur concernant nombre de textes cités et de faits rapportés dans mon argumentation. "Sans doute," ajouta-t-il, "vous avez puisé vos

renseignements aux sources les plus estimables qui vous soient connues ; mais ces sources sont beaucoup trop modernes. Je ne vous demande qu'une chose, et comme homme d'honneur que je vous crois être, vous ne pouvez pas me la refuser, c'est de consulter, non des livres protestants, mais des écrits catholiques antérieurs au concile de Trente, et dont l'authenticité ne saurait être par vous mise en question. Et à cet effet je vous prie de faire de consciencieuses recherches dans la bibliothèque de British Museum, riche en documents de cette nature. J'obtiendrai la permission nécessaire pour que vous puissiez consulter ces ouvrages. Le bibliothécaire est mon ami, je lui demanderai de vous diriger dans vos recherches et nous verrons quel en sera pour vous le résultat."

En refusant d'accéder à cette demande, j'aurais témoigné de peu d'amour pour la vérité. Je me croyais d'ailleurs si sûr de la validité de mes arguments que je n'hésitai pas à me rendre au désir de mon ardent mais courtois adversaire, et, pendant deux semaines, je consacrai l'après-midi de chaque journée à parcourir les livres qui pouvaient m'éclairer sur une aussi grave matière. Je pus ainsi comparer l'histoire telle qu'elle m'avait été enseignée avec les faits tels qu'ils sont rapportés par les historiens des premiers âges chrétiens.

Et le résultat de cette investigation se trouva

être aussi pénible pour moi que satisfaisant pour Mr. Collette. Sur tous les points contestés il avait l'avantage. Je n'en citerai qu'un seul, mais il est décisif.

De tous les traités de théologie dogmatique en usage de mon temps dans les grands séminaires, le plus estimé était celui du Cardinal Gousset, considéré généralement comme le plus grand théologien du siècle. Dans cette œuvre, le sixième canon du concile de Nicée, le premier des conciles écuméniques (32), est ainsi conçu :

"Ecclesia Romana semper habuit primatum."

De ce prétendu canon on tire d'irrésistibles conclusions. Il est, dit-on et enseigne-t-on, du premier des conciles généraux, presque exclusivement composé d'évêques de l'Orient naturellement jaloux de l'influence croissante de l'église de Rome, et ces évêques se trouvèrent ainsi obligés de rendre témoignage à sa suprématie par un canon spécial, établissant que non seulement alors mais toujours l'église romaine avait eu la primauté. Assurément ils ne pouvaient affirmer d'une façon plus positive et plus naturelle le fait que les historiens protestants répudient si décidément.

Parfaitement assuré pour ma part de la vérité du canon en question, je faillis tomber d'étonnement en découvrant que la forme originaire de ce canon,

tel qu'il fut conçu et rendu par le concile avait un sens tout différent de celui que lui avaient donné mes maîtres. Le sixième canon de Nicée établit simplement la primauté relative de Rome. L'objet du concile était de transformer le siège d'Alexandrie en patriarcat et c'est ce que le canon déclare. "De même," y est-il dit, "que l'évêque de Rome a la primauté sur les églises suburbicaines, de la même manière il convient que l'évêque d'Alexandrie occupe un rang sembable à l'égard des autres évêques de la haute Egypte." Manifestement, la partie de ce canon supprimée dans nos manuels lui donnait un sens tout autre que le sens véritable.

Cette découverte et d'autres semblables m'affectèrent plus que je ne puis le dire. Je demandai au bibliothécaire de vouloir bien me permettre d'emporter pour un jour ou deux la collection des actes des Conciles où j'avais fait cette découverte. Il me l'accorda et j'allai immédiatement trouver le Cardinal Wiseman. Je lui demandai s'il y avait le moindre doute sur l'authenticité du sixième concile de Nicée tel qu'on le donne dans nos livres de théologie. "Nul que je sache," me répondit-il. Je lui montrai alors mon volume, disant. " C'est une publication catholique, ancienne il est vrai, mais d'autant plus digne de confiance. Voici les termes dans lesquels ce sixième canon y est rapporté." Son Eminence parut fort surprise ; comme elle

s'aperçut que ce que j'éprouvais était plus que de l'étonnement, elle m'engagea à ne pas attacher à cette matière une importance exagérée. Je quittai le Cardinal pour me rendre chez mon directeur spirituel, le père Brownbill ; je n'en obtins pas plus grande satisfaction, et pour la première fois de ma vie, je me trouvai dans ce pénible état d'esprit, assailli par le doute et sans un ami auquel je pusse m'ouvrir et demander avis.

Or, garder le doute dans son esprit est un des plus grands péchés que le fidèle et sur tout le prêtre catholique puisse commettre. D'après l'enseignement des maîtres de la vie spirituelle, il en est des tentations contre la foi, comme de celles contre la pureté ; il n'y a contre elles qu'un seul remède, la fuite. Donc, après une longue lutte intérieure, je me déterminai à fuir, à n'avoir plus aucun rapport avec les protestants, à éviter tout sujet de controverse et à me livrer exclusivement aux œuvres de zèle dans les pays catholiques.

*
* *

Voici le sixième canon du premier concile de Nicée. Titre : De patriarchâ Magnae Alexandriae :

Ut toti præsideat Ægypto, ejusque provinciis, quemadmodum Romanus et Antiochenus.

Episcopus Ægypti, nimirum Magnae Alexandriae patriarcha, toti præsideat Ægypto et omnibus ejus provinciis adjacentibusque civitatibus eis subjectis, quoniam ita convenit Episcopo Romano, nempe patriarchae successori

Petri, ut præsideat etiam omnibus suis provinciis et regionibus quae ei subjectae sunt. Pariter Episcopus Antiochiae nempe patriarcha ejus præsideat omnibus provinciis et regionibus ei subjectis. In aliis regionibus antiquus servetur mos ecclesiae, nimirum quod in prœterito constitutum et servatum est.

CHAPITRE V.

FIAT LUX.

L'OCCASION ne pouvait être plus favorable pour des œuvres de cette sorte. On allait célébrer en France le jubilé séculaire par des missions dans les principales églises. J'avais reçu plusieurs invitations de prendre part à ces missions comme prédicateur et comme confesseur. Ceci me parut providentiel, d'autant plus que les sujets traités dans ces occasions, le péché, la pénitence, la mort, le jugement sont presque étrangers à la controverse. J'acceptai donc autant que possible les invitations qui m'étaient adressées et pendant plus de deux mois, je passai, chaque jour une partie de mon temps dans la chaire ou au confessionel.

Un jour arriva où, quoique j'eusse encore plusieurs engagements à remplir, je me trouvai complètement épuisé et dus songer au repos. Mais le repos de l'âme je ne pouvais le trouver. Plus que jamais, depuis que je m'étais permis de réflèchir, le doute me tourmentait. J'avais beau m'efforcer de donner à mes pensées une autre

direction, il était là persistant, réclamant ma plus sérieuse attention. C'est alors que ce qui jusqu'à cette époque m'avait semblé condamnable m'apparut comme obligatoire. Sans informer qui que ce fût de ce qui se passait en moi, je résolus de soumettre à une examen sérieux et parfaitement consciencieux ma foi de catholique romain.

Je commençai cet examen par une étude indépendante du Nouveau Testament. J'en avais lu si souvent les livres divers que j'aurais pu réciter de mémoire les principaux passages. Mais cette lecture avait pour objet l'édification plutôt que l'instruction, que la recherche de la doctrine. Maintenant j'allais considérer les Ecrits sacrés d'un point de vue plus élevé, avec une entière liberté d'esprit ; j'allais tâcher d'apprendre des lèvres même du Divin Maître ce qu'était ce royaume des âmes qu'il était venu établir.

Or, plus j'avançai dans cette étude révérencieuse de son enseignement, plus cet enseignement me sembla différer de celui de son vicaire. Aucune des doctrines auxquelles Rome attache une importance particulière, de l'acceptation desquelles elle fait dépendre le salut, ne me parut conforme à l'enseignement de Jésus. Au contraire, cet enseignement divinement simple et sublime présentait un contraste frappant avec les orgueilleuses prétentions de ceux qui se donnent comme ses seuls

légitimes successeurs. Quelle différence entre le caractère du Christ et celui de l'orgueilleuse société qui se prétend son église ! De plus en plus mes études me menaient à d'irrésistibles conclusions. De plus en plus elles m'éloignaient de la position spirituelle et mentale où je me trouvais au point de départ. A la fin, la tâche que je m'étais imposée m'amena à cette conviction que les enseignements de l'église au service de laquelle je m'étais consacré me concordaient nullement avec les doctrines des Ecrits sacrés.

Après cela, me rappelant cette parole d'un sage, que les meilleurs livres religieux sont ceux dont la lecture est défendue par la congrégation de l'Index, je me permis de ne plus tenir compte de cette interdiction et je lus d'abord avec un vif intêret "l'Histoire de la Civilisation en Europe et en France, par M. Guizot." La manifeste sincérité, la largesse de vue, la science historique que cet ouvrage révèle m'impressionnèrent si vivement et produisirent un tel changement dans mes manières d'apprécier les choses, que je me persuadai que son savant auteur pourrait me venir en aide dans mon présent dilemme. Ouvrir mon âme à un tel homme était sans doute un étrange démarche ; mais j'éprouvais alors un besoin si pressant d'un guide et d'un conseiller, que cette façon d'agir me parut justifiable et ne pouvant être

considérée comme présomptueuse. En conséquence, j'adressai à M. Guizot la lettre suivante :

"MONSIEUR :

"Un autre que vous pourrait trouver indiscrète la démarche que fait en ce moment le plus inconnu de vos admirateurs. La dignité de votre caractère et l'élévation de vos pensées sont précisément ce qui m'enhardit et me sert d'excuse. Et j'ose me promettre que vous trouverez dans cette lettre un témoignage manifeste de la confiance que peuvent inspirer de grands talents dans une grande âme. J'ai lu, Monsieur, et relu votre 'Histoire de la Civilisation en Europe et en France.' Je n'ai pas besoin de vous dire que l'étude de cet immortel ouvrage m'a enchanté ainsi que tant d'autres. Aussi bien ce n'est point pour cela que j'écris ces lignes. Ce sont des confidences et non des compliments que je prends la liberté de vous faire.

"Donc, Monsieur, la science historique que votre livre révèle, l'esprit de modération et de sincérité qui caractérise chacune de ses pages m'ont vivement impressionné et, pour l'avouer sans détour, elles ont eu pour effet, ainsi que d'autres lectures et études du même genre, de confirmer et d'augmenter en moi le doute qui, depuis quelque temps, remplit et tourmente mon esprit. Ce qui est doute

pour mon ignorance, Monsieur, doit être certitude pour une intelligence telle que la vôtre; autrement il faudrait désespérer d'arriver jamais ici-bas à la connaissance de la vérité religieuse. Je viens donc vous prier, au nom de cette grande charité dont je vous sais animé, de vouloir bien dire un mot qui pour moi serait un rayon de lumière et m'indiquerait la route à suivre dans la crise que mon âme traverse en ce moment. Voici ma question posée dans les termes les plus simples : 'Pensez-vous que les prétentions de l'eglise de Rome, comme seule légitime et infaillible interprète des doctrines du Sauveur, soient à la fois historiques et évangéliques? En d'autres termes pensez-vous qu'un vrai disciple du Sauveur doive être catholique et non protestant?'

"Vous êtes, Monsieur, la première et unique personne à qui j'ai ouvert mon âme sur ce grave sujet, et de la réponse que vous daignerez faire à cette lettre toute confidentielle peut dépendre tout mon avenir.

"Attendant votre réponse avec une certaine anxiété, je suis, Monsieur, avec un profond respect

"Votre humble et obéissant serviteur,

"C. MIEL."

Cette lettre était adressée simplement à M. Guizot, Paris. A mon grand désappointement, la

réponse que j'attendais avec une certaine impatience ne vint pas. Est-ce parce que ma lettre n'arriva point à destination, ou parce que M. Guizot ne jugea pas à propos d'y répondre ? Je l'ignore.

Ne croyant pas devoir mettre personne autre dans ma confidence, je résolus de penser et d'agir par moi-même et sous ma propre responsabilité. Plus je réfléchissais, plus j'étudiais, plus ma foi aux doctrines fondamentales du romanisme s'affaiblissait et je pressentais qu'avant longtemps mes opinions et ma conscience m'imposeraient le devoir d'une abjuration.

Comme une telle démarche de ma part devait avoir pour moi les plus graves conséquences, affliger profondément les meilleurs de mes amis, et, ce qui était pire encore, porter la désolation au sein de ma famille, je crus devoir tenter un dernier effort, aller à Rome, étudier le système dans son centre même et dans son immédiate application.

Je n'avais révélé à aucun de mes amis mon état d'âme. Quand ils apprirent que je me préparais à partir pour la capitale de l'église romaine, ils se méprirent entièrement sur l'objet de ce voyage et me félicitèrent d'avoir pris une telle résolution. Plusieurs prélats, le Cardinal Archevêque de Besançon entre autres, m'envoyèrent les plus flatteuses lettres de recommandation. Tous suppo-

saient que mon principal objet était un pélerinage "ad limina apostolorum." Et ils avaient toute raison de le croire, sachant que j'avais reçu du saint Siège des faveurs spéciales et tout récemment les pouvoirs les plus étendus et les plus rares en matière d'indulgence tels que "Altare privilegiatum personale," pouvoirs dont les titres sont encore en ma possession. Depuis que le doute m'avait envahi, j'évitais dans mes instructions du dimanche de toucher à aucune des doctrines particulières à l'église de Rome. Je pris occasion de ma dernière apparition dans l'une de ces chaires pour déclarer ouvertement comment je comprenais la religion de Jésus, et comme le sermon que je prêchai alors révèle mon appréciation présente du christianisme. Je crois à propos d'en donner ici quelques extraits :

"Il est un devoir fondé sur la nature et imposé par la religion, devoir qui embrasse tous les autres, qui, fidèlement observé, ferait de tous les êtres humains une grande famille de frères, serait pour chacun de nous le principe des plus hautes vertus, la source des plus douces joies ; un devoir, d'autre part, de la violation duquel procèdent toutes les haines, tous les crimes qui désolent le monde ; ce devoir si important et si méconnu, c'est l'amour fraternel, et je tiens particulièrement à vous en entretenir, mes frères, dans cette dernière de nos réunions. Aujourd'hui, à l'exemple de notre divin maître, je

viens vous dire au moment de vous quitter, 'voici quel est mon ardent désir, ma suprême et finale requête, c'est que vous vous aimiez les uns les autres.'

"Il faut bien le reconnaître, cette céleste doctrine du fraternel amour, bien que fondée sur les plus pressants besoins du cœur et exprimant ses plus nobles aspirations, n'en est pas moins une doctrine nouvelle. Avant que notre Sauveur fut venu l'annoncer au monde, la société humaine était divisée en deux grandes classes se haïssant l'une l'autre, les maîtres et les esclaves. Mille distinctions inventées par l'orgueil mettaient entre les cœurs un intervalle quelquefois immense. Pour les rapprocher, pour détruire ces fausses distinctions entre les classes différentes et les diverses conditions, le fils bien aimé du Père vint avec son Evangile de l'amour universel, apportant aux hommes un commandement nouveau, ainsi qu'il l'appelle, et donnant à ce commandement l'autorité non seulement de sa parole mais aussi de ses divins exemples.

"Oh! redites-nous la grandeur de cet amour, terre heureuse qu'il arrosa de ses sueurs, ingrate Jérusalem sur laquelle il pleura, Madeleine coupable dont il agréa les parfums, petits enfants auxquels il prodiguait sa tendresse! et vous, mères, sœurs, veuves désolées dont il essuya les larmes, et vous affligés et infirmes de toute sorte, qu'il consola et

qu'il guérit, et vous, pauvres qu'il honora de son affection et de sa bienfaisance, dites-nous s'il fut jamais un cœur plus aimant, plus compatissant, plus profondément dévoué au bien, au relèvement d'un peuple vivant dans le péché et dans la misère.

"Assurément il n'était pas besoin que des signes d'en haut témoignâssent de sa divinité. Un cœur qui peut prendre sur lui les peines, les soucis des plus abandonnés, compatir à toutes les souffrances, venir en aide à toutes les nécessités, ne peut sentir et agir ainsi que parce que l'esprit et l'amour de Dieu le remplissent tout entier.

"Et voilà pourquoi il dit à ceux qu'il avait choisis : 'C'est à cela qu'on vous reconnaîtra pour mes disciples—que vous vous aimez les uns les autres.' La marque distinctive à laquelle on reconnait le véritable disciple est en effet celle-là même qui est le trait caractéristique du Maître, l'amour. Celui-là seulement qui aime véritablement son frère mérite l'honneur d'être appelé chrétien, peu importe quel est d'ailleurs son nom, quelles sont ses couleurs, quel est son symbole ; fut-il dévot catholique, prêtre, évêque et même souverain pontife, s'il ne porte pas dans son cœur la marque du Sauveur, il n'est pas des siens !

"Rappelez-vous, bien-aimés, ce qu'étaient les Samaritains par rapport aux Juifs, un objet de mépris et de haine à cause des différences re-

ligieuses qui les séparaient. La synagogue les avait en abomination et pour le peuple élu le nom de Samaritain était synonyme de réprouvé. Or, un docteur demande un jour à Jésus : 'Maître, que me faut-il faire pour obtenir la vie éternelle ?' Jésus l'interroge à son tour et lui dit : 'Qu'est-il écrit dans la loi ? Qu'y lisez-vous ? Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et ton prochain comme toi-même. Fais cela et tu vivras.' ' Mais, qui est mon prochain,' demande encore le docteur ! Mes frères vous connaissez sa réponse ; le prochain, ce n'est pas le prêtre ni le lévite qui passent sans être émus, sans s'arrêter devant le voyageur blessé ! C'est le Samaritain, le schismatique, l'excommunié, qui prend dans ses bras le pauvre abandonné ; répand de l'huile sur ses blessures, le met sur son cheval, l'emmène dans une hôtellerie, le recommande au maître de l'hôtel et ne le quitte qu'après avoir pourvu à ses besoins. Ce bon Samaritain, cet excommunié, rejeté par la synagogue, méprisé des juifs est celui que le fils de Dieu regarde avec faveur, qui a rempli la loi, qui a la vie.

"Et comme cette grande leçon fut admirablement comprise des disciples du divin Maître ! C'est Saint Jean, celui-là même qui autrefois avait demandé à Jésus de détruire par le feu du ciel une ville de ces Samaritains pour avoir refusé de le recevoir, c'est lui maintenant qui ne se lasse plus de

répéter, 'Aimez-vous les uns les autres.' C'est St. Paul autrefois pharisien et plein de l'esprit de cette secte, qui maintenant s'écrie dans une sublime extase: 'Quand même je parlerais toutes les langues des hommes et même des anges, si je n'ai pas la charité je ne suis plus que comme un airain sonnant et une cymbale retentissante.' Quelle surprise ne dût pas causer dans le monde cette naissante société de croyants! Des hommes qui n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, qui ne cherchaient d'autre gloire que celle d'être utile, qui semblaient n'avoir d'autre intérêt que l'intérêt de tous. A ce spectacle les cœurs s'emurent. 'Voyez comme ils s'aiment,' s'écriaient les païens, et ceux qui avaient résisté à l'éloquente prédication des apôtres, et à celle plus éloquente encore des martyrs, se trouvaient gagnés par l'influence d'une fraternité jusqu'alors inconnue!

"O jours de notre grandeur, pourquoi avez-vous si vite disparu! Sainte religion, tu parais règner encore dans le monde. Ton culte est admirable, tes solennités sont imposantes, tes autels sont brillants, mais ce ne sont plus là que les restes d'une grandeur qui n'est plus. Sainte charité, descends du ciel et viens règner de nouveau parmi nous. Que la haine et l'envie disparaissent du milieu de ceux qui portent le nom du Christ. Que nous puissions voir enfin disparaître le voile de division,

tomber les barrières d'orgueil et de préjugés qui nous séparent. Que les hommes de tous les pays ne forment plus qu'un seul troupeau et éprouvent l'ineffable joie d'adorer le Père céleste comme membres tous de sa divine famille !

"Précieux don de l'amour, descend de nouveau du ciel sur la terre pour que nous puissions poursuivre notre course ici-bas comme citoyens du royaume céleste ! et accorde nous de vivre de telle sorte sous ta sainte inspiration que quand aura sonné l'heure du suprême départ, nous puissions remettre nos âmes entre les mains de Dieu disant : 'O notre Juge, qui es aussi notre Père, pardonne-nous comme nous avons pardonné, et, que la sentence qui va déterminer notre condition dans la nouvelle vie où nous entrons, soit dictée par la miséricorde comme nos sentiments et nos actes envers nos frères ont été inspirés par la charité."

CHAPITRE VI.

ROME.

JE M'ETAIS proposé de passer six mois dans la cité sainte. Des circonstances que je dirai me permirent d'y rester à peine six semaines. Ce que je vis et appris dans ce court intervalle fut plus que suffisant pour m'ôter tout doute sur la légitimité et la nécessité de la grave détermination à prendre. Si d'une part l'état d'âme dans lequel je me trouvais m'exposait à ne pas juger des choses avec une entière impartialité, de l'autre, mon propre intérêt, mes liens de famille, l'affection et la considération de mes amis, l'avenir qui s'annonçait pour moi, étaient autant de raisons qui me pressaient de porter sur la situation un jugement favorable. Pour que je me crusse obligé de quitter l'église de Rome, il fallait que le peu fondé de ses prétentions à représenter sur la terre le pur christianisme fût pour moi manifeste.

Je passe sur les vexations auxquelles nous fûmes soumis à Civita Vecchia, la première des villes papales. Vexations à la police, vexations à la douane, vexations même au consulat et argent par-

tout. Durant trois heures nous dûmes courir à la recherche de nos passeports confiés à des païens qui prétendant avoir mission de les faire examiner, les portaient où bon leur semblait, les livraient à qui il leur plaisait et réclamaient pour ces signalés services tout ce qui leur convenait. Mon parapluie me fut volé dans les bureaux de la douane.

Tel furent les agréments qui marquèrent notre entrée dans les états pontificaux. Nous arrivâmes à la ville éternelle plus pauvres en argent mais déjà riches en expérience.

C'est naturellement aux choses d'un caractère religieux que je donnai principalement mon attention ! Que dirai-je de la richesse, de la splendeur, de la magnificence des églises ! Que dirai-je de ces superbes édifices, de ces merveilleuses constructions, couvents et palais attestant la puissance, la grandeur, le prestige de l'église qui a une telle capitale ! Tout cela est intéressant sans doute, admirable même à certains égards. Mais ce n'est point le christianisme. Ici, plus que nulle part ailleurs, devrait se manifester la divine influence de l'Evangile. Ici devraient se trouver la moralité la plus pure, la plus céleste spiritualité. Ici la charité, les bonnes œuvres de toutes sorte, ces marques distinctives des vrais disciples de Jésus Christ devraient se rencontrer à chaque pas ! Rome devrait montrer au monde ce que la religion de

Jésus est capable de produire de plus édifiant en matière de vertu, de dévouement au bien !

Quel amer désenchantement m'attendait ! Quelle absence de sentiments vraiment religieux ! Quelles superstitions dégradantes ! Dans ce peuple élevé exclusivement par les prêtres, quelle ignorance, quelle absence de principes, quelle grossièreté, quelle sâleté et surtout quelle misère, tant matérielle que morale ! Et que font donc ici ces prêtres, ces moines sans nombre, représentants prétendus de celui qui avait donné cette parole : " L'Evangile est annoncé aux pauvres," comme signe de sa mission divine ! Ne voient-ils donc pas la misérable condition de ce peuple ? N'ont-ils donc nul souci de sa dégradation, de sa détresse, de son immoralité ! D'après ce que j'apprends, son éducation est nulle dans les campagnes : il n'y a pas un homme sur cinq et pas une femme sur dix qui sachent lire et écrire, et cependant tous ces ordres religieux qui se donnent la mission exclusive d'instruire les ignorants ont ici leur centre ! L'immoralité va de pair avec l'ignorance ; le cœur des habitants de ce pays est étranger à toute délicatesse de sentiment. Les vices les plus honteux, l'hypocrisie, la lâcheté, le mensonge, le vol sont à l'ordre du jour. A quoi attribuer cette dégradation ? A l'incurie et au scandale des prêtres ? En grande partie, oui. Cependant aucun pays n'est

comme Rome, riche en ecclésiastiques réputés savants et pieux. Tous les supérieurs d'ordre résident ici avec leurs conseils généraux. La présence de tant d'hommes remarquables devrait, ce semble, produire des fruits heureux dans le domaine de la moralité publique ; c'est l'inverse qui a lieu. Quelle est la conséquence à déduire de tout cela si non celle-ci, que le système est radicalement vicieux ! Du reste les dignitaires s'occupent de choses plus importantes à leurs yeux que la pratique des vertus chrétiennes. Ce que cherchent surtout les supérieurs d'ordres religieux, c'est l'intérêt de leur ordre ! Ce que veulent les ecclésiastiques attachés au service de telle ou telle église, c'est que leur église se distingue particulièrement par de magnifiques décorations, par des cérémonies pompeuses, par de superbes ornements, par un culte habilement élaboré qui attire et qui frappe. D'ailleurs les princes de l'église romaine s'occupent bien moins d'œuvres que d'idées. Qu'un prêtre sincère, croyant annoncer l'Evangile, touche tant soit peu légèrement à cet édifice de doctrines élevé si habilement dans le but de dominer les intelligences, l'audacieux peut être sûr de ne pas jouir long-temps de sa liberté, si ses jours même ne sont pas menacés. Qu'un autre offense odieusement la morale publique ; si la chose devient connue, il en sera quitte pour une satisfaction

insignifiante donnée à l'opinion. J'ai eu la preuve de ceci durant mon séjour à Rome.

J'ai assisté au service religieux dans toutes les principales églises. Partout, même pompe vaine, mêmes cérémonies étranges, même absence de dévotion, de piété, de spiritualité.

C'est à Sainte-Marie Majeure que j'ai entendu la messe de minuit. Le pape pontifiait. L'église était ornée et disposée comme pour une fête toute mondaine, et véritablement c'en était une. La toilette des dames, la tenue des assistants, leurs remarques, leurs conversation à haute voix faisaient qu'on ne pouvait se croire dans un lieu saint que par un acte de foi. Il est permis de douter qu'une seule âme ait emporté de cette cérémonie un sentiment d'édification. On peut affirmer que tous les esprits qui se permettent de réfléchir se sont retirés plus ou moins scandalisés !

La messe pontificale de St. Pierre ne m'a pas plus édifié que l'office de la nuit à Sainte Marie Majeure. J'excepte le pape dont la figure inspire sympathie et qui semble embarrassé des singuliers honneurs qu'on lui rend. Mais les cardinaux, mais les prélats romains, mais toute cette longue file de prêtres et de moines si étrangement vêtus, qui s'avancent causant, riant, regardant fièrement la foule qui les considère avec plus de stupeur que d'admiration, tout cela ne peut que peiner et scandaliser

les fidèles sincèrement religieux. Le luxe qu'étalent les princes de l'église en face de la misère si profonde des pauvres qu'ils ont mission d'évangéliser révolte et fait mal au cœur.

J'ai commencé l'année 1854, qui sera, selon toute apparence, une très grande année pour moi par entendre la messe à la chapelle Sixtine. J'en ai rapporté une détérmination plus énergique de ne plus écouter la voix des préjugés ni celle de l'intérêt ; mais de ne prendre conseil que de la conscience, de ne plus me soucier que de la vérité.

Quelle spectacle que cette messe célébrée en présence du pape ! Ces camériers groupés comme des chiens aux pieds des cardinaux, leurs maîtres ; tous ces honneurs étranges rendus au pape assis sur son trône pendant qu'à l'autel se célèbre le divin sacrifice ; baisement des mains du pontife par les dignitaires ecclésiastiques, puis baisement à genoux de ses pieds par la foule des fidèles qui vont en procession remplir ce devoir sacré pour eux. Rien absolument qui rapelle qu'on est dans la maison de Dieu ; personne qui donne la moindre attention à la messe qui se célèbre en même temps au maître autel ; partout la triple couronne pontificale ; la tiare sur les murs, à droite et à gauche, à l'entrée et au sanctuaire. Ici ce n'est pas la croix de Jésus Christ qui est l'objet de la vénération des fidèles, c'est la couronne du pontife.

Je sortis de ce service moins romaniste que je ne l'avais été jusqu'alors. Celui auquel j'assistai par hasard dans l'après-midi du jour de l'Epiphanie, ne fut guère de nature à ranimer ma foi défaillante. J'étais allé visiter les catacombes de St. Calixte. Je les trouvai fermées ; elles ne devaient être ouvertes, me dit-on, qu'après le salut qui se célébrait alors à l'église attachée à ces catacombes. Je profitai de l'occasion, qui m'était offerte, d'assister à ce salut. Voici en quoi il consiste : Les moines d'abord se rendent processionnellement à l'autel, les officiants vêtus de leurs ornements sacerdotaux ; cierges, encens, bannières comme pour les plus grandes solennités. Sur l'autel est placée une sorte de poupée richement emmaillotée. C'est l'enfant Jésus né récemment. Le célébrant le prend dans ses mains, se retourne vers la congrégation et donne avec cette poupée une bénédiction solennelle aux fidèles prosternés, puis on se met en marche pour la procession dans l'église, le prêtre portant fièrement sa poupée, environné de cierges, au milieu de nuages d'encens, au son de toutes les cloches. Le cortège rentré, on chante les litanies de la Vierge, puis on donne une dernière bénédiction de la poupée sainte. Après quoi chacun des prêtres, puis chacun des fidèles baise dévotement les pieds du petit maillot, et c'est ainsi qu'à Rome, à la chapelle papale et hors des

murs on célèbre l'Epiphanie ! O ma pauvre foi romaine !

Deux incidents étranges et bien imprévus en achevèrent la ruine.

Quand j'arrivai à Rome elle était trop affaiblie déjà pour que je pusse en conscience célébrer la messe. Or, j'avais pris logement dans une famille considérée comme religieuse, mais dont la dévotion consistait principalement à réciter le rosaire chaque jour dans l'espoir d'obtenir ainsi un numéro favorable pour la tombola qui se tirait chaque soir. Cette famille savait que j'étais prêtre et remarquant que je ne disais pas la messe chaque jour comme les autres prêtres, elle en vint à suspecter mon orthodoxie. J'avais des raisons de croire que ces soupçons seraient communiqués à qui de droit et je crus devoir chercher un autre logement.

Remarquant sur la porte d'une maison de la Piazza di Spagna, la notice "chambres à louer," j'entrai pour examiner ces chambres. Comme je suivais le corridor une plaque me frappa portant cette inscription : *Rev. Charles Baird, Chaplain of the American Legation.* Cette découverte me sembla providentielle. Je n'avais jamais conversé sur la religion avec un ministre protestant, et, obéissant à une sorte de mystérieuse impulsion, je frappai et une voix me répondit d'entrer ; c'était celle de M. Baird

lui-même, qui me reçut avec une politesse marquée. Cet homme était un étranger pour moi ; néanmoins je me surpris après quelques moments à lui expliquer ma singulière position. Il m'écouta avec une si évidente sympathie que je crus devoir ne rien lui cacher. Il reçut mes confidences avec un vif et affectueux intérêt et après quelques paroles de bienveillance et d'encouragement, il ajouta : " vous ne pouvez douter de ma profonde sympathie dans la crise religieuse que vous traversez et je serai heureux de vous voir encore et de m'entretenir avec vous. Mais ce ne saurait être dans cette maison. On me surveille. Il y a quelques semaines un moine, tourmenté comme vous par le doute, eut l'idée de me révèler son état d'âme et de me demander conseil. Il vint trois fois et puis il disparut, et je n'ai pu savoir ce qu'il est devenu depuis lors. Je ne serais pas étonné qu'on sût déjà que vous êtes ici. N'y revenez pas. Je tâcherai de trouver quelque endroit où nous puissions nous rencontrer sans risque." Je promis à M. Baird de suivre sa suggestion et le quittai lui laissant mon adresse.

Quelques jours après, comme je me rendais du Jésus au capitole, à l'endroit où deux rues se croisent, deux hommes se jetèrent sur moi et pendant que l'un me couvrait la bouche pour m'empêcher de crier, l'autre cherchait dans mes poches. Leur objet atteint, ils me laissèrent. Je supposai

qu'ils m'avaient pris ma bourse, mais non, elle était intacte. Ce qui avait disparu, c'était mon portefeuille contenant des papiers précieux, mon passeport, des lettres de recommandation, entre-autres la dernière reçue, celle du Cardinal, archevêque de Besançon. Je me rendis immédiatement à la préfecture de police, peu éloignée, et je demandai à voir le préfet lui-même. Je lui dis ce qui m'était arrivé et il parut surpris. " Y avait-il de l'argent, des billets de banque dans votre portefeuille ?" Je lui répondis que non. Il n'y avait que des lettres particulières et certains papiers précieux pour moi, mais sans valeur pour d'autres ; sur quoi ce digne officier me dit : " Si ces hommes sont des voleurs ordinaires, ne trouvant pas dans votre portefeuille ce qu'ils y cherchaient, ils nous le rapporteront probablement, seulement veuillez nous laisser de quoi les dédommager de leur peine."

En y refléchissant, cette affaire me parut plus sérieuse que je ne l'avais pensé d'abord, et sans delai je me rendis chez l'ambassadeur de France. Heureusement il me connaissait, c'etait M. de Reyneval,comme moi, membre du cercle catholique de Paris. D'abord il se montra content de me voir. Mais quand je lui eus dis ce qui venait de m'arriver, il devint grave. " Permettez-moi de vous faire une question," me dit il : "Où en êtes-vous au point de vue religieux ?" Je crus devoir lui révéler fran-

chement la raison de ma présence à Rome. "Ce que vous me dites-là, m'est pénible à entendre," répondit-il," vous le savez, je suis catholique. Néanmoins dans le cas présent je dois agir comme ambassadeur de France. Je sais que vous êtes un homme respectable. Je vous donnerai moi-même un nonveau passeport, mais c'est à une condition, à savoir ; que vous quitterez Rome dans les vingt-quatre heures ; autrement je ne serai pas responsable de ce qui pourrait vous arriver." Il me rappela alors comme quoi l'abbé Laborde ayant été envoyé à Rome par l'archevêque de Paris pour protester contre la proclamation du nouveau dogme de l'immaculée conception, avait été arrêté à son arrivée et enfermé au château St. Ange, et n'avait été libéré qu'à grand' peine et après de sérieuses menaces de la part du gouvernement français.

Assuré de la protection de l'ambassadeur, je me rendis immédiatement chez Mr. Baird et lui rendis compte de ma mésaventure. "Ce qui vous est arrivé ne me surprend en aucune façon. Maintenant que vous avez devant vous vingt quatre heures de sécurité, nous pouvons nous voir sans risques. C'est dimanche demain ; venez à notre service de dix heures ; puis nous déjeunerons et pourrons causer ensemble, et à une heure vous prendrez la diligence pour Civita Vecchia. J'agis conformément aux désirs de mon

nouvel ami, en qui je fus heureux de trouver un homme animé d'un esprit vraiment chrétien. Le lendemain j'assistai pour la première fois à un service protestant et cela dans le centre même du romanisme et ce fut la seule et unique fois dans la cité sainte que je me sentis véritablement édifié et fortifié par un service religieux. Dans la simplicité et dans la manifeste sincérité de cette heure de dévotion, je trouvai ce que j'avais vainement cherché dans la pompe prétentieuse et l'étrange cérémonial des grandes églises de Rome, une atmosphère de révérence et de foi, le culte de Dieu en esprit et en vérité.

Voici mes dernières impressions avant de quitter la cité papale ; elles sont extractes d'un travail en voie de préparation sur le système romain.

Jésus et son prétendu vicaire !

Le pape prétend être le vicaire de Jésus-Christ ; il est en fait son contraire. Jésus a dit : " Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Je ne suis pas venu pour être servi mais pour servir ! " Le pape prétend que toute créature humaine, même le souverain lui rendent hommage comme étant ses humbles serviteurs. Jésus a dit : " Mon royaume n'est pas de ce monde ; " le pape aspire à règner sur le monde tout entier. Jésus n'a jamais dogmatisé ; le pape ne se lasse pas de formuler et de promulguer des dogmes

auxquels, selon lui, tout être humain doit souscrire. Au jour de son plus grand triomphe Jésus entra dans Jérusalem monté sur un âne au milieu des acclamations des pauvres qu'il était venu évangéliser ; le pape entre dans la basilique de St. Pierre porté sur un trône d'une incroyable richesse par des prélats vêtus des ornements les plus magnifiques et ce n'est point assez pour sa sainteté ! Jésus n'a jamais porté d'autre couronne qu'une couronne d'épines ; le pape, dans toutes les occasions solennelles, porte une triple couronne d'or enrichie de pierres précieuses de toute sorte. Jésus est amour, le pape est pouvoir, pouvoir absolu.

Et comme dans ce prétendu pouvoir je ne saurais voir autre chose que la plus sacrilège des usurpations, m'en affranchir au nom de Dieu et par amour pour la vérité, devient pour moi un devoir sacré.

Ce devoir, je le remplis ce neuvième jour de Janvier 1854 !

Adieu mon passé, adieu avenir qui s'annonçait sous de séduisantes couleurs, adieu affections, adieu estime, adieu parents, adieu patrie. Tout est consommé.

Il ne me reste plus que Dieu.

Mais, "si Dieu est pour nous, qui sera contre nous."

Où vais-je, je l'ignore. Mais le Maître a dit :

" cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira. Que celui qui a soif vienne à moi."

Seigneur, j'ai découvert le mensonge, j'ai reconnu l'erreur, daigne me conduire à cette vérité dont la soif me dévore ! Amen !

CHAPITRE VII.

ILES BRITANNIQUES.

JE RESOLUS en quittant Rome de tenir un recueil quotidien de ma pensée et de mes expériences. Ce journal était destiné à devenir mon ami fidèle, mon confidentiel compagnon. A ses pages je confiais sans peur, ni réserve les réflexions qui de temps à autre occupaient mon esprit, les impressions que faisait sur moi mon contact avec les hommes, les idées qui m'intéressaient particulièrement. C'est de ce recueil que je tirerai désormais la matière de ce livre, et je prie le lecteur de considérer ce qui sera dit non comme étant les convictions arrêtées de l'auteur, mais comme exprimant ses vues et ses impressions au temps où elles furent écrites. Qui recherche sincèrement la vérité religieuse passe par des nuances très variées de vues et d'opinions avant d'arriver à une position stable et permanente. Si les idées ici exprimées ne semblent point d'accord avec la façon dont j'envisage les mêmes sujets aujourd'hui, qu'on veuille bien les considérer comme les phases que ma pensée a traversées avant d'en arriver à mes

vues présentes ; elles peuvent être plus ou moins justes, plus ou moins vraies ; mais elles sont toujours sincères.

Cela dit, je reprends ma narration :

12 Janvier 1854.

Je me tenais solitaire à la poupe du steamer qui nous emportait de Civita Vecchia à Marseilles, jetant un dernier regard sur les états de cette église à laquelle je venais de dire adieu pour jamais. Je repassais dans mon esprit toute cette série d'observations, de circonstances qui m'avaient si péniblement affecté durant mon séjour dans cette ville que jusqu'alors j'avais religieusement appelée la cité sainte, quand un ecclésiastique d'apparence distinguée et que je n'avais pas remarqué auparavant s'approcha de moi, et après quelques paroles de politesse me demanda avec l'accent d'un véritable intérêt quel était le sujet de ma rêverie. Je me sentis porté a lui révéler franchement les pensées qui occupaient alors mon esprit. "Oh ! Monsieur," lui dis-je, "vous qui, comme moi, venez de Rome, vous qui me semblez un homme d'honneur, vous catholique et prêtre, n'avez-vous donc pas vu comme à Rome, dans la capitale du monde chrétien, au cœur même de l'église, n'avez-vous donc pas vu comme partout la superstition tient la place de la religion, comme les représentants de celui

qui a dit 'apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur' sont pleins d'orgueil, affamés de pouvoir et de fortune, comme ils exploitent les pauvres fidèles, comme ils ont corrompu le sens moral du peuple, comme, pour le maîtriser plus sûrement, ils le tiennent dans l'ignorance et dans l'abjection. Oh! mon père, il est triste, profondément triste, quand on a été élevé dans le sein de l'église romaine, quand on s'est fait un devoir et un honneur de se consacrer entièrement à son service, d'avoir à reconnaître qu'on s'est entièrement mépris sur son caractère."

Le révérend père qui ne me connaissait pas et qui m'apprit ensuite qu'il était Jésuite et américain, ne chercha pas à nier ni même à atténuer la vérité de ce que je venais de dire. "Oui," répondit-il, "j'en suis surpris et affligé, et je le déplore comme vous. Cependant à considérer les choses comme nous le devons, nous catholiques et prêtres, ces pauvres romains ne sont pas tant à plaindre. Leur religion, je l'avoue, est peu édifiante, ils paraissent ne pas savoir ce que c'est que la moralité, mais il y a à tout cela une ample compensation." "Et laquelle?" m'écriai-je. "Ils ont la foi!" et ainsi dans la pensée de ce digne homme, la foi, la foi seule, et quelle foi! tenait lieu de toutes les vertus, de tout bien.

Je me rapelle en ce moment avoir entendu à l'oratoire de Londres le célèbre Dr. Newman ex-

primer la même idée, placer au premier rang parmi les nations, non les Anglais, non les Français, mais ce même peuple des Etats Romains, pour cette seule raison, qu'inférieur aux autres en tout le reste, il les dépassait tous par sa foi. Mais c'est précisément cette sorte de foi qui doit être condamnée, c'est leur superstitieuse crédulité qui les a faits ce qu'ils sont. Au lieu d'être la foi qui sauve, c'est la foi qui ruine. "Vous les connaîtrez à leurs fruits," a dit le Maître ; un arbre qui ne porte que des fruits pareils ne peut-être qu'un arbre mauvais, et l'ayant trouvé tel, j'ai agi en conséquence.

15 Janvier.

Me voici à Paris, Paris qui me semble plus magnifique et plus enivrant que jamais. C'est la ville du plaisir et de la dissipation. Il est impossible de s'y ennuyer; c'est ici qu'il faut venir quand on veut se récréer l'esprit. Mais pour l'homme d'étude qui à besoin de penser sérieusement, Londres est préférable. Ses brouillards, le caractère de ses habitants, la solitude où chacun peut vivre, tout cela favorise la réflexion, les pensées graves et profondes. C'est pourquoi je vais me rendre à Londres ; un travail comme celui que je médite ne peut se faire que là. D'ailleurs il me faut en ce moment un peu de plomb dans la cervelle, un peu de froid dans l'imagination.

25 Janvier.

A cinq heures du matin nous avons débarqué à New Haven. Des qu'on met le pied sur le sol Britannique, on sent qu'on arrive chez une grande nation et on respire plus à l'aise. La politesse froide mais digne des habitants d'Albion m'avait déjà frappé. Je le remarquai encore aujourd'hui, personne ici ne vous tourmente pour vous amener à descendre dans tel ou tel hôtel, personne ne songe à réclamer un pourboire. L'Anglais veut ce qui lui est dû ; mais il ne mendie rien. Il est fidèle à la devise de sa nation : "Dieu et mon droit!"

Mon arrivée à Londres me rappella naturellement les circonstances qui avaient amené mes premiers doutes sur la validité des prétentions romaines. Je n'étais point encore préparé à informer mes parents et mes amis du grand changement opéré dans mes vues et dans ma position. Mais je crus devoir au gentleman, sur les instances et sous la direction duquel j'avais commencé mes recherches, de lui en faire connaître, à lui le premier, les très graves conséquences. J'adressai donc à Mr. Charles Hastings Collette la lettre suivante :

"LONDRES, 27 Janvier, 1854.

"MONSIEUR :

"Vous avez été le premier instrument dont Dieu s'est servi pour me dessiller les yeux ; il est donc

juste que je vous fasse part, à vous, le premier, de l'heureuse révolution qui s'est opérée dans mes idées et dans mon cœur.

" Et d'abord, je vous l'avouerai sans détour, Monsieur, il m'en a coûté de reconnaître d'après vos indications si positives, non pas que je m'étais trompé, mais que les théologiens catholiques les plus considérés nous trompaient ou plutôt se trompaient eux-mêmes. Forcé de me rendre à l'évidence sur la fausseté d'un des principaux textes cités dans ma seconde brochure, je voulus me retrancher sur les autres qui étaient nombreux et me semblaient concluants ; hélas ! vous l'avez montré sans beaucoup de peine, Monsieur, ils ne méritaient pas plus de confiance que le premier. Je me rejetai alors sur l'histoire ; je cherchai dans les documents historiques des premiers âges chrétiens des faits décisifs en faveur de la primauté de l'évêque de Rome, c'est-à-dire de la papauté, et là encore déception complète ; pour quelques-uns qu'on a prétendus favorables, mais qui par eux mêmes sont insignifiants ou douteux, j'en ai trouvé un grand nombre qui sont manifestement contraires ; et ainsi, Monsieur, il m'a bien fallu en convenir, si vos articles contre mes brochures laissent quelques fois à désirer pour la forme qui pourrait être plus adoucie, du moins, vous avez gain de cause pour le fond, et c'est tout ce qu'il

fallait. La question débattue entre nous est trop sérieuse, j'ai apporté trop de bonne foi dans cette controverse pour songer à me défendre par des arguties.

"Le travail historique et critique auquel vos attaques m'ont conduit a été suivi d'un autre non moins important. Quand j'eus vu que la doctrine romaine ne pouvait tenir en face de l'histoire, je me suis demandé si du moins elle avait dans l'Evangile des fondements plus solides, et ce fut assurément un grand jour dans ma vie que celui où, après de longues luttes intérieures, je me décidai à lire le Nouveau Testament avec un esprit sincère mais indépendant. Cent fois précédemment j'avais fait cette lecture, mais dans un simple but d'édification, bien déterminé à ne voir jamais dans le texte sacré que le sens qu'y attache l'église romaine. Cette fois donc je résolus de ne m'en rapporter qu'aux lumières de ma raison aidée de la prière. Or, Monsieur, à peine eus-je parcouru quelques pages dans ces dispositions nouvelles que je découvris dans le livre saint avec une sorte de stupéfaction, une doctrine qui me parut être presque sur tous les points la condamnation des doctrines de Rome et j'ose défier quiconque lira l'Evangile comme je l'ai fait, avec un cœur droit et sincèrement ami de la vérité, de ne pas arriver au même résultat que moi-même j'ai obtenu. Les limites de cette lettre

ne me permettent pas d'entrer aujourd'hui dans quelque détail à ce sujet. Mais je me dispose à publier plus tard sur cette matière un travail qui sera comme le résumé de mes études, de mes observations et de mes recherches. Il servira peut-être à en guider quelques autres dans la voie qui conduit à la vérité, en tous cas il témoignera de la bonne foi, et, s'il m'est permis de le dire, de la sagesse avec laquelle j'ai procédé.

"J'aurais pu m'en tenir là, Monsieur, j'étais en droit dès lors, ce me semble, de tirer mes conclusions contre le système romain. Cependant pour que, dans une affaire aussi grave, on ne put jamais me reprocher d'avoir agi avec précipitation, j'ai cru devoir tenter une dernière épreuve. J'ai voulu voir Rome afin de juger le système sur place, pour ainsi parler, et dans son application immédiate. Eh bien ! Monsieur, je vous le déclare franchement, s'il est maintenant un mystère pour moi, c'est celui-ci : Qu'un homme au cœur droit et vraiment consciencieux puisse, ayant considéré Rome d'un œil impartial, rester catholique romain.

"Partout la superstition à la place de la religion. Ce trafic odieux des choses de la piété. Ces honteuses spéculations sur la foi des simples. Ces cérémonies étranges qui nous reportent au temps de Rome payenne. Un homme recevant partout des honneurs qui ne sont dus qu'à Dieu. Le luxe

insolent de ces princes de l'église qui osent se donner comme les seuls successeurs légitimes des apôtres. L'ignorance et l'abrutissement de ce peuple, façonné de leurs mains et dans le cœur duquel on cherche en vain la trace d'un sentiment honnête et généreux, d'un sentiment chrétien ! Monsieur, je n'ai resté que quelques semaines à Rome et ç'a été bien avisé à moi de ne pas y rester davantage. Mais à peine y avais-je passé quelques jours qu'il m'a semblé entendre sans cesse à mon oreille cette voix mystérieuse qui, dit la légende, fut entendue à maintes reprises dans le temple de Jérusalem quelque temps avant sa ruine : "Sortons d'ici, sortons d'ici." Et, en effet, grâce à Dieu, j'en suis sorti, et c'est sur la terre libre de la Grande-Bretagne que je me suis réfugié, et où je me propose de poursuivre mes observations, mes études, à la recherche de la vérité, jnsqu'à ce que l'heure me semble venue pour moi de travailler par un ministère public, à rendre mes frères encore aveugles et sous l'empire des préjugés, participant de la lumière et de la grâce que la miséricorde de Dieu m'aura départies.

"J'espère, Monsieur, qu'après nous être traités jadis en adversaires, nous pourrons maintenant nous rencontrer quelquefois en amis. En tous cas veuillez agréer l'assurance de mes respectueux sentiments. "C. MIEL."

Cette lettre n'était pas destinée à la publicité. Néanmoins, Mr. Collette crut devoir la répandre autant que possible à cause du bien qu'elle pouvait accomplir et aussi dans mon propre intérêt. Presque tous mes amis de France en reçurent une traduction. J'appris ceci par les lettres qui bientôt m'arrivèrent de toutes les parties de mon pays où j'étais connu. Tous me pressaient de confondre les auteurs de ce qu'ils appelaient " une infâme calomnie." " Non," écrivait l'un d'eux, "ce ne peuvent être que d'odieuses inventions, œuvres de protestants fanatiques ; vous, un prêtre selon le cœur de Dieu, si pieux, si dévoué à la bienheureuse et sainte mère de Jésus." " Nous ne pouvons que tourner cette histoire en ridicule," écrivait un autre, " c'est une invention digne des hérétiques. Moi qui vous connais si bien, je me porte garant de votre foi de prêtre catholique, seulement hâtez-vous de nous faire savoir ce qui donne lieu à un conte aussi absurde." " Il m'est impossible," me mande un troisième, " de vous dire le pénible effet que cette horrible assertion contre vous a produit sur moi ; non que j'y croie, à Dieu ne plaise ; l'idée seule d'un crime si horrible me fait trembler. Cette lettre qu'on vous attribue ne peut être qu'une atroce invention. La sincérité de votre foi et votre ardeur à la défendre nous en sont un sûr garant. N'est-ce pas pour vous un devoir impérieux de

protester contre une imputation si odieuse par un article dans nos journaux attestant votre fidélité à l'église de Rome."

Inutile de dire combien j'étais profondément touché par ces témoignages de confiance de la part de mes pauvres mais toujours chers amis. Les désabuser a été pour moi la plus pénible tâche que j'aie jamais eu à remplir.

Qu'il me soit permis de rapporter ici certains incidents qui, vue la position dans laquelle je me trouvais par rapport à l'église romaine, ont une signification et une importance particulière.

C'est à Champagnole, petite ville du Jura, que je donnai mon dernier cours d'instructions comme prêtre romain, quelques mois seulement avant mon abjuration. L'évêque de ce diocèse, Mgr. Mabile, plus tard évêque de Versailles, officiait à Gray, alors que j'étais élève au collège de cette ville. Je l'avais choisi comme mon confesseur, et il m'avait pris en affection particulière, jusqu'à m'inviter à passer avec lui une partie de mes vacances. Il était un des prélats qui, ayant appris mon départ pour Rome et n'en soupçonnant pas le motif, m'avaient envoyé des lettres de recommendation pour les dignitaires ecclésiastiques auxquels je pourrais me présenter. Il apprit par un ami, auquel je l'avais écrit le jour même, que j'avais été arrêté et volé de tous mes papiers importants, lettres, certificats, recom-

mendations, passeport, etc., et, craignant que je ne me trouvasse dans une position fausse, ignorant encore que j'eusse quitté l'église romaine, il m'envoya de lui-même la pièce suivante, datée du 26 Janvier, c'est-à-dire, 12 jours après mon affranchissement :

Joannes Petrus Mabile, Dei et Apostolicoe sedis gratiâ episcopus.

Dilecto nobis in Christo, C. Miel, presbytero salutem et benedictionem in D. N. J. C. Omnibus notum facimus atque tertamur to esse sacerdotem moribus et doctrinâ commendabilem nec ullius censuræ vinculo innodatum. Qua propter illustrissimos ac Reverendissimos episcopos dioceseon quos peragrari intendis rogamus quatenus licentiam sacrum faciendi tibi benigne concedere velint.

Datum sub signo sigilloque nostris, Anno Domini 1854 die 26, Januarii mensis.

Le bon évêque communiqua ma mésaventure à son digne prêtre, M. Dauvergne, curé du Champagnole, et en conséquence j'en reçus à Londres, où elle me fut renvoyée avec celle de l'évêque une lettre gracieuse datée du 28 Janvier 1854 et dont je citerai ce passage :

" Chaque jour, mon cher Monsieur, on me demande de vos nouvelles. De long temps mes paroissiens n'oublieront vos sermons si bien appropriés aux besoins de notre époque. Nous avons eu à Champagnole des prédicateurs d'un grand mérite, mais, soit dit sans flatterie, aucun d'eux

n'a su gagner l'estime de ceux qui sont le plus éloignés de Dieu et des principes religieux, comme vous l'avez fait.

Je vous embrasse avec la plus tendre affection.

DAUVERGNE, CURÉ DE CHAMPAGNOLE.

CHAPITRE VIII.

DOUX LIENS ROMPUS.

NE POUVANT répondre en particulier à chacun de mes bons amis, à raison du grand nombre de lettres qui m'arrivaient chaque jour, je fis d'abord une sorte de réponse collective que je présumais devoir être communiquée des uns aux autres. Voici cette réponse :

" Mon Bien Cher Ami :

" Il plait à Dieu, pour mon plus grand bien, sans doute, de me faire passer depuis quelque temps par de dures épreuves de toute sorte ; mais nulle ne m'est plus sensible que la pensée d'être un sujet de peine et d'angoisse pour tant de personnes estimables qui, comme vous, ont eu pour moi de l'affection et que pour ma part je sens pouvoir aimer toujours. Et pourtant, cher ami, quand il est question d'honneur et de conscience, est-il aucune considération d'intérêt ou même d'amitié qui doive nous retenir ! N'est-il pas écrit qu'en pareil cas il faut obéir à Dieu et non aux hommes. C'est pourquoi je n'ai pas cru qu'il me fut permis de reculer

devant une démarche, qui, je le prévoyais, ne serait pas comprise du plus grand nombre, mais au contraire serait sévèrement blâmée par ceux dont l'approbation eût eu pour moi le plus de prix.

"Il est donc vrai, chers amis, que la lettre dont vous faites mention, bien qu'elle n'ait pas été destinée à la publicité, qu'on l'ait reproduite et répandue à mon insu, c'est moi qui en suis l'auteur. A cette heure, je lui donnerais peut-être une forme différente, elle a été écrite sous la pénible impression de mon voyage à Rome ; néanmoins je n'ai pas à en désavouer une seule ligne. Tout ce que j'ai vu et appris depuis n'a fait que confirmer mes idées d'alors.

"Un tel changement vous étonne, bien chers amis, je le crois bien, il m'étonne moi-même plus que je ne saurais le dire et plus j'y réfléchis plus il me faut y reconnaître la vertu de Dieu. Sacrifier d'un seul coup non pas seulement une position aussi avantageuse qu'honorable, un avenir qui s'annonçait sous des couleurs particulièrement séduisantes, mais de plus la considération et la bienveillance de beaucoup de personnes d'un rang élevé, l'affection de nombreux et excellents amis et par dessus tout la tendresse de mes bien aimés parents au bien être desquels j'ai jusqu'ici consacré presque toutes mes ressources, les embrassements enfin de ma pauvre

et tendre mère que peut-être il ne me sera jamais donné de revoir ; oh ! veuillez le croire, mes bons amis, quand on agit de la sorte, non pas soudainement, mais de propos délibéré, après des années de réflexion, et sans se préoccuper d'ailleurs des difficultés de tout genre qui vous attendent dans une vie nouvelle et inconnue, c'est qu'on a pour ce faire des motifs plus élevés que les choses de ce monde, c'est qu'on se juge commandé par une voix plus forte que toutes les voix de la nature.

" Et pourtant, vous en conviendrez, chers amis, à n'envisager les choses qu'au point de vue de l'honneur humain, l'hésitation eut été condamnable. Quand un travail de deux ans et demi, entrepris et poursuivi par pur amour de la vérité, sous l'œil de Dieu seul, m'eut amené graduellement à cette conviction que l'institution romaine n'est que l'œuvre des hommes, le plus grand édifice de leur orgueil, la question pour moi se trouva réduite à ces termes : Ou tout perdre (humainement) et agir en honnête homme, ou tout sauver et vivre en hypocrite. Le ciel aidant, j'ai pris le premier parti ; j'estime, chers amis, qu'à ma place vous auriez fait comme moi !

" Que si vous désirez savoir plus particulièrement comment des croyances autrefois si chères ont pu faire place ainsi à des convictions toutes contraires, c'est, permettez que je le dise, en apportant dans

mes observations et mes recherches le même esprit de sincérité qui précédemment avait inspiré toute ma conduite et tous mes discours, et, pour entrer ici dans quelques détails.

"Vous n'avez sans doute pas oublié que, me trouvant en Angleterre à l'époque du rétablissement de la hiérarchie et indigné, dans mon attachement à la foi romaine, de toutes les manifestations anti-papales auxquelles cette mesure donna lieu, j'osai élever ma faible voix en faveur de la papauté et fis paraître dans ce but deux pamphlets qui obtinrent l'approbation et les éloges d'ecclésiastiques éminents. Cette publication ayant été au contraire très-vivement attaquée par un écrivain protestant et voulant me mettre en état de répondre victorieusement à ces attaques, je crus devoir m'appliquer à une étude plus sérieuse des écrits des Pères, de l'histoire de l'église, des monuments authentiques des premiers âges chrétiens. Que j'étais loin, mes bons amis, d'en prévoir le résultat? Quelle surprise, quel désappointement et aussi quelle angoisse quand je découvris que mon adversaire avait raison, que les textes et les faits les plus importants produits par Rome a l'appui de ses prétentions sont ou altérés ou faux. C'est à la suite de cette découverte si inattendue que le doute pour la première fois se présenta à mon esprit. Long-

temps, durant plusieurs mois j'essayai de l'étouffer, de le repousser par des actes de foi, tels qu'on les prescrit en pareil cas; ce fut en vain ; plus je voulais résister, plus le doute m'obsédait. La puissance de l'ennemi de mon repos semblait s'accroître de tous mes efforts pour le vaincre. Oh ! si vous saviez, amis, tout ce qu'il y a eu de cruelles souffrances pour moi dans cette guerre intérieure de la conscience et de la raison, et les moyens de toute sorte auxquels j'eus recours pour retrouver le repos de l'âme. Là est la raison de mon brusque départ de l'Angleterre, la raison d'une longue retraite dans une résidence de Jésuites où je donnais chaque jour plus de huit heures à la méditation et à la prière, la raison de ce zèle, de cette activité fiévreuse que vous dites avoir admirés, durant ces quatre mois de mission où je prêchai sans prendre un jour de relâche et entendis un nombre étonnant de confessions avec des fruits inespérés.

" Eh bien ! chers amis, tout cela fut sans succès. Plus que jamais j'étais obsédé par le doute, et, ne pouvant vivre avec cet hôte importun, résolu de m'en débarasser, de connaître à tout prix la vérité, encouragé d'ailleurs par cette parole de notre divin Maître: ' Si vous qui êtes méchants, savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père celeste donnera-t-il le Saint Esprit à ceux qui le lui demanderont ;' je crus l'heure

venue d'examiner sérieusement, avec indépendance et impartialité, devant Dieu, les fondements de ma croyance. Et dès lors, laissant là les décrits de la congrégation de l'Index et toutes les autres interdictions de cette sorte, je me mis à étudier, à scruter sans scrupule tous les monuments d'histoire et de critique religieuse que je supposai devoir m'apporter quelque lumière sur cette question capitale, la légitimité des prétentions actuelles de l'église de Rome, comme seule légitime et infaillible interprète de la vérité chrétienne ! Que de faits importants j'appris alors, chers amis, que je n'avais jamais soupçonnés ! Que de mystères s'éclaircirent pour mon esprit jusque là si aveuglement crédule ! Comme à mesure que j'avançais dans ce travail, l'horizon de mes pensées semblait s'aggrandir! Comme les choses prenaient à mes yeux un nouvel aspect, et comme aussi l'édifice de mon ancienne foi devenait chaque jour plus chancelant ! Comme de plus en plus je découvrais dans l'institution romaine une progressive et gigantesque usurpation de l'orgueil humain sur l'autorité de Dieu et sur les droits et la liberté de l'homme.

" Mais ce qui acheva de dissiper mes illusions à cet égard, celle de toutes mes études qui m'apporta le plus de lumière, oh ! mes amis, retenez le, c'est la lecture consciencieuse, la méditation du Nouveau Testament, de l'Evangile de Jésus Christ. Certes,

comme vous tous, j'avais lu l'Evangile bien des fois auparavant, mais comme vous aussi, je ne l'avais jamais étudié ; j'y avais cherché un aliment à la piété, jamais un fondement à la doctrine ; ce dernier genre de travail m'était interdit, vous le savez, par l'église dont j'étais le ministre. Oh ! je comprends à présent cette interdiction, je comprends à présent que Rome ait peur de l'Evangile, qu'elle fasse d'une soumission aveugle à son autorité la base de la foi ! L'Evangile, mais c'est une protestation vivante, immuable, permanente contre tout ce qui s'enseigne à Rome et au nom de Rome. Aussi, bien chers amis, pour justifier ma démarche à vos yeux, je ne vous demande qu'une chose, ou plutôt je ne veux vous dire qu'une parole, la même qui fut addressée à St. Augustin encore engagé dans l'erreur, mais désireux de voir le vérité, *tolle et lege*, prenez et lisez, lisez avec un cœur droit, avec un esprit sincère, mais libre, mais dégagé des préjugés de l'éducation et de votre position ; lisez le texte sacré, étudiez-le, goûtez-le ; puis, comparez les deux enseignements, mettez en regard les deux doctrines, celle de Jésus Christ et celle du pape, et dites-moi en toute conscience, y a-t-il conformité entre elles ? y a-t-il accord, harmonie possible ? Je vous défie de pouvoir le soutenir encore.

" ' Je suis la voie, la vérité et la vie,' a dit le divin

Sauveur. 'Personne ne vient au Père que par moi.' St. Jean, xiv, 7. Et voilà ce qu'après lui enseignaient les apôtres.

"St. Pierre, d'abord : 'Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé.' Act xvi, 31.

"St. Paul ensuite : 'Je ne me suis pas considéré comme sachant parmi vous autre chose que Jésus Christ et Jésus Christ crucifié.' 1 Cor. ii, 2.

"Quel est le prêtre romain qui à cette heure pourrait tenir le même langage ?

"Et remarquez que le même St. Paul qui a écrit ce qui précède, a aussi écrit ce qui suit : 'Quand ce serait un ange du ciel qui vous évangéliserait autre chose que ce que nous vous avons évangélisé, qu'il soit anathème.' Gal. i, 8.

"Or, dites-moi, chers amis, Rome s'est-elle permis, elle, d'évangéliser autre chose ! Ya-t-il donc trace dans tout le nouveau testament de ces mille et mille doctrines qu'elle a successivement inventées et qu'elle invente encore selon que les circonstances lui semblent favorables, doctrines qui toutes d'une manière plus ou moins directe, tendent, avec les pratiques qui les accompagnent, à amoindrir l'œuvre du Christ en prétendant la compléter, à la mutiler en prétendant y ajouter et dont l'objet final est d'augmenter le prestige et les ressources des membres du clergé.

"Vous pouvez le voir à présent, chers amis, la

démarche qui vous a tant surpris et affligés n'a pas été seulement de ma part une chose fort sérieuse, ç'a été une affaire de conscience. N'imaginez pas du reste que j'aie cessé d'être romain pour devenir sectaire ; je suis et veux être simplement chrétien, mais chrétien dans le vrai sens du mot, chrétien selon l'Evangile, chrétien comme l'étaient les apôtres, chrétien comme il y en a de nos jours encore, comme l'étaient les fidèles et les saints des premiers âges.

" Il est bien temps, mes bons amis, de finir cette lettre dont l'importance justifie l'étendue. Je vous ai parlé en toute ouverture de cœur ; vous me saurez gré de ce témoignage de ma confiance, et j'ose espérer que vous ne serez pas de ceux qui croient devoir rompre toute relation avec moi. Ecrivez-moi tout ce que vous jugerez convenable et alors même qu'il me sera impossible de me ranger à votre avis, j'accepterai vos paroles avec reconnaissance, sans douter ni de votre sincérité ni de vos intentions bienveillantes.

" Ne craignez pas de trouver en moi ni obstination, ni insurmontables préjugés. La vérité voilà tout ce que je cherche, voilà l'idôle bénie que j'aime de passion et à laquelle je ne saurais jamais refuser aucun sacrifice.

" Oh ! que je serais heureux, mes bons amis, si ces circonstances si imprévues, il y a trois ans, bien

loin de diviser nos âmes, d'altérer nos relations d'autrefois et notre affection réciproque, servaient au contraire à nous procurer de nouvelles lumières et un surcroit de charité les uns envers les autres. Daigne le Seigneur nous rendre de plus en plus participants de la grâce qui n'est qu'en lui seul, cherchons-le, servons-le, aimons-le comme à l'envi. Nous mêmes, aimons-nous en lui et pour lui. Ce sont des affections bénies que celles dont l'objet est en Dieu et dont le terme est au ciel.

"A vous tous de tout cœur,

"C. MIEL."

En outre de cette réponse collective, j'écrivis à des amis plus intimes des lettres particulières où, sous une forme plus affectueuse et plus confidentielle encore, se trouvaient exprimés à peu près les mêmes sentiments et les mêmes idées ; il me semble donc inutile de les reproduire ici. A l'exception de l'ami toujours fidèle dont j'ai déjà parlé, M. l'abbé Paul Perny, plus tard provicaire apostolique, aucun de ces amis sur lesquels je croyais pouvoir compter, ne m'honora d'une réponse. Il en fut de même pour la lettre générale. J'en fus d'abord peiné autant que surpris. J'appris bientôt que l'autorité supérieure ecclésiastique avait défendu sous des peines sévères à tous mes correspondants non seulement de

m'écrire mais même de ne plus jamais lire une lettre de moi.

L'un d'eux cependant crut pouvoir et devoir violer cet ordre ; il chercha à me ramener à Rome par cet appel à mes affections les plus chères. "Votre famille autrefois si heureuse et si fière de vous, est maintenant plongée dans une humiliation et dans une désolation que rien ne peut égaler. Vos sœurs ne cessent de pleurer, votre père à la première nouvelle de cette fatale défection, dans un accès de passion, a saisi ce cadre qui vous était si cher, qui était le plus précieux ornement de votre chambre dans la maison paternelle et l'a mis en pièces. (C'etait une lettre signée du pape lui-même 'Pius nonus, papa,' et me conférant des pouvoirs extraordinaires. J'en étais heureux et fier, et je l'avais fait encadrer.) L'état de votre pauvre mère fait saigner le cœur, elle tombe à tous moments à genoux, demandant grâce pour vous." Inutile de dire que ceci déchirait mon cœur à l'endroit le plus sensible et me plongeait dans un état voisin du désespoir.

Soit qu'on n'eut pas la cruauté d'étendre jusqu'à mon père la défense de m'écrire, soit qu'il eut le courage de la braver, il est le seul qui ait continué à correspondre avec moi, correspondance, hélas, aussi pénible dès lors qu'elle m'était chère encore. Mais elle doit demeurer cachée au public.

D'ailleurs dans le sanctuaire d'une famille qui a pour héritage non la fortune, mais l'honneur et la religion, il se passe quelquefois des mystères d'affection et de souffrances que Dieu seul doit connaître et que seul il peut comprendre, voilà pourquoi dans cet ouvrage, je ne dirai pas un mot de ma mère.

Que puis-je donc faire, ô mon Dieu, pour adoucir l'amère douleur dont j'ai rempli le cœur de ceux qui m'aiment si tendrement ? Oh ! si ma conscience me permettait de me rendre à leurs vœux, si du moins ils pouvaient lire dans mon cœur. Mes lettres les plus affectueuses sont pour eux un tourment plus qu'une consolation ! Quelle position que ma position présente ! Ici, personne à qui je puisse ouvrir mon âme toute entière, là-bas le désespoir de ceux qui m'avaient auparavant temoigné une si profonde et si tendre affection!

Mon Dieu, me voici seul à genoux devant vous, je n'ai plus que vous, Seigneur. Mon esprit, mon cœur, mon âme, tout mon être a soif de vous. Soyez mon refuge et ma défense. Oubliez mes nombreuses infidélités. Ne vous souvenez que de votre miséricorde. Il me semble que je suis résolu à ne vous rien refuser. Mais si je suis la proie de quelque illusion, si, dans votre justice, vous punissez mes prévarications et mon orgueil par l'aveuglement de mon esprit, O mon Dieu, O mon père, grâce,

pardon ! Je déplore mes égarements, ceux que je connais et ceux que j'ignore. Je me reproche amèrement le mauvais usage que j'ai fait de vos faveurs si nombreuses et si précieuses. Seigneur, oubliez le passé. Enseignez-moi ce que je dois faire pour vous, pour la vérité, pour le plus grand bien de mon âme. Et si, comme on le prétend, c'est l'orgueil ou quelque péché secret qui me tient sous son ténébreux empire, O mon père, rendez-moi humble et petit devant vous. Aidez-moi à m'affranchir du joug de l'erreur et de toute séduction. Quelques-uns de vos serviteurs les plus zélés prétendent avoir honte de moi. Que ma conduite témoigne que je n'ai eu et n'ai en vue qu'une chose, l'accomplissement de votre volonté sainte !

CHAPITRE IX.

NOUVEAUX AMIS.

MON désir et mon intention étaient de consacrer mon second séjour à Londres à la recherche de la vérité religieuse. C'est là que j'avais commencé mes études vers cet objet, et j'espérais bientôt arriver à des certitudes et à des convictions d'après lesquelles je pourrais me tracer une carrière toute nouvelle. Je ne tardai pas à découvrir que ni mon état d'âme, ni l'état des choses ne me permettaient de prendre de sitôt sur cette grave matière un parti décisif. La pénible expérience par laquelle je venais de passer, m'avait profondément affecté ! Cette gigantesque institution romaine que j'avais précédemment vénérée et servie comme divine avec une ardeur non commune et qui venait de m'apparaître comme la plus audacieuse des impostures, était là sans cesse devant moi, comme une fantastique vision dont je ne pouvais détacher ni mon regard ni ma pensée. D'autre part le protestantisme, tel que je le voyais autour de moi, se présentait sous un aspect peu séduisant. Ces nombreuses sectes de noms si

divers, se disputant l'empire des âmes, dont chacune prétend être, à l'exclusion des autres ou du moins plus que toute autre, en possession de la vérité, étaient pour moi sujet de scandale plus que d'édification, et à ce singulier et triste spectacle la parole du poète me revenait en mémoire:

"Devine si tu peux et choisis si tu l'oses." Cependant il devenait de plus en plus urgent de faire de nouveaux amis et de m'assurer des ressources. Grâce à mon ancien adversaire qui m'était devenu tout dévoué, je ne tardai pas à atteindre ce double objet. Parmi les hommes remarquables avec lesquels il me mit en rapport, je mentionnerai d'abord l'honorable John McGregor, auteur de "*The Voyage Alone in the Yawl Rob Roy*," ouvrage dans lequel il rapporte avec un affectueux intérêt ses relations avec l'ex-abbé M. La mémoire de Mr. McGrégor est particulièrement bénie dans les pauvres quartiers de Londres où il a fondé l'œuvre des jeunes gens abandonnés. Par lui le protestantisme commença à m'apparaître sous un aspect entièrement nouveau. Je m'étais imaginé, comme le prétendent les apologistes du romanisme, que les œuvres de zèle et de charité sont le propre de l'église romaine ; et ce fut pour moi une surprise particulièrement agréable que de découvrir dans la grande capitale protestante que plus de dix huit cent personnes, hommes et femmes, donnent leur

temps et leurs efforts à l'instruction religieuse et primaire, par pur dévouement au bien. Ainsi, en matière de bienfaisance chrétienne, Londres n'a rien à envier à l'œuvre des Savoyards de Paris, ni à celle de la Société de St. Vincent de Paule.

Parmi les précieuses connaissances que je fis alors en Angleterre, je dois mentionner le Rev. Dr. Carpenter, de Manchester, plus tard évêque de Sodor et Man. Par son invitation, je passai dans cette ville de Manchester plusieurs semaines, et y donnai diverses conférences, ayant avec cet homme de bien des rapports journaliers. J'aurais aimé à me fixer en cette ville, à seule fin de rester en relations fréquentes avec ce chrétien modèle.

Bien décidé à ne devoir à mon abjuration du romanisme aucun avantage pécuniaire m'étant fait une règle de conduite que j'ai toujours suivie, de refuser toute offrande qui me serait présentée pour avoir accompli ce qui était pour moi le plus sacré des devoirs, je dus m'appliquer d'abord à me procurer des moyens honorables d'existence.

J'y parvins, durant mon séjour en Angleterre, par des contributions régulières à la revue hebdomadaire "*The Britannia*," et par des contributions occasionnelles à la revue mensuelle "*The Catholic Layman*." Mais cela ne pouvait durer qu'un temps et je résolus finalement de me faire

une profession dans l'enseignement de la littérature française. Et comme les professeurs de cette sorte sont nombreux à Londres, que mes chances de succès me semblaient devoir être meilleures à Dublin, je partis pour cette ville pourvu de chaudes recommendations. Mon expérience à Dublin fut des plus encourageantes. Dès le principe l'Archevêque Whately me favorisa de son patronage et bientôt m'honora de son amitié. Je n'ai jamais rencontré homme qui, avec un talent si supérieur, montrât aussi peu de prétention. Son visiteur presque tous les jours et fréquemment son hôte, j'eus toute occasion de jouir de sa conversation, de profiter de ses vastes connaissances et de sa large expérience. Ses ouvrages divers dont il me fit présent, excitèrent mon admiration par la pureté de leur style, mais surtout par les vues libérales qui y sont exprimées.

Sous le patronage du Docteur Whately et d'autres personnes de marque telles que Lady Macgregor, Sir Benjamin Guiness et d'autres égaglement influents, le succès de mes conférences littéraires se trouva bientôt assuré. La première fut donnée a l'Irish Royal Academy, mais il fallut trouver une salle plus vaste pour la seconde. La fortune sembla sourire dès lors à mon humble entreprise, et en ce qui concernait mes besoins temporels, je sentis mon avenir assuré.

Et cependant, chose étrange, je n'étais point satisfait. Un sentiment pénible m'obsédait, suggéré par la crainte que les obligations que je contractais envers mes amis nouveaux ne m'entrainâssent à une démarche pour laquelle je n'étais point préparé. Je n'étais nullement disposé à compromettre ma liberté par une façon d'agir qui put donner à qui que ce fût l'idée d'avoir des droits sur moi ; et je l'étais moins encore à me poser en candidat pour telle dénomination qui pourrait m'offrir les plus grands avantages. Ces appréhensions n'étaient pas sans fondement ; et plutôt que de demeurer l'objet d'attentions intéressées de la part de certains amis trop zélés pour leur église, je résolus d'aller chercher fortune sur un champ où mon indépendance religieuse ne courrait pas les mêmes risques.

Les extraits suivants de mes éphémérides expriment mes idées et mes sentiments intimes dans cette période de ma carrière :

***

Une preuve du peu de foi qu'il y a aujourd'hui dans le monde, c'est l'idée qu'on s'y fait de ceux qui abandonnent une religion qu'ils croient fausse, pour une autre qui leur semble véritable. On les méprise, on les insulte, on les appelle apostats, renégats et pour quoi ! Parce qu'ils ont abandonné la religion de leurs pères. Quand on a dit ce mot on croit avoir tout dit, l'argu-

ment parait sans réplique. Ainsi donc St. Paul et tous les apôtres ont eu tort d'abandonner la religion de leurs pères, le Judaïsme officiel, pour suivre Jésus Christ! Ce sont eux aussi des apostats, des rénégats et les premiers du monde. Ainsi donc, ceux de nos pères, de nos ancêtres, qui ont renoncé aux superstitions du paganisme ont eu tort aussi; ils devaient continuer à rendre les divins hommages à Jupiter ou à Teutatés! Ne voyez-vous donc pas, hommes de peu de foi, que vos principes sont destructifs de toute religion, qu'ils supposent que la vérité religieuse n'est pas de ce monde et qu'elle avait raison, la fille de Lusignan, quand Voltaire lui faisait dire :

"J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, Musulmane en ces lieux."

*
* *

Les réunions pour la controverse entre romanistes et protestants sont fréquentes à Dublin. J'ai assisté à plusieurs et voici les impressions que j'en ai rapporté en ce qui regarde les champions de l'église romaine. Je me défie de tout individu, qui, comme eux, défend sa cause à grands efforts de poumons; il semble vouloir vous étourdir pour obtenir votre assentiment. Je n'aime pas davantage celui qui répète à tout propos : "cela est évident! il n'y a rien de plus manifeste!"

Quand une chose est évidente, il est inutile de le dire ; si on le dit, c'est que probablement elle ne l'est pas ; et j'aime moins encore les plaintes d'un controversiste qui trouve toujours qu'on manque d'égards pour lui ; elles ne sont généralement qu'un faux-fuyant et révèlent un homme qui ne pouvant répondre aux arguments de l'adversaire s'en prend à ses procédés. Je n'ai pas encore trouvé de loyauté chez les controversistes de Rome, même chez ceux dont on vante l'instruction.

*
* *

Ce qui fait la puissance et en même temps la faiblesse des apologistes de la religion romaine, c'est l'affirmation : on ne discute rien ; on prononce sur toutes les questions avec une autorité qui n'admet pas de contrôle. Jamais de preuves, mais beaucoup d'emphase, de déclamation, de grands mots. On connaît le public auquel on s'adresse ; on sait qu'il vous croit sur parole ; le doute ne lui est pas permis ; il ne lui est pas même possible. Il ne connait de l'histoire que ce qui lui en ont appris ses maîtres en religion ; et la religion, jamais il n'a songé à en faire une étude sérieuse et indépendante. Il n'en sait que ce que lui en ont dit ses prêtres et il ne veut pas en savoir davantage.

*
* *

Il est à remarquer que chacun des points de doctrine qui distingue l'église romaine des autres

communions chrétiennes, est pour les ministres une source de richesse et d'honneur. Supprimez la doctrine du purgatoire par exemple, et vous reduirez une partie des prêtres à la mendicité. Supprimez le sacerdoce, et tous ces témoignages de révérence que se font rendre ses représentants, n'ont plus d'objet. Un prêtre donc en défendant Rome, défend sa propre cause, plaide pour sa position, pour ses moyens d'existence et cela seul le rend suspect aux honnêtes gens !

*
* *

On parlait beaucoup autrefois de "la république chrétienne ;" ce mot était beau, je voudrais qu'on le remit en honneur, mais à la condition qu'il exprimât une vérité. Le moment serait venu, ce me semble, de former une sorte de confédération de toutes les communions chrétiennes, comme cela a lieu, au point de vue politique, en Suisse et aux Etats-Unis. Chacun serait libre de rester attaché de nom à sa communion particulière. Néanmoins toutes les âmes seraient unies dans la foi en Jésus-Christ, et tous les cœurs le seraient également dans la charité qui efface toutes les distinctions. Peu à peu d'ailleurs les murs de séparation s'abaisseraient et l'on finirait par se rencontrer même extérieurement sur un terrain commun et uni où les montagnes auraient été aplanies et les vallées comblées. Ce serait la réalisation de ce

vœu suprème du Sauveur: "Qù'ils soient consommés dans l'unite!"

*
* *

Je suis forcé de le reconnaître, quiconque vient de Rome a pour se concilier la faveur d'un trop grand nombre de protestants, deux moyens sûrs mais qui me répugnent également l'un et l'autre.

Le premier est à l'usage des hypocrites. Voulez-vous vous faire passer pour un véritable converti? Il ne faut pour cela témoigner ni d'une vertu éprouvée, ni d'une tendre piété, ni d'une charité ardente, ni d'une conviction profonde; il suffit de dire avec un certain air de componction, "j'ai lu la Bible (que je découvris par hasard); à la lecture de ce livre divin le Saint-Esprit m'a fait reconnaître que je n'étais qu'un misérable pécheur, incapable de tout bien; alors, j'ai senti profondément le besoin d'un sauveur, et ce sauveur, je l'ai trouvé en Jésus Christ; et maintenant je crois en lui et j'ai l'assurance que je suis sauvé et que je ne saurais plus me perdre." Voilà un langage d'un effet décisif auprès de certains réformés. Qu'un être sans principes et sans foi réelle apprenne par cœur une formule de ce genre, qu'il s'en aille la répéter sur un ton approprié aux dévots et surtout aux dévotes auxquelles on l'aura présenté, il se verra accueilli comme un prédestiné, traité comme un élu de Dieu.

Le second moyen non moins efficace pour se bien poser vis-à-vis des protestants, c'est de se donner comme l'ennemi déclaré de Rome et de ses adhérents. Or je ne saurais oublier, pour mon compte, qu'en dépit de toutes les erreurs, de toutes les superstitions et de tous les excès qu'on peut justement reprocher à l'église romaine, c'est à elle que je dois les plus douces émotions de ma jeunesse et l'insulter me semblerait chose odieuse de ma part, alors même qu'elle a cessé d'être pour moi l'institution sainte et divine que j'aurais été heureux de servir.

*
* *

Si l'on me demandait aujourd'hui qu'elle est la plus respectable des églises chrétiennes, je crois que je répondrais "l'Eglise d'Angleterre." Elle a un clergé qui me semble supérieur à tout autre comme éducation et ses fidèles se recommandent généralement par la régularité de leur vie et la pureté de leurs mœurs. De plus, elle se montre assez libérale pour admettre une haute et une basse église et même une église large.

Le fait que les deux Newman ont été élevés par elle, que des hommes aussi différents que Stanley et Pusey jouissent également de sa faveur, témoigne assez de la latitude de vues qu'elle permet.

Je ne veux point dire par là que l'église anglicane

soit la véritable église. (Y a-t-il une véritable église ?) Je ne veux point dire qu'elle est pure d'erreur et d'hypocrisie. Mais tout bien considéré, c'est quant à présent celle qui me parait la plus respectable. Est-ce une raison suffisante pour que je cède aux instances de certains amis et abdique mon indépendance en me déclarant anglican ! assurément non !

***

Le romanisme est la domination ; le protestantisme est la division. Le vrai christianisme ne peut être que l'union de tous les enfants de Dieu, disciples du Christ dans l'amour de la vérité et dans la pratique de la charité.

***

Mes dispositions se modifient de plus en plus, grâce à Dieu, dans le sens de la charité. Durant mon séjour à Rome, je n'éprouvais guère que de l'indignation. Trop d'amertume se mêlait à mon amour du bien. Maintenant ce que je ressens pour les victimes du préjugé et de l'erreur, quelles qu'elles soient, c'est une tendre compassion. Il y a vraiment du bonheur à concevoir une bonne opinion de chacun, même des pauvres abusés et des pauvres égarés. "Ne condamnez point et vous ne serez point condamnés !" Le Maître n'a-t-il pas dit aussi : "Heureux ceux qui sont doux ! heureux les pacifiques !"

Me trouvant emporté dans un ordre d'idées que je ne saurais dévoiler aux personnes qui m'honorent de leur bienveillance, ne pouvant m'aventurer dans aucune des voies qu'elles ouvrent devant moi, résolu à ne point devenir l'homme d'une secte quelconque, parce qu'il n'en est aucune à ma connaissance, aux doctrines de laquelle je puisse donner ma pleine adhésion, je songe sérieusement à m'affranchir au plutôt de la protection plus ou moins intéressée que m'accordent nombre de personnes religieuses dans l'espoir de me voir embrasser leurs croyances et suivre leur voie.

*
* *

C'en est fait, j'ai résolu de rompre avec l'ancien monde, et d'aller chercher dans le nouveau cette indépendance d'âme pour laquelle j'ai payé déjà un si grand prix sans pouvoir encore l'obtenir pleine et entière !

CHAPITRE X.

LE NOUVEAU MONDE.

Extrait de mes Ephémérides.

AUJOURD'HUI, 15 Août, 1855, à midi, je me suis embarqué à Liverpool, pour New-York, voulant mettre tout l'Océan entre mon passé et mon avenir.

Cette grave démarche toutefois ne s'accomplit pas sans un pénible serrement de cœur. Je ne puis détacher mes yeux ni ma pensée des rivages de ce vieux monde auquel je tiens par tant de liens.

Adieu, parents bien aimés ; c'est en partie mon affection pour vous qui m'oblige à m'éloigner ! ne croyez pas cependant que la séparation puisse l'altérer jamais. Adieu, mes bons amis ; hélas ! votre nombre a bien diminué depuis une année ; je ne saurais en vouloir à ceux qui m'ont abandonné, je n'en serai que plus fidèle à ceux qui me restent. Adieu, France, ma belle patrie, si loin de toi que puisse m'emporter la tempête, toujours tu seras la terre de ma prédilection. Adieu, église encore vénérée, en dépit de tes erreurs, qui m'as enfanté dans la foi et m'as initié aux charmes de

la piété ; d'autres en te quittant pourront te jeter l'outrage ; pour moi, que ma langue se colle à mon palais plutôt que de proférer l'injure contre celle qui fut ma mère. Adieu à tout ce qui me fut cher et que j'aime encore ! Adieu !

18 Août, 1855.

Jamais, pas même lorsque je quittai tout à la fois Rome et l'église romaine, je ne me suis senti aussi seul au monde, que depuis le moment de la séparation suprême. Pas un ami, pas une connaissance. Derrière moi le sacrifice, devant moi l'inconnu. C'est l'isolement dans ce qu'il a de plus complet ; durant ces deux derniers jours j'ai été en proie à une profonde tristesse !

Cependant, Dieu merci ! voici qu'insensiblement mes idées se modifient ; ma mélancolie s'évanouit. Je ne sais si c'est l'effet du dimanche, mais je me sens tout pieux ce soir et même heureux dans mes sacrifices. Le soleil vient de se coucher dans un immense lit de pourpre. La lune semble me sourire à travers les cordages du navire. Tout à l'heure un magnifique arc-en-ciel formait à l'Orient comme le portique de l'Europe. Je suis presque seul sur le pont, du moins j'y suis dans une entière solitude. Rien ne trouble ma rêverie, et cette rêverie a un charme indéfinissable, comme l'infini, dont l'image est partout,

devant moi, au dessus de moi et autour de moi. Sans que je sache pourquoi, je me sens l'âme reposée et le cœur satisfait. "O mon âme, bénis le Seigneur, que tout en moi bénisse son nom sacré! C'est lui qui guèrira toutes mes blessures. En toi, Seigneur, j'ai mis mon espérance; je ne serai pas déçu!"

30 Août.

Aujourd'hui le Seigneur a regardé en pitié le veuvage de mon cœur et m'a fait l'un de ses dons les plus précieux; il m'a fait trouver un ami. Dès mon premier entretien avec Mr. Frédéric C., je me suis senti vivement attiré vers lui; une instruction supérieure, de généreuses aspirations, une douce mélancolie, tout cela m'a séduit, et, ce soir, sans propos délibéré, je me suis révélé à lui sans réserves; lui-même s'est ouvert à moi avec un égal abandon. Nous nous connaissons en ce moment l'un et l'autre, mieux peut-être que personne ne nous connait, et nos confidences nous rendent heureux l'un par l'autre. Si j'en crois mon cœur, Frédéric sera pour moi, à partir de ce jour, l'ami dont Lafontaine a dit:

Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche nos besoins au fond de notre cœur,
Il nous épargne la pudeur
De les lui découvrir nous même!

Ainsi donc, je ne suis plus seul au monde! Ma soif d'aimer a un objet sur lequel elle peut se satisfaire, et un objet digne d'elle. Merci, mon Dieu, pour cette faveur inespérée. C'est peut-être la plus grande qui pût m'être accordée dans ma condition présente!

19 Septembre.

Dernier jour de la traversée. Quoique prolongée encore de trois semaines depuis le jour de notre liaison, elle nous a paru courte à tous les deux. Frédéric et moi, nous passions nos journées et souvent une partie de nos nuits tantôt en épanchements intimes, tantôt en contemplations muettes, interrompues par la lecture ou la récitation de quelques passages choisis dans nos auteurs préférés, Shakespeare, Victor Hugo, etc., mais sourtout dans les méditations de Lamartine, qui allaient mieux à notre état d'âme. Quelquefois, quand nos pensées prenaient une tournure plus religieuse, nous nous bornions à quelques versets du Nouveau-Testament ou de l'Imitation. Nous les goutions et les commentions ensemble, trouvant à cela d'ineffables délices. M. C. avait été baptisé et élevé protestant. Jusqu'à une époque récente, j'avais été fervent romaniste, et, partis tous deux d'extrémités opposées, nons éprouvions une véritable satisfaction à nous rencontrer et à nous

unir sur un terrain commun, l'esprit du christianisme. Amants sincères du vrai, du bien et du beau, nous nons exercions à donner à nos âmes un libre essor dans le champ de l'infini et cela avait pour nous un charme ineffable. Trop tôt est venu pour nous le moment de nous séparer pour jamais peut-être et de passer de l'océan de rêves sur la terre des réalités.*

20 Septembre, 1855.

Grand et beau jour ! Dès le matin nous nous sommes trouvés en vue des côtes de l'Amérique. A onze heures nous entrions dans la magnifique baie de New York. Tout est nouveau et tout est charmant. Les maisons de campagne élevées sur les côtes avoisinantes sont pleines de coquetterie. Les embarcations qui sillonnent la rade sont d'une grâce parfaite. Les steamers qui font le service des cités riveraines ressemblent à des palais ambulants. Les Américains, gens de douane, policemen et autres sont vêtus avec propreté et élégance ; tout a un air admirable de décence et de confort.

Enfin nous y voici. A peine installé à l'hôtel,

*NOTA.—Peu de temps après Frédéric mort de la mort des Justes, quitta cette terre pour le séjour de la vraie félicité.

dans une chambre donnant sur le City Hall, rentré en moi-même après toutes les agitations, toutes les distractions, toutes les émotions de l'arrivée dans un monde nouveau, j'éprouve quelque chose d'étrange, d'indéfinissable, une jouissance d'indépendance allant jusqu'à l'ivresse. Au fait n'est-ce pas pour conquérir cette indépendance que j'ai renoncé à tout ?

***

Ecce nova facio amnia : Dans ce pays où tout est nouveau pour moi, il faut que tout se renouvelle aussi en moi. Une foule de questions déjà se présentent à mon espit ; comment les résoudrai-je ? En tout cas, je vais appliquer résolument le criterium de vérité que m'a donné à la veille de ma consécration au service de Dieu, mon illustre et saint directeur, le révérend père de Ravignan. "Tout ce qui tend à élever l'esprit et à dilater le cœur est vrai ; tout ce qui a un effet contraire est faux." Donc, que je te connaisse Seigneur et que je me connaisse ! "Noverim te, noverim me !"

Et puis, la vertu pour mission, Dieu pour espérance, n'y a-t-il pas là de quoi donner du prix à la vie ! Et qui m'empêche de poursuivre ce double et digne objet ?

23 Septembre, 1855.

Que de ce jour, anniversaire de ma naissance,

date pour moi une vie toute nouvelle. Vivre n'est point assez. J'ai une œuvre à accomplir. Liberté et vérité, voilà mes deux idoles. La liberté pour la vérité, la vérité par la liberté, voilà le moyen et voilà la fin. Laissons là le passé, il est mort. Vivons pour l'avenir, c'est sur lui seul que nous pouvons agir.

* *
*

Sachant que Boston était dans la grande République, la capitale de l'esprit et de la libre pensée, je m'y rendis, résolu d'y fixer ma résidence au moins pour quelque temps. Et en effet tout de suite je m'y trouvai comme dans mon élément ! Mais comment m'introduire dans cette société choisie, fermée au vulgaire ? Je n'y connaissais personne et n'avais de lettres pour personne. Seulement je me rappelai que Mrs. Magee, femme du *Chief Magistrate* de Dublin, et qui, durant mon séjour dans cette ville, m'avait témoigné un intérêt particulier, m'avait parlé plusieurs fois de deux nièces à elle, d'une instruction supérieure, qui, ayant perdu leur père, étaient parties l'année précédente pour les Etats-Unis et avaient fondé une école de jeunes filles dans l'Athènes Américaine. Descendu au *Revere House*, je demandai au teneur du livre de l'hôtel s'il pourrait me renseigner au sujet de demoiselles de Dublin qui avaient établi une école à Boston l'année précédente ; je ne me rappelais pas même leur nom. "Mais oui," me dit-il, après un moment

de réflexion, "vous voulez sans doute parler des Misses Neail." "Précisément," répondis-je, "voilà "le nom que je cherchais." "Eh bien," me dit-il, "leur école est à peu de distance d'ici, près de Beacon Street, voici l'adresse."

Le lendemain, un peu avant neuf heures, je me rendis à cette adresse et y trouvai Miss Fanny Neail, la plus jeune des sœurs, se préparant à ouvrir sa classe. Je me nomme. "Quoi," me dit-elle ! "Mr. Miel qui a donné des conférences si intéressantes à Dublin l'an passé ; mais je le connais ; j'ai même des lettres de lui," assertion qui me parut étrange et qu'elle m'expliqua en m'apprenant que toutes les lettres que j'avais eu l'occasion d'écrire à leur tante, celle-ci les avait envoyées à ses nièces comme spécimens de lettres françaises.

Une digne nièce de Mrs. Magee que Miss Fannie Neail, impossible de montrer plus d'empressement et de grace à m'obliger ! Dès ce jour-là, jugeant que je ne saurais fixer ma résidence à l'hôtel, elle s'occupa à me chercher un logement tout aussi convenable mais moins dispendieux.

Quelques jours après elle me demanda de l'accompagner à Cambridge où était leur résidence et où elles étaient particulièrement considérées par les esprits d'élite qui habitent cette intellectuelle localité. Après le dîner elle me présenta d'abord à Agassiz, leur voisin, qui m'accueillit avec une

bienveillauce dont je reçus plus tard un flatteur témoignage ; ensuite elle me conduisit chez Longfellow, le grand poète du Nouveau Monde. Son accueil fut des plus gracieux ; il nous reçut dans la salle ou Washington avait eu son quartier général, et où un Français aime à retrouver le nom de Lafayette, et il m'invita à dîner avec lui le lendemain.

Et, en effet, le premier dîner que j'ai fait en Amérique par invitation dans une maison particulière, a eu lieu chez un homme qui est une de ses plus pures gloires, dans une maison vénérée par les Américains à l'égal d'un sanctuaire, et en société des esprits les plus cultivés de l'Athènes moderne, car Longfellow, qui ne fait pas les choses à demi, avait invité à ce dîner les principaux professeurs de l'université de Harvard. Autre attention délicate de sa part, ce dîner qui avait été préparé par un cuisinier français, fut servi entièrement à la française. Mais ce qui le suivit valait mieux encore pour moi que le dîner. Quand les autres hôtes se furent retirés, resté seul avec lui par son désir exprès, nous eûmes un intime entretien. Je m'ouvris à lui entièrement, il me comprit, m'approuva, m'encouragea, se déclara mon ami. Bref, cette journée, et surtout l'intime entretien qui la termina, auront une place à part dans mes meilleurs souvenirs.

Une semaine plus tard, j'étais présenté, un peu par hasard, à l'évêque protestant du Massachusetts, le très-révérend Dr. Eastburn. Je n'avais pas été prévenu, et quand on m'en a fait la proposition, je regrettais de n'être pas en toilette convenable pour paraître devant un personnage de cette importance. En voyant sa grandeur, (si le mot est permis dans cette république), je me rassurai bien vite. Rien de plus simple que son costume. Pas une marque distinctive si ce n'est dans ses manières pleines d'affabilité et de dignité en même temps.

" Monseigneur " m'a parlé en ministre du Christ et m'a témoigné une bienveillance toute chrétienne. Je n'ai pas eu à me mettre à genoux devant lui comme cela se fait devant les petites grandeurs des prélats romains. Une cordiale poignée de mains a remplacé avantageusement cette pharisaïque cérémonie. Cet évêque est avec les ministres sous son autorité le *primus inter pares*, une sorte de frère ainé, et cette façon d'être et d'agir est manifestement plus évangélique que celle des pontifes superbes qui relèvent de Rome !

*
* *

Le cercle de mes connaissances, et je puis dire, de mes amis, s'élargit chaque jour ; tous sont de nobles types d'humanité. Y a-t-il au monde une ville comparable à Boston pour le nombre des hommes supérieurs qu'elle contient dans tous les genres.

Hier j'ai été présenté à un homme particulièrement estimé, un vrai gentleman, membre du congrès américain, l'honorable Robert C. Winthrop. Aujourd'hui, celui qui occupe présentement la chaire du Dr. Channing, son digne successeur dans toutes les nobles qualités du cœur et de l'âme, le Rev. Dr. Ezra Gannett, est venu m'inviter à dîner chez lui dans une société d'hommes distingués, à qui il désire me faire connaître. Puissé-je me montrer digne de tant de bonté ! Il y a quinze jours à peine que j'habite cette ville incomparable et déjà je me trouve en agréables relations avec ses plus estimables citoyens.

Un instant néanmoins j'ai craint d'y voir compromis mes projets d'indépendance. Il y avait dans cette ville un ministre calviniste (je ne le connaissais pas d'abord comme tel), homme de talent, d'erudition, d'éloquence et de plus fort zélé. Ce révérend gentleman, qui parle bien le français, vint de lui-même me trouver quelque jours après mon arrivée, me témoigna un vif intérêt et me fit ses offres de service. Il y mit tant de bonté et d'insistance, que j'acceptai, et, grâce à ses démarches, sous son patronage et celui de mes nouveaux amis, toutes personnes d'influence, il me fut donné de prononcer dans son église même, devant une assemblée nombreuse et choisie, un premier discours dont le succès m'ôta toute inquiétude quant

à la possibilité de me faire aux Etats-Unis une position aisée et honorable.

Or ce que je redoutais le plus en ceci fut précisément ce qui arriva. Le révérend docteur K., en agissant ainsi avait ses vues. Il espérait m'attacher si non à son église, du moins à quelqu'une des dénominations dites orthodoxes. Il vint tout franchement m'en faire la proposition. Je me trouvai alors dans une alternative des plus désagréables et des plus pénibles. Et combien de fois n'en fut-til pas de même ! Ou renoncer à cette indépendance d'âme qui pour moi est le souverain bien, celui du moins à l'acquisition duquel j'ai cru devoir tout sacrifier, ou paraître trahir un devoir particulièrement doux et cher à mon cœur, le devoir de la reconnaissance. Car, je tiens à l'écrire ici ; quels que soient aujourd'hui les sentiments de ceux qui jadis m'ont obligé, quelque différentes que soient nos vues, je garde précieusement gravé dans la mémoire de mon cœur le souvenir des faveurs reçues et j'en bénis les auteurs.

CHAPITRE XI.

CHEZ LES LIBÉRAUX.

Boston, 26 Janvier, 1856.

C'EST aujourd'hui que je puis me reprocher ou me vanter d'avoir siégé dans l'assemblée de ceux que les orthodoxes appellent les infidèles. Je suis allé entendre Théodore Parker à Music Hall, Théodore Parker que certains unitaires même évitent et réprouvent. Je me suis trouvé là particulièrement à l'aise; pas une idée, pas un mot qui m'ait heurté; tout au contraire. C'est bien là l'atmosphère où se meut maintenant ma pensée. Mr. Parker est, à mon sens, le seul prédicateur vraiment logique. Les autres, je dis les libéraux, semblent reculer devant les conséquences des principes qu'ils ont posés; voilà enfin un protestant dans toute la vérité du terme.

A la suite du service, je fus présenté à Mr. Parker, qui, connaissant déjà quelque chose de mon histoire, m'accueillit avec une bienveillance marquée. Je le vis maintes fois depuis. Il m'a donné de nombreuses preuves d'intérêt. Quelques jours seulement avant sa mort il m'envoya de

Florence un témoignage touchant de son souvenir.

* * *

Quelques dimanches plus tard, j'eus le plaisir d'entendre à Music Hall un laïque, mais un laïque éminent, Wendell Phillips, prêchant à la place de Theodore Parker. J'aime cela. Pourquoi un laïque instruit, amant de la vérité, ne serait-il pas admis à parler religion aussi bien qu'un ministre ? A certains égards il a plus que ce dernier qualité pour cela, en ce sens qu'il peut le faire d'une façon plus désintéressée. Un homme qui, comme le ministre, pour conserver la position et la considération dont il jouit, est obligé de parler sur certains sujets d'une certaine façon, ne peut inspirer, si sincère qu'il soit, qu'une confiance relative. Toutes ses études, toutes ses méditations sont plus ou moins conformes aux vues qu'il s'est engagé à prêcher.

EXTRAITS DE MES ÉPHÉMÉRIDES.

Je suis effrayé de toutes les questions qui se présentent devant moi ! Les hommes ont tellement abusé de la religion, ils se sont tellement évertués à représenter comme divines leurs propres conceptions que, dans tout ce qui m'est donné comme venant de Dieu, je tremble de ne rencontrer qu'invention toute humaine. Toutefois comme la vérité

est tout ce que je cherche et dois chercher, je ne m'arrêterai pas au milieu de la route. Que le Seigneur m'éclaire et me dirige ! Je ne veux adorer que lui seul, selon son ordre exprès : "Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et le serviras lui seul."

Aujourd'hui une question seulement :

Où est la vérité relativement au Christ ?

Si, comme on le prêche ici, il n'est point Dieu, le protestantisme dit orthodoxe n'est-il pas idolatrique autant que le romanisme ! L'argument que le premier produit avec tant d'assurance contre le culte eucharistique, ne se retourne-t-il pas tout entier contre le fondement de son propre culte, l'adoration du fils de Marie ? Y a-t-il plus d'inconséquence à croire à un homme fait pain qu'à un Dieu fait homme ?

*
* *

Je m'aperçois qu'en me déromanisant je ne fais que me catholiciser davantage. Plus je m'éloigne de Rome, plus l'espace dans lequel je m'avance devient vaste, plus mon horizon s'étend, plus mes principes élargissent, plus mon cœur se dilate, et plus par conséquent je deviens réellement catholique et dans mes pensées et dans mes sentiments. Il n'y a rien de plus anti-catholique que l'église qui prétend s'approprier ce beau nom, et plus elle dogmatise plus elle devient exclusive, plus elle se décatholicise.

Autrefois les chrétiens se contentaient de dire, "je crois à l'église catholique." Au concile de Nicée, le premier des conciles dogmatisants, celui où l'église a agi pour la première fois comme souveraine et infaillible, la formule primitive a été développée de cette sorte : "Je crois à l'église une, sainte, catholique et apostolique." Pourquoi n'a-t-elle pas ajouté alors le mot "romaine," essentiel aujourd'hui ?

*
* *

Rien dans l'Evangile ne me plait plus que l'histoire de la Samaritaine. C'est la condamnation formelle de tous les sectaires. A qui s'adresse Jésus pour révèler les mystères de la religion ? A une pauvre femme qui a vécu jusque là dans le péché ! A qui encore ? A une Samaritaine, à une excommuniée. Lui demande-t-il du moins de quitter ses opinions et de rentrer dans la synagogue ? Rien de sembable, il n'est pas question de doctrine, d'église particulière. Qu'importe Jérusalem, qu'importe Garitzin ! Qu'importent le temple et les cérémonies du temple ! Dieu est esprit, et il veut être adoré en esprit, n'importe où. Le Christ ou plutôt la vérité n'est point ici ou là, elle est partout où souffle l'esprit de Dieu. "Le royaume de Dieu est au dedans de vous."

*
* *

Un homme libre est une belle chose en vérité,

mais un homme à la fois libre et sincèrement religieux, c'est un homme parfait. Or de même que dans tout bloc de marble il y a un chef-d'œuvre de statuaire, de même dans tout être humain il y a un chef-d'œuvre d'humanité. Et réaliser ce chef-d'œuvre est la tâche que chacun de nous a à remplir sur cette terre.

8 Juin, 1856.

Voilà enfin un sermon vraiment chrétien, parfait quant au fond, parfait même quant à la forme. Il est du Rev. Dr. Huntington, professeur de philosophie, chaplain de l'Université d'Harvard (Cambridge). Il avait pour sujet l'état actuel de l'union Américaine. Je doute avoir jamais entendu mieux exposer l'action de la Providence dans le gouvernement du monde moral. Nombre de phrases exprimaient des idées à retenir et on sentait en elles toutes le langage du cœur et de la conviction. Le Dr. Huntington n'a pas une position bien tranchée parmi les sectaires. Officiellement, il est unitaire, mais les orthodoxes prétendent qu'il partage leur manière de voir. J'aimerais à penser que cet excellent homme, éloquent orateur, n'appartient à aucune secte, mais qu'il est et veut être simplement chrétien.

Plus tard le Révérend Docteur se joignit à l'église épiscopale, gardant toutefois son esprit

libéral. C'est aujourd'hui l'un des évêques les plus considérés de cette église!

26 Juin, 1856.

Tout est accompli!

J'ai payé à Miss Fannie Neail, dans la mesure du possible, la dette de ma reconnaissance. Dieu aujourd'hui a uni pour jamais nos deux destinées. Qu'il soit béni! et que toute notre vie consacrée au bien soit un hymne à sa gloire.

***

"Pense par toi-même." Jamais Descartes ne s'est montré plus sage que quand il a écrit cette grande parole. Et celui-là seul mérite la qualification de sage qui agit d'après ce principe. "Pense par toi-même," c'est le commencement de la sagesse. Ne rien admettre comme doctrine vraie, avant d'avoir jugé, autrement on s'expose à de funestes erreurs. "Toute la terre est dans la désolation parce qu'il n'y a personne qui réfléchisse." C'est la même idée. Il est vrai qu'il est plus commode d'accepter, sans y regarder, une religion toute faite. Cela va aux esprits paresseux, et ils sont en si grand nombre quant à ces matières! Cependant il n'appartient qu'aux enfants d'avaler indistinctement tout ce qu'on leur met à la bouche. Parvenus à l'adolescence, ils discernent d'eux-mêmes ce qui leur convient ou leur est nuisible. Pourquoi n'en

serait-il pas de même quand il s'agit des choses de l'esprit? L'âme doit-elle donc demeurer purement passive, se prêter à toutes les impressions qu'il plaira à tel ou tel de lui faire subir! Si j'ai l'esprit de discernement, n'est-ce pas pour que je discerne? Ne dois-je donc remuer qu'autant qu'on me remue!

4 Juillet, 1856.

E PLURIBUS UNUM.

La devise nationale de ce pays est la devise même de l'humanité. La civilisation dans toutes ses branches va du complexe au simple.

Les langues n'ont été d'abord qu'une multiplicité d'idiômes divers, tous plus ou moins grossiers, qu'un idiôme plus parfait a fini par absorber.

Les nations ont commencé par tribus, par peuplades, par provinces, qui, n'étant presque rien à l'origine, ont crû chaque jour en importance.

Quelle variété infinie de costumes d'abord! Autant que d'individus, que de familles, que de groupes, jusqu'à ce que tous les hommes en soient venus, ainsi que toutes les femmes, à s'habiller de même.

Quelque chose de semblable se manifeste dans les mesures, dans les monnaies, dans les moyens de transport. Aujourd'hui le système décimal prévaut partout; un système postal uniforme est adopté

presque par tous les peuples. De pareils systèmes de voies ferrées unissent tous les pays.

Ce même fait se remarque également dans la famille humaine. Dans le commencement, il y avait presque autant de races que de familles ; plus ces races se sont fusionnées, plus la race elle-même s'est formée. Le lien principal et final de cette fusion, c'est le pays où nous sommes, l'Amérique du Nord. Ici plus d'Anglais, plus d'Allemands, plus de Français, plus d'Espagnols, plus d'Italiens, tout cela devient l'Américain du Nord, et l'Américain du Nord ce sera l'homme.

Ne doit-on pas en dire autant de la religion ! Chaque pays d'abord a eu la sienne. Chaque foyer même a eu ses dieux familiers. Aujourd'hui quatre ou cinq grandes religions se partagent les âmes. Mais déjà sous le souffle du Christ, il se fait d'elles toutes une sorte de fusion. On peut leur appliquer ainsi qu'aux diverses nations chrétiennes ce criterium de la vérité : elles sont vraies par ce qui les unit, fausses par ce qui les sépare. "Ce qui divise," a dit Bossuet, "n'est pas la vérité." Toutes les églises chrétiennes et toutes les grandes religions autres que le Christianisme, Judaïsme, Mahométisme, Boudhisme ont un fonds commun, et ce fonds commun représenté particulièrement par le christianisme sera la religion de l'avenir, la religion non plus de tel peuple, de tel pays, de telle

race, de telle langue, mais la religion de toutes les races, reconnaissant Jésus-Christ comme sauveur, comme maître et comme parfait modèle. Ce progrès s'opère en vertu du même principe. "E pluribus unum."

14 Septembre.

Si j'avais conservé les préjugés de ma jeunesse, si j'étais resté dans la voie tracée par mon éducation, je prêcherais aujourd'hui un sermon plein d'âme et de sensibilité en présence de mes amis d'autrefois et de toute ma famille, à l'occasion de la première messe de mon frère ordonné prêtre hier. C'est ce que je fis, il y a six ans, pour mon cousin, l'abbé Theuret, aujourd'hui évêque de Monaco, qui me doit en grande partie sa position comme prêtre d'abord, puis comme précepteur du jeune prince de Monaco, et qui, s'il s'en souvient, ne s'en souvient guère. Tous, aujourd'hui comme alors, réunis en famille, nous nous sentirions particulièrement heureux et bénis. Au lieu de cela, mes chers parents gémissent de mon absence, et moi je souffre de leur peine et plus encore de mon impuissance à les consoler. Ils me croient impie parce qu'en religion je n'agis pas conformément à leurs vues, et c'est pour ne l'être pas que je suis une conduite si peu intelligible pour eux. "Mon Dieu, fais-le leur comprendre et sois béni mille fois

pour m'avoir inspiré le courage de tout sacrifier à la vérité, et pour les joies et les compensations dont je surabonde dans mon sacrifice."

17 Septembre, 1856.

Quel beau jour pour Boston! On inaugurait la statue de Franklin en face de l'hôtel de ville. La magnifique procession qui a eu lieu à cette occasion est une des manifestations les plus significatives que j'aie vues jamais. Comme tous ces hommes de toutes les classes avaient bien l'allure d'hommes libres! Comme ces honneurs rendus à l'industrie sous toutes ses formes, à l'instruction dans tous ses degrés, témoignaient éloquemment que la source de la puissance et des espérances de la nation se trouve par dessus tout dans le développement des forces humaines, le travail et l'étude.

J'avais déployé au balcon de ma demeure un drapeau français avec cette devise: "La France applaudit!" Les jeunes gens de l'université de Cambridge voyant cela se sont arrêtés et ont crié trois hurrahs à la gloire de notre drapeau national!

EXTRAITS.

Quelquefois on entend des gens, qui se croient sans religion, complimenter les fidèles de cette manière: "Vous êtes bien heureux, vous, de pouvoir croire." J'avoue que je ne saurais envier un tel

bonheur. Si ceux qui croient comprennent en même temps, à la bonne heure. Mais alors, il faudrait dire : " Vous êtes bien heureux, vous, qui comprenez." Quel bonheur peut-il y avoir à tenir comme indisputables des choses qui ne sont nullement certaines. C'est là un bonheur d'illusion, tel que l'imagination seul peut le donner, et dont j'ai joui autrefois autant que personne. Mais maintenant que l'édifice de la foi à laquelle je le devais s'est écroulé, je ne me sens nullement à plaindre. Je jouis au contraire de la satisfaction qui est le privilège d'une âme libre de tout préjugé, qui aime la vérité par dessus tout, et qui n'affirme jamais que quand elle sait véritablement.

***

Et c'est ainsi que la religion, telle qu'ils la comprennent, éteint les sentiments les plus doux et les plus légitimes du cœur humain. C'est à cause de leur religion que mes frères et mes sœurs ont cessé d'avoir aucune considération pour celui qui toujours les aime tendrement. C'est à cause de leur religion que plusieurs de mes anciens amis me renient et me méprisent. Hélas! et c'est par motif de religion qu'on maudit, qu'on calommie, qu'on persécute, qu'on crucifie, et c'est par motif de religion qu'on livre à Satan les neuf dixièmes des enfants, des hommes, et ces pauvres aveugles considèrent de tels sentiments comme agréables à celui qui a

dit : " Voici quel est mon commandement : ' C'est que vous vous aimiez les uns les autres.' "

***

" Croyez-vous à la révélation," me demandait aujourd'hui un pasteur orthodoxe ? " Et comment pourrais-je n'y pas croire," lui répondis-je ; " toute découverte, toute invention humaine (et elles sont nombreuses de nos jours) est une révélation de son espèce ; l'Evangile est la plus grande des révélations religieuses, et la loi de la gravitation est la plus grande des révélations scientifiques."

***

Le monde est vieux, dit-on. Qu'est-ce que cela veut dire ? Quel âge doit avoir le monde pour être vieux ? Il me semble au contraire que le monde est tout jeune, qu'il sort à peine de l'enfance, puisque c'est à présent seulement qu'il commence à y comprendre quelque chose. Qu'y comprenait-il, il y a cinq cents ans ! Sa puissance sur la nature comparée à celle qu'il exerce aujourd'hui n'était-elle pas alors celle d'un enfant ? Et ce qui lui reste à apprendre en comparaison de ce qu'il a appris déjà, n'est-ce pas l'océan comparé à une goutte d'eau !

Tant qu'il y aura dans le monde des vérités à découvrir, l'homme, ce me semble, devra exister, car ces vérités n'existent elles-mêmes que pour

que la créature intelligente, la créature humaine les connaisse, et que les connaissant elle rende gloire à Dieu.

Un homme d'aujourd'hui en vaut cent d'autrefois et vit cent fois plus dans le même nombre d'années.

Un homme n'est savant qu'en proportion du nombre des vérités de tout ordre qu'il connait !

EVOLUTION.

Tout ce qui est bon et vrai se développe à jamais. Tout ce qui est mauvais se détériore et périt. N'est-ce point là la grande loi du monde moral? Elle confirmerait la doctrine de l'anéantissement des méchants, et celle du perfectionnement indéfini pour les bons ; la destruction des indignes et la survivance des plus dignes ; le mal finalement vaincu par le bien ; l'empire de Satan ruiné et sur ses ruines Dieu à jamais triomphant. " Notre Père qui es au cieux, que ton règne arrive."

Comme l'homme est véritablement grand dans le système de l'évolution ! Toute la création à l'œuvre pour le produire ! Il est le résultat final de toutes les forces agissant sur cette terre. Et quelle raison plus convaincante de ses destinées futures, de l'immortalité de son âme ! Comment admettre, comment concevoir que ce chef d'œuvre auquel tous les siècles, toutes les puissances ont travaillé d'une façon si constante et si merveilleuse

soit destiné à être anéanti au moment où il aurait atteint ici-bas la plénitude de sa perfection ! N'est-ce donc pas un fait reconnu aujourd'hui que rien ne se perd dans le monde, pas même un atome de matière ?

*
* *

Les hypocrites, suivant Scarron, sont condamnés à prier Dieu dans l'autre monde sans qu'on les voie :

> Et le tourment de n'être pas en vue
> Mille fois pour une les tue.

Un hypocrite est un dévot qui devient tel à vue d'œil !

Boston, 31 Décembre, 1856.

Quelle année encore que celle qui se termine aujourd'hui ! Nouvelle révolution dans mon existence ! La grande expérience que j'ai faite, c'est que plus on se rapproche de la nature, plus on se rapproche du vrai et du bien. Il me semble, et j'en rends grâce à Dieu, que mon niveau moral s'est élevé ; puisse-t-il en être ainsi réellement ! Je n'ai plus ce que les dévots appellent la foi, mais j'ai la confiance et cela me suffit. Les inspirations, les besoins que je trouve en moi, doivent avoir un objet. J'ai soif de bonheur, j'espère le bonheur. J'ai soif de vérité, j'espère être un jour en possession de

la vérité. Je me sens appelé au perfectionnement, j'y arriverai quelque jour dans la mesure de mes facultés. Oui, un jour viendra ou toutes elles trouveront leur satisfaction. Quand ! Où ? Comment ? Je l'ignore. Mais toutes mes voies intérieures me disent qu'il en sera ainsi, et je l'espère !

CHAPITRE XII.

EXPÉRIENCES DIVERSES. CINCINNATI.

CETTE première année dans la nouvelle Angleterre fut pour nous des plus encourageantes. Mes conférences littéraires eurent un succès inespéré. J'en donnai un cours complet au Y. M. C. A. Hall et des séries diverses à Cambridge, à Salem, à Milton à Nahant et aussi à Newport. J'ai de ces diverses localités des témoignages spontanément offert, constatant la satisfaction des personnes d'instruction supérieure qui les ont entendues. Il s'y trouve des noms tels que ceux-ci : Longfellow, Théodore Parker, Dr. Hedge, Wendell Phillips, Edmund Quincy, Manton Eastburn, Robert C. Winthrop, Charles Brooks, Henry Tuckerman, Lothrop Motley, Rufus Choate, etc.

Cependant il n'y avait dans ma position d'alors rien d'assuré. Deux propositions me furent faites qui me parurent tentantes ; l'une de remplir l'office de professeur de français à l'université de Washington, à St. Louis, et l'autre de fonder à Lexington (Kentucky) une maison d'éducation

pour jeunes demoiselles. Nous partîmes pour Saint-Louis d'abord. L'aspect des choses nous y parut défavorable et nous nous rejétâmes sur Lexington. Là, la situation semblait pleine de promesses. Le vice-président Breckenridge, le sénateur Duncan, toute la famille de Henry Clay prenaient un intérêt sérieux à l'entreprise projetée. Une des plus belles maisons de la localité avait été mise à notre disposition; de nombreux élèves nous étaient assurés déjà, quand un incident étrange vint mettre à néant tous nos projets.

Un dimanche, revenant du service, comme nous traversions la place publique, nous y vîmes un rassemblement considérable, et nous étant approchés pour en savoir la cause, nous vîmes que c'était une vente d'esclaves.

Venant de Boston, ami de Wendell Phillips, j'eusse été par cela seul abolutioniste. Je l'étais dans l'âme. Et durant le dîner à l'hotel où nous étions descendus, je ne pus m'empêcher d'exprimer et de manifester mon indignation; mal m'en prit. Deux heures plus tard, je reçus la visite d'un mulâtre, prote de l'imprimerie où l'on venait de mettre sous presse les prospectus de notre institution. Il accourait pour m'informer qu'en conséquence de la manifestation intempestive que je venais de faire, il avait été résolu que la nuit suivante je serais goudronné et emplumé, et que je

n'avais rien de mieux à faire que de me préparer à partir au plus vite, et ainsi fut fait. Nous nous hatâmes de faire nos malles et prîmes le premier train pour la terre libre, et le 23 Septembre, 1857, trente neuvième anniversaire de ma naissance, nous arrivions à Cincinnati.

Dans la pensée que nous pourrions nous y fixer, si les chances de succès nous paraissaient encourageantes, j'écrivis à Théodore Parker, lui demandant son avis à cet égard, et s'il y avait lieu, sa bienveillante intervention. J'en reçus poste pour poste deux lettres ; l'une pour le révérend Moncure Conway, ministre unitaire, "jeune homme," écrivait-il, "de talents supérieurs et dont les idées concordent avec les miennes" et l'autre pour Mr. Spofford, éditeur du Cincinnati *Commercial*, qu'il disait être l'homme le plus savant de l'Ouest, du reste, homme de cœur autant que d'esprit. Je vis sans tarder l'un et l'autre. Tous deux se dirent immédiatement mes amis, et ils l'ont prouvé depuis en maintes occasions.

EXTRAIT DE MES ÉPHÉMERIDES. 1857.

Quel beau et rare spectacle de voir chaque dimanche se réunir dans une église pour y chercher consciencieusement, sous l'œil de Dieu, la vérité religieuse, des hommes libres de tout préjugé, ayant laissé à la porte toute idée pré-

conçue, n'ayant d'autre souci que de s'intruire et de s'édifier, prêts à tout sacrifier pour la vérité, jusqu'aux dieux auxquels jusque là ils avaient offert leur encens dans l'innocence de leur âme. C'est le spectacle que j'admirais aujourd'hui dans l'église de Mr. Conway et quel éloquent discours il prononça ! Quel avenir cela promet pour ce jeune homme.

*
* *

C'est une bonne chose que la méditation. On y apprend et on s'y exerce à penser. Mais c'est une bonne chose aussi que la conversation, du moins la conversation avec un homme supérieur tel que mon nouvel ami Spofford. Que de traits de lumière jaillissent du choc des idées ! Quelquefois il ne faut qu'une parole de bon sens pour détourner notre esprit d'une direction fausse, qu'un mot frappant pour lui ouvrir de nouveaux horizons. Un sage ainsi trouve partout quelque chose à apprendre, soit qu'il lise, soit qu'il médite ou qu'il contemple, ou qu'en société il converse ou écoute ; surtout point de parti pris ; sachons suspendre notre jugement. Que d'erreurs dans lesquelles on est tombé, que de fautes l'on a commises pour s'être trop hâté de se prononcer !

*
* *

Pour la première fois depuis que j'ai quitté

Rome, j'ai prononcé dans une église un discours religieux. Cette église naturellement était celle de Mr. Conway ; j'ai pu enfin parler en homme. Autrefois je parlais plus ou moins en fanatique.

*
* *

Nous avons pour hôte un ministre épiscopal que j'estime particulièrement, le Rév. Dr. Butler, qui avant Mr. Baird était à Rome chapelain de la légation américaine. Ma position vis à vis de lui est quelque peu étrange. Il ne pourrait s'empêcher de me plaindre s'il savait mes vues en religion si libérales. Aussi évitai-je dans nos entretiens la question religieuse. Pourquoi l'estime et l'affection des orthodoxes sont-elles presque toujours limitées par leur orthodoxie ! La plupart des idées du Dr. Butler, en matière de religion, sont à mes yeux des préjugés. Mais enfin ces préjugés ne m'empêchent pas, moi, libéral, de considérer cet homme comme particulièrement estimable, vertueux et religieux.

*
* *

Il y a à Cincinnati un club litéraire fort estimé ! J'en fus élu membre honoraire, et en m'annonçant cette election, le secrétaire m'informait que la grande salle de réunion était à ma disposition pour mes conférences.

A la première séance à laquelle j'assistai, la discussion portait sur une question

religieuse. Une chose m'a frappé. C'est que tandis que les orthodoxes affirmaient et niaient sans hésitation, les deux hommes les plus instruits de la réunion sans contredit, Mess. Conway et Spofford, savaient dire tout franchement: "*I don't know.*" Je ne puis avoir confiance que dans l'homme qui sait douter. Il n'y a que le fanatisme et la sottise qui ne doutent jamais.

Une parole de Mr. Spofford que j'ai retenue est celle-ci; on lui demandait: "Croyez-vous à la divinité de Jésus Christ?" Il répondit: "A la divinité, oui; à la deité, non." Cette parole fut alors pour moi comme un trait de lumière; elle me permettait de concilier mon amour pour Jésus avec mon amour pour la vérité!

Diverses questions sur le romanisme me furent addressées dans ce club; entre autres les trois suivantes que je donne avec les réponses que je crus devoir y faire:

1° L'église romaine a-t-elle beaucoup à cœur l'autorité des souverains et l'intérêt des peuples?

Non, étudiez son histoire; vous verrez qu'elle ne s'occupe de l'autorité des premiers qu'autant que sa propre autorité se trouve en cause; de l'intérêt des seconds, qu'autant qu'il y va de son intérêt propre. L'église romaine est nécessairement et fatalement égoïste, et de l'égoïsme le plus absolu. C'est la conséquence logique de ses pré-

tentions à l'infaillibilité et au pouvoir suprême. Elle ne vit et n'agit que pour elle seule. Le bien c'est ce qui la sert, le mal, c'est ce qui peut lui nuire. Jamais elle ne donnera un conseil, ne rendra un service entièrement désinteressé. Les gouvernements et les peuples, elle s'en soucie fort peu pour eux-mêmes ; qu'ils périssent, s'il le faut, mais qu'elle vive !

*
* *

2° Un vrai romaniste peut-il être un bon citoyen ?

Jésus a décidé cette question : "Personne," a-t-il dit, "ne peut servir deux maîtres." Or, le romaniste en a deux. Mais comme celui auquel il doit donner la préférence est le pape, il s'en suit qu'il ne saurait être considéré comme le serviteur fidèle du souverain temporel. Tout vrai romaniste doit, si les iniérêts de son pays se trouvent en opposition avec ceux de son église, abandonner ou trahir son pays pour l'église. Tout vrai romaniste, si le pape commande et si le souverain défend, doit désobéir à celui-ci et se soumettre à l'ordre papal.

*
* *

3° Quel est, selon vous, l'avenir du romanisme en ce pays ?

L'avenir de ce pays est la mort du romanisme ! L'air qu'on y respire est fatal à tout despotisme. On ne peut vivre ici sans penser, et qui

pense, n'est plus romaniste. Il faut que l'on soit homme dans ce pays nouveau. Votre succès y dépend de vous même. Les romanistes eux-mêmes y subissent, à leur insu, l'influence de la liberté. Ils rougiraient de se jeter à genoux devant leurs prêtres, ainsi que le font leurs co-religionnaires d'Irlande et d'ailleurs. L'Amérique du Nord doit libéraliser tout se qui touchera ses bords, et c'est vers elle surtout que se dirige le flot de l'émigration. Oh ! venez, peuples du vieux monde, si longtemps asservis, venez sur cette terre de promission. Ici vous pourrez commencer une vie nouvelle, la vie d'hommes libres, de dignes enfants de Dieu !

EXTRAITS DE MES ÉPHÉMÉRIDES.

Le préjugé ! Quelle funeste chose ! Il ferme les yeux à ce qu'il y a de plus évident ; il fait crier lumière là où il n'y a que ténèbres ; il anéantit le sens commun ; il ruine et fausse la conscience ; il est le père de l'ignorance, l'ennemi du progrès ! J'entends avancer, soutenir sous son inspiration de telles absurdités, que je me demande si ce sont bien des êtres humains, c'est-à-dire des êtres raisonnables qui peuvent parler ainsi. Et pourtant je n'ai pas le droit de mettre en doute leur sincérité. Est-ce que moi-même, je n'ai pas été comme eux sous l'empire du préjugé ! Alors comme eux,

j'affirmais, j'élevais la voix, je m'indignais contre les avocats du sens commun et je croyais devoir défendre ainsi une cause qu'on m'avait enseignée à considérer comme sacrée !

*
* *

Oh ! les sectes, les sectes ! J'abhorre l'esprit de secte, esprit d'erreur et de préjugés, d'intolérance et de fanatisme. C'est tout l'opposé de l'esprit chrétien et, j'ose le dire, de l'esprit moderne !

Tolérance ou indifférence sont à peu près une même chose, j'en conviens et le comprends. Si les religions étaient la religion à la bonne heure, l'indifférence serait condamnable. Mais loin de là, les religions prétendant à l'orthodoxie sont le plus grand obstacle au progrès des idées et des sentiments vraiment religieux !

*
* *

Sois toi-même. Cette règle de conduite est analogue à celle de Descartes, " Pense par toi-même." Nous nous annihilons pour vouloir toujours imiter. Un homme n'a d'influence qu'autant qu'il est lui-même, et cela est vrai surtout de l'orateur. Il ne peut être éloquent qu'autant qu'il parlera de conviction. Je l'ai éprouvé maintes fois pour mon compte. Je me souviens que ma meilleure composition en rhétorique, composition qui reste transcrite au cahier d'honneur de l'Institution, fut un discours latin que je composai en moins

d'une heure, sans m'aider d'un livre quelconque. On m'a assuré depuis, en différentes occasions, que chaque année le professeur la relit aux rhétoriciens et la leur donne comme un travail fait d'inspiration. Je puis dire que jamais composition ne m'a moins coûté et ne m'a d'abord inspiré aussi peu de confiance en sa valeur.

*
* *

Quelle belle vie que celle d'une âme supérieure, sans cesse en communion avec Dieu, altérée qu'elle est de vérité, de justice et d'amour. Que lui importe les misères d'ici-bas ! On peut la méconnaître, la calomnier même ; elle est au dessus de l'indifférence et de la calomnie, et n'en saurait être affectée. Est-ce que les éclaboussures de la boue du chemin peuvent atteindre l'aigle qui plane dans une pure atmosphère. On accuse le juste, il ne s'en émeut pas ; on l'injurie, il ne l'entend pas ; on le provoque, il ne répond pas, si ce n'est par un sourire ; et ce sourire désarme l'adversaire pour peu que celui-ci ait du cœur, car ce n'est pas un sourire de mépris ou de dédain, c'est un sourire de bienveillante compassion.

*
* *

Je trouve sur le chemin une pierre remarquable, l'idée me vient que ce pourrait être une pierre précieuse. Avant de me prononcer à cet égard, la raison demande que je fasse de cette pierre un

examen scientifique, que je la soumette à de sérieuses expériences, que je consulte des hommes experts dans la matière. "Pas du tout," me crient une foule d'insensés, "vous n'avez rien à examiner, croyez simplement que la pierre dont il s'agit est réellement une pierre précieuse." Comme si ma croyance devait la rendre telle! Voilà comment on agit en matière de religion, et cette comparison m'est venue *en rêve* la nuit passée.

*
* *

J'apprends que le frère du Dr. Newman, depuis cardinal, qui lui aussi était une des gloires d'Oxford, vient de prendre la route diamètralement opposée à celle qu'a suivi l'oratorien. Il est aujourd'hui de l'école Parkerite. Ainsi tous les deux ont été logiques; l'un a suivi la logique du fanatisme, l'autre celle du sens commun; pour le premier c'est l'autorité qui fait la vérité, pour l'autre c'est la vérité qui fait autorité.

J'ai trouvé un livre qui me va: *The Phases of my Creed*, de Mr. F. Newman. C'est presque mon histoire, les mêmes doutes, les mêmes épreuves, les mêmes reflexions, les mêmes transitions, les mêmes conclusions. Il y a dans ce livre de la raison, de la logique et une admirable sincérité. Je voudrais voir Mr. Newman; il me semble que nous nous comenprdrions l'un l'autre. Son livre, du reste, m'ap-

prend à connaître mieux encore et à détester de plus en plus l'esprit des sectaires. La haine est en fait le premier mot de leur religion. Les injures et les persécutions sont leur seul argument dès qu'ils rencontrent un adversaire sérieux. Oh ! béni mille fois le jour où je me suis élevé au-dessus de toute considération de secte.

*
* *

Quelle est la chose la plus rare parmi les hommes ? Un homme.

Quelle est la chose la plus rare parmi les créatures raisonnables ? La raison.

Quelle est la chose la plus rare parmi les êtres créés libres ? La Liberté.

*
* *

Quels que soient les liens qui nous attachent à cette ville de Cincinnati, il nous faut la quitter. Elle ne nous offre pas des ressources matérielles suffisantes. Nulle part encore nous n'avons rencontré plus de réelles sympathies. J'y ai de plus beaucoup acquis. Mes idées s'y sont muries ; mon libéralisme s'y est développé et perfectionné. Spofford, Conway et leurs livres m'ont grandement servi pour cela. Nos relations j'espère, continueront et deviendront même plus étroites, en dépit de la distance matérielle qui va nous tenir séparés !

CHAPITRE XIII.

NEW YORK.

(Ephémérides.)

QUEL beau champ à exploiter dans cette immense cité de New York ! Que de bien à y faire ! Que le Seigneur m'éclaire et me dirige ! Qu'il me montre ma voie, et je m'y avancerai résolument et je tâcherai de m'y montrer ce que je dois et veux être, un homme et un chrétien au sens large du mot. Hier j'en ai rencontré un et il me va, le Rév. Dr. Bellows, pasteur de la première église unitaire. Nous nous sommes compris et il y a lieu de croire que cette rencontre aura d'heureuses suites. Aujourd'hui on m'a présenté à un autre, Samuel Longfellow, digne frère du poète, également sympathique et qui promet de ne pas m'être moins dévoué ; et celui qui m'a présenté à lui, c'est Henry Tuckerman, lequel, à Boston, par divers articles dans les journaux, a notablement contribué au succès de mes conférences littéraires, et qui, je n'en puis douter, me rendra ici même service.

Grande, en vérité, est la nation qui produit de

tels hommes! Théodore Parker, les deux Longfellow, H. Tuckerman, C. Brooks, Moncure Conway, A. Spofford, etc.! Du reste ces hommes appartiennent moins aux Etats-Unis, le pays de leur naissance, qu'à l'humanité dont ils sont la gloire.

Un autre encore doit être mis au rang de ceux qui m'ont cordialement accueilli, le Rév. Dr. Chapin, le premier des ministres universalistes.

Ce soir, comme j'entrais inattendu dans le cabinet de travail de Tuckerman, je remarquai sur son pupitre un article commencé et portant ce titre : "French Lectures." Lequel fut le plus heureux de cette surprise, de celui qui en était l'objet ou de celui qui en était l'auteur ?

* * *

Le cher abbé Perny demeure donc toujours mon ami. Sa longue et précieuse lettre, écrite au fond de la Chine et qui vient de m'arriver, ne me permet aucun doute à cet égard ; son cœur l'emporte sur sa croyance, et combien j'en suis heureux ! Il doit condamner, dit-il, ma manière de voir, mais il n'en croit pas moins à ma parfaite sincérité. J'en dois dire autant d'une amie profondément catholique et qui me reste devouée en dépit de tout. La jeune contesse de Lestanville, femme de mon compagnon député aux funérailles d'O'Connell, si délicate dans l'expression de ses regrets et de ses vœux en ce qui me concerne. Depuis que

j'ai quitté Rome elle fait brûler un cierge, en vue de mon retour, devant une des statues de la vierge dite miraculeuse, et il en sera ainsi, m'écrit-elle, jusqu'à son dernier soupir.

Hélas! il ne devait pas tarder ; quelques semaines plus tard, j'écrivais dans mon journal :

" La femme que j'ai le plus vénérée, celle qui a été pour moi l'idéal de la femme chrétienne, vient de partir pour un monde meilleur. Depuis que j'ai quitté Rome, Madame de Lestanville n'a pas cessé un instant de se montrer pour moi amie véritable. Elle m'a écrit les lettres les plus sympathiques et les plus sincèrement religieuses. Craignant de la contrister par un refus exprès de me rendre à ses vœux, j'ai cru devoir ne pas lui répondre, bien contre l'impulsion de mon cœur. Je m'en applaudis en ce moment. Ma sincérité, dont des lettres peut-être ne l'eussent pas suffisamment convaincue, lui est maintenant dévoilée."

*
* *

Le premier pas! J'ai prêché mon premier discours dans l'église du Dr. Bellows, devant un auditoire plus nombreux que je n'osais l'espérer. Les impressions ont été diverses ; ce qui plaisait le plus aux uns était précisément ce qui déplaisait à d'autres. Les orthodoxes se trouvaient là aussi bien que les libéraux.

Une dame épiscopalienne, riche et particulièrement choyée par les ministres de son église, vint après le service me féliciter d'avoir entrepris une telle mission. "Il y a," me dit-elle, "parmi mes co-religionnaires réputés orthodoxes, nombre d'esprits plus on moins indépendants qui ne sauraient admettre l'éternelle damnation, ni autres doctrines semblables. Des considérations diverses ne leur permettent pas de dire ce qu'ils pensent dans leur entourage ordinaire, et ils ne voudraient pas aller entendre un libéral officiel comme le docteur Bellows ; mais ils iront, sans donner offense à personne, entendre un discours français, si libéral qu'il puisse être ; la langue française leur servira de prétexte."

* *
*

On a volé aujourd'hui à notre mère, Mrs. Neail, dans un magasin, une bourse dont elle destinait le contenu à des achats divers pour ses enfants.

Un fripon ayant volé une dame dans une église fut convaincu du fait devant la justice et condamné. Il se trouva que la femme volée était la femme d'un ministre. Cela toucha notre homme : "Franchement, monsieur le juge, si j'avais su que Madame fut l'épouse de M. le pasteur, je n'aurais pas commis ce vol." Espérons pour l'honneur du voleur de Mrs. Neail que, s'il avait su qu'elle était belle-mère d'un ministre et qu'elle se promet-

tait de dépenser cet argent jusqu'au dernier sou pour ses enfants, espérons, dis-je, qu'il eut reculé devant ce larcin. S'il y a beaucoup de mauvais larrons, il y en a aussi quelques uns de bons, à leur manière, et qui sans doute ont pour patron le bon larron du Calvaire.

*
* *

Jusqu'aux protestants qui m'écrivent d'Europe pour me recommander la fidélité à la foi. La fidélité à la foi ! Mais à quelle foi ! Il y en a tant et de si différentes ! Et pas un qui m'écrive pour me recommander la fidélité à ma conscience ! "Si vous prêchez autre chose que ce que je prêche," me mande humblement un pasteur orthodoxe, "votre prédication est vaine." Vaine pour l'orthodoxe, soit ! et qu'importe si elle prêche la vérité et l'amour de la vérité ! Un autre me recommande l'étude des Ecritures, disant que, "tout est là !" Que tout y soit, c'est beaucoup dire. Mais le fait est qu'on y met tout. Celui qui fait cette étude avec des idées préconçues, ne manque jamais d'y trouver tout ce qu'il y cherche. La Bible est la Babel de l'orthodoxie !

*
* *

Il est rare qu'un homme qui toute sa vie a professé les mêmes doctrines ou politiques ou religieuses, soit vraiment libéral. Si Parker, Conway et tels autres sont aujourd'hui si avancés, c'est qu'ils viennent de plus loin ; ils sont partis

du Calvinisme ; et quelle carrière de Calvin au Christ ! Le Dr. Bellows et autres n'ont presque pas bougé de place. C'est regrettable ! Heureusement ils étaient nés dans de favorables circonstances. Un gentilhomme qui n'a jamais vécu ailleurs que dans son château, à beau y avoir rencontré comfort et jouissance, il ne sait rien de la vie ; ainsi en est-il en religion, ainsi en est-il au moral comme au physique. Rien ne développe comme le voyage. Celui qui n'a pas voyagé, que sait-il ? La vie est dans le mouvement

*
* *

Qu'il fait bon entendre en chaire un homme vraiment libre ! Comme Conway prêchant à *All-Soul's Church* s'est montré supérieur à eux tous aujourd'hui. Là, point de resérves, point de ces concessions timides qui déshonorent plus ou moins certains prédicateurs de mes amis ; mais une parole franche, hardie, écho de convictions profondes, d'une foi vive en Dieu et dans l'humanité. Qui, après avoir entendu de si chaleureux accents, ne s'est senti animé d'une ardeur nouvelle pour la grande œuvre de son perfectionnement quotidien ! ne s'est senti une généreuse ardeur pour s'élever jusqu'à la stature de l'homme complet !

*
* *

Comme l'église du Dr. Bellows ne pouvait être à ma disposition d'une façon certaine et régulière,

mes amis jugèrent à propos de louer pour nos réunions du dimanche la seconde des grandes salles du *Cooper Institute*, et c'est là que je prêchai avec autant de sincérité que d'indépendance pendant huit mois, d'Octobre, 1858, à Mai, 1859. Le succès fut des plus encourageants. La salle s'est trouvée plusieurs fois trop petite, et l'auditoire était composé en grande partie d'hommes appartenant aux professions libérales et à la Presse. Chaque lundi, les journaux, l'*Evening Post* entre autres, donnaient un résumé critique de mon instruction de la veille.

C'est alors, que voulant tirer avantage de la faveur dont j'étais devenu l'objet, de la part de certains esprits également libres et cultivés, je fondai une société qui dura plusieurs années sous le nom de *Council of Ten* (Conseil des Dix), et qui avait pour objet la discussion entièrement libre de tout ce qui concerne la religion. Chacun des grands systèmes religieux était représenté par quelque membre de l'association ; non seulement les principales dénominations chrétiennes, mais le Judaïsme, le Mahométisme, le Boudhisme même. On devait n'y rien avancer que sur preuves, s'y montrer au-dessus de tout préjugé, et n'ayant en vue que la vérité pure.

*
* *

Voici quelque chose d'assez grave pour moi.

Longfellow m'écrit, me demandant d'accepter l'office de maître de français à l'Université de Harvard. Le prestige attaché à cette position, la plus honorable de ce genre en Amérique, serait tentant à lui seul. Mais je suis ici sans salaire régulier comme prédicateur, et cette proposition m'arrive juste au moment où n'ayant presque pas d'avances en fait de ressources financières, je me demande comment je pourrai traverser les quatre mois d'été qui approchent. C'est pourquoi je suis tenté de voir un trait de la Providence dans cette offre qui met un terme à mes perplexités.

*
* *

C'est fini, une phase nouvelle de mon étrange carrière va commencer. Me voilà attaché à la première institution éducationnelle du pays. Je suis nommé professeur à Cambridge dans des circonstances particulièrement honorables. Voici une copie de la lettre par laquelle James Russell Lowell, professeur de langues, répondit à mon acceptation.

Cambridge, March 12, 1859.

Dear Sir :

I am most sincerely glad that the college has had the good fortune to secure the services of a gentleman in every way so competent as yourself. The fellows will nominate you at once and the

overseers will act upon the matter at their next meeting. It is a matter of form, and there is no question that the nomination will be at once confirmed. Mr. Longfellow will explain this to you.

I am happy to hear that you have such pleasant recollections of Cambridge, and beg to assure you that Cambridge has equally pleasant ones of you. Your many friends here will be glad to welcome you and Madame Miel back again, and I hope that you will allow me to count myself among them.

With great regard, I remain, dear sir,

Your obedient servant,

J. R. Lowell.

Ne sachant pas que j'avais accepté cette offre inattendue, les membres les plus zélés de ma congrégation naissante ont organisé une suscription à mon profit et espèrent par là me retenir ici. Un noble jeune homme, Mr. Leavitt Hunt, a eu, le premier, l'idée de cette généreuse démarche et s'est inscrit pour cent dollars en tête de la souscription. D'un autre côté Samuel Longfellow est venu tout exprès de Brooklyn pour me persuader de ne pas accepter cette faveur si bienveillante de son frère, prétendant que ce serait grand dommage d'abandonner une œuvre de cette nature, si pleine de promesses. Il était trop tard. Mais

j'emporte précieusement le souvenir de ces témoignages d'intérêt et j'éprouve un regret sincère d'avoir à interrompre quant à présent du moins, une œuvre qui m'était et m'est encore chère pardessus toutes, tant les débuts ont été encourageants.

Le dimanche suivant, je faisais mes adieux à mes auditeurs à peu près en ces termes :

" C'est donc aujourd'hui que cesse, au moins pour un temps, cette œuvre qui, en dépit des difficultés et des contradictions qui en ont signalé les commencements, m'a valu déjà de si douces jouissances et apporté de si précieux encouragements. Trois sortes de personnes ont fréquenté ces réunions. D'abord, j'ai regret de le dire, les scribes et les pharisiens du christianisme y ont eu leurs représentants. Quelques personnes y sont venues chaque dimanche avec des intentions décidément hostiles. Je n'ose espérer que ce que j'ai pu dire ait été pour ces gens-là d'aucune utilité ; ils appartiennent à la classe de ceux qni ont des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre. Jésus d'ailleurs n'a fait aucune conversion parmi les pharisiens, il n'a pas même essayé d'en faire.

"D'autres, en plus grand nombre sont venues attirés par la curiosité. Je ne les en blâme point, au contraire. La curiosité, quand la sincérité l'accom-

pagne, conduit naturellement à la vérité, comme l'étude aboutit à la connaissance. Du reste, il m'est doux de constater que cette curiosité chez un bon nombre a bientôt fait place à un véritable intérêt, j'ai eu de cela d'encourageants témoignages.

" Enfin, quelques-uns d'entre vous m'ont dès le commencement favorisé de leurs sympathies. Je leur en sais gré, et j'espère que, de leur part comme de la mienne, cette sympathie s'est accrue chaque dimanche. Il est aisé de s'entendre, quand on n'a qu'un même grand objet, le vrai, le bien, le juste.

" Je dois ici mes remerciments tout particuliers à ces nobles amis qui, apprenant qu'on m'appelait ailleurs, conçurent en vue de me retenir ici de si généreux desseins. J'emporterai précieusement dans mon cœur le souvenir de leur intérêt si flatteur pour moi.

"Du reste, j'aime à penser que nous ne nous séparons que pour un temps, que telles circonstances se produiront qui me permettront plus tard de reprendre avec une ardeur nouvelle, une œuvre qui m'est devenue particulièrement chère. Plusieurs d'entre vous m'ont dit, en me remerciant, que je les avais fait penser. J'en suis heureux, et c'est là le résultat que j'ambitionnais tout d'abord. Je ne vous demande pas d'adopter en aucun point ma manière de voir, mais du moins, pensez, jugez par vous-mêmes. ' Toute notre dignité,' a dit Pascal, ' est

dans la pensée.' Pensez donc, pensez d'autant plus sérieusement que les matières soumises à vos réflexions sont plus graves. L'erreur et le crime ne viennent le plus souvent que de ce qu'on ne pense pas. Pensez ; la pensée conduit à la vérité, et la vérité conduit à la vertu."

Voilà à peu près ce que j'ai dit à mes paroissiens, en leur faisant mes adieux. Si j'avais conservé quelques doutes sur le sérieux intérêt qu'avait éveillé cette entreprise, il ne pourrait m'en rester à présent. L'assemblée plus nombreuse même que ne le permettait le local, était véritablement émue et profondément sympathique. Les adieux que m'ont faits et les regrets que m'ont exprimés nombre de personnes que je ne connaissais jusque-là que de vue, me sont un précieux et doux souvenir. De long temps, je n'avais été plus profondément et plus agréablement impressionné que dans cette dernière de nos réunions religieuses à New York.

Entre autres témoignage d'intérêt que je reçus dans cette occasion, je veux mentionner celui-ci.

Une dame riche et influente de la Nouvelle Orléans, catholique romaine, qui avait assisté à mes conférences les six derniers dimanches, témoigna le désir de me voir en particulier chez elle et me donna son addresse.

Je me rendis à son invitation, et voici ce qu'elle me

proposa : Partir pour la Nouvelle Orléans avec toute ma famille ; loger et être entretenu chez elle à ses dépens et m'approprier tout ce que mes conférences religieuses ou littéraires pourraient me rapporter.

Cette offre assurément n'était pas à dédaigner et jamais je n'oublierai Mrs. Parsons (c'est son nom), qui a eu la générosité de me la faire. Elle ignorait probablement que l'esclavage et moi nous ne saurions vivre ensemble.

CHAPITRE XIV.

CAMBRIDGE.

JE N'AURAI guère ici l'occasion de trouver le temps long et de m'abandonner au "dolce far niente."

A peine ai-je commencé mon cours à l'université, qu'une nouvelle proposition m'est faite, non moins honorable que celle qui m'a appelé à Cambridge et qui d'ailleurs en est la conséquence. Le savant Agassiz a ici une institution supérieure de demoiselles, la première du Nouveau Monde, qui a pour instituteurs les professeurs mêmes de l'université. Or, il se prépare en ce moment à faire dans l'Amérique du Sud un voyage d'exploration scientifique, qui, selon toute apparence, durera plus d'une année, et il me demande de le remplacer dans son école, non assurément par un cours comme le sien, mais par des conférences sur la littérature française. J'ai accepté, cela va sans dire. Je n'ai plus rien à souhaiter en fait de professorat.

Voici qui me plait d'avantage encore.

Le Rev. Dr. Manning, pasteur de l'église historique de *Old South*, de Boston, libéral quoique

presbytérien, ayant appris ce que je faisais au *Cooper Institute* de New York, est venu me demander d'entreprendre une œuvre semblable à Boston, m'offrant pour nos réunions religieuses du dimanche the *Old South Chapel*, qui dépend de son église. Cette proposition d'un ministre orthodoxe me surprit et je crus devoir lui dire : " Mais, je crains, Monsieur, que mes vues en religion ne soient guère conformes aux vôtres." " Et quelles sont ces vues," me demanda-t-il ? " Laissez-moi répondre à cela par une question : ' Permettriez-vous à Théodore Parker de prêcher dans votre église ? ' " Il sourit, et après un moment d'hésitation : " Eh bien ! oui," dit-il, "s'il devait prêcher en français !" Alors je n'avais plus de raison d'hésiter. J'acceptai avec reconnaissance. Le samedi suivant, le premier de nos services était annoncé dans les journaux et le dimanche, à l'heure indiquée, la chapelle était comble.

Mon séjour à Cambridge renouvela pour moi les relations qui m'avaient été si agréables et si utiles lors de ma résidence à Boston. J'eus, entre autres, le privilège de me trouver en rapport avec le premier des philosophes américains, Ralph Waldo Emerson. Par invitation expresse, je passai en sa compagnie une démi-journée à Concord. Quel homme ! et comme il justifie la qualification de sage que lui a décerné l'estime publique ! Impossible d'unir

plus d'amabilité à plus de sagesse, plus de simplicité à plus de distinction, un cœur plus noble à un esprit plus élevé.

Dans l'après-midi il me proposa une promenade dans un bois, à une courte distance de sa demeure. Au milieu de ce bois se trouve un étang assez spacieux et qui pour lui est un lac. Nous nous assîmes sur une petite éminence qui le domine. Après quelques instants d'une sorte de contemplation muette, Emerson ouvre la bouche: "Voilà quinze années," me dit-il, "que, chaque jour, quand le temps et mes occupations me le permettent, je viens m'asseoir quelques moments à cet endroit, et chaque fois je trouve dans ce petit lac quelque beauté nouvelle." Ainsi pour cet homme qui vit de la vie de l'esprit, un lac étroit se trouve être une source inépuisable d'instruction et de jouissance, tandis que, pour l'homme vulgaire, l'Océan lui-même n'est que de l'eau salée tantôt calme et tantôt agitée.

*
* *

Rendons honneur à qui honneur est dû!

Les hommes les plus dignes, les plus instruits, les plus distingués que j'aie connus dans l'église romaine sont les Jésuites et j'apprécie tout particulièrement l'expérience spirituelle et religieuse que j'ai acquise dans leur maison de probation d'Avignon. Je dois répudier leur système ou plu-

tôt son objet, mais je ne puis refuser mon admiration aux hommes.

J'en puis dire autant des unitaires. Ce sont, à mon sens, les plus distingués, les plus logiques des ministres protestants, des hommes supérieurs pour le plus grand nombre. Leur libéralisme est sincère, ils aiment et ils prêchent la vérité et la vertu pour elles-mêmes. Leurs discours sont moins des sermons que des essais moraux d'un ordre élevé dans lesquels la conscience aussi bien que l'intelligence trouvent de sains aliments. Parmi tous ceux qui m'ont honoré de leur amitié, il n'en est pas un pour qui je ne me sente estime et affection. Mais je dois mentionner particulièrement le meilleur homme peut-être que j'aie eu le privilège de connaître, le Rev. Dr. Gannett, contemporain et successeur de Channing.

Me parlant un jour avec une véritable admiration de M. de Cheverus, le premier évêque romain de Boston, il me raconta cette histoire :

" Dans une misérable cabine, hors de Boston, languissait abandonné un nègre infirme. L'évêque le découvrit et sans en dire mot à personne, chaque soir, après ses occupations journalières, il prenait tranquillement le chemin de la cabine et venait passer une partie de son temps avec le pauvre misérable, lavant et pensant ses plaies, faisant son lit et pourvoyant à ses divers besoins.

La servante de l'évêque remarquant que chaque soir il rentrait chez lui avec un habit couvert de poussière et de duvet et se demandant où son maître pouvait ainsi passer son temps, le suivit un jour de loin dans son excursion nocturne. Le voyant entrer dans une cabine, elle s'approcha, regarda à travers des planches mal jointes, et vit l'homme de Dieu se donnant tout entier à son œuvre de charité." Le Dr. Gannett me dit cette histoire, plein d'admiration pour le digne prélat.

Il ne se doutait guère alors que moi-même je l'avais surpris, lui, ministre unitaire, dans l'exercice d'une charité non moins humble et non moins chrétienne. J'avais appris que certain professeur allemand de ma connaissance gisait malade dans une froide mansarde du plus misérable quartier de la ville et n'avait personne pour le soigner. A mon premier moment libre je me rendis chez le pauvre abandonné, mais le Dr. Gannett m'y avait devancé! Je le trouvai à la porte tenant encore le balai avec lequel il venait de nettoyer la mansarde du malade. J'entrai; celui-ci était assis devant un feu qui venait d'être allumé, enveloppé d'une couverture, mangeant des raisins que le bon samaritain venait de lui apporter. La paillasse avait été remuée, les draps avaient été mis à l'air, tous les pauvres meubles de la chambre rangés en ordre, et tout cela par la main de mon excellent

ami, tout confus d'avoir été surpris dans l'exercice de sa charité.

J'ai fait connaissance de deux autres ministres unitaires, tous deux hommes remarquables, James Freeman Clarke et Thomas Starr King. Ce dernier devait plus tard être pour moi le plus agréable des compagnons et le plus dévoué des amis. Je me demande ici, pourquoi n'entrerais-je pas en communion avec de tels hommes ! Mon isolement me pèse. Je suis trop petit pour pouvoir attendre grand'chose de mon individualité. Trop livré à mes seules idées, je m'accoutumerais à ne voir qu'un côté des objets. C'est du contact que jaillit l'étincelle ! c'est de l'échange de mes pensées avec celles d'hommes bons, instruits et libres que sortiront pour moi des traits de lumière. Au reste, l'unitarisme, tel que je le comprends, n'est pas une secte, c'est l'avenir du monde religieux. En me déclarant unitaire, je reste tel que je suis avec l'union chrétienne en vue et travaillant pour elle. Si l'unitarisme, fidèle à son drapeau, laisse toute latitude, toute indépendance d'esprit à ses adeptes, que puis-je désirer davantage ? Je ne serai jamais plus libéral que Parker, Conway, Longfellow, Lowell, Emerson :

Eh bien ! non ! dans tout isme il y a quelque chose de sectaire et j'ai le sectarisme en horreur. D'ailleurs les hommes que je viens de nommer

ont dû s'émanciper eux-mêmes de l'unitarisme officiel.

Jusqu'à ce qu'il me soit clairement démontré que c'est un devoir pour moi de m'attacher à quelque dénomination, je garde mon indépendance !

N'est-il point à décider que l'unitarisme cesse d'exister comme dénomination séparée et que ses disciples se répandent parmi les autres sociétés pour les libéraliser ! Quand j'étais catholique romain, je crus devoir m'appliquer tout particulièrement à montrer la raison et la poésie de doctrines en apparence absurdes. Pourquoi ne pas faire de même dans le protestantisme ? Ce ne serait pas de l'hypocrisie ni même de la politique ! Toute doctrine admise par nne société considérable doit renfermer en elle-même quelques principes de vérité ; c'est ce principe de vérité qu'il faut s'appliquer à découvrir et à développer ; saisir l'esprit de vie sous son enveloppe matérielle, augmenter son activité, sa puissance, de telle sorte qu'un jour l'enveloppe éclate et que l'esprit règne seul sur ses débris.

L'Eglise est comme une famille ; dans une famille les parents sont naturellement hostiles à tout mouvement des enfants vers la liberté et l'indépendance. Le clergé représente les parents dans l'Eglise. Il résiste naturellement à toute innovation de la part des fidèles. Une tentative de

liberté est une révolte contre son autorité. Mais quoi que les parents puissent faire, la loi de la vie ou du progrès finit par l'emporter. Les enfants finissent par suivre leur voie. Ainsi, toutes les résistances du clergé ne sauraient empêcher la société de marcher en avant, et elle marche si vite que, si, l'Eglise, en dépit qu'elle en ait, ne faisait des efforts constants pour la suivre au moins à distance, dès longtemps l'une et l'autre se seraient perdues de vue.

Oui, les unitaires ont eu tort de se séparer ; leur petit nombre ne saurait investir l'immense place forte de l'orthodoxie. Ils n'ont dans une attaque directe que des chances de défaite. Si, au contraire, ils se trouvaient au centre de la place, ils y exerceraient une influence décisive. Les Robertson, les Kingley, les Beecher, etc., servent plus efficacement que personne la cause libérale, précisément à cause de la position qu'ils occupent dans les rangs de l'orthodoxie !

*
* *

Il est mort ! quelle perte ! on va enfin l'apprécier. Chose étrange, le jour même où l'on apprend cette triste nouvelle est celui où se célèbre la fête des Unitaires, dans la même salle où chaque dimanche la foule se pressait pour l'entendre. On ne saurait dire que la plupart des unitaires qui assistaient à cette fête aient été fort sympathiques

à Théodore Parker. Eh bien ! les préjugés semblent s'être dissipés comme par enchantement, depuis qu'on a appis ce déplorable évènement. Tous les orateurs du jour ont cru devoir parler du prophète qui vient de disparaître, et chaque fois le public a accueilli son nom par les plus vifs témoignages de sympathie. Au fond, le plus grand intérêt de la solennité s'est trouvé dans les manifestations en faveur du réformateur.

*
* *

La mort du juste est précieuse devant le Seigneur ! Nous en avons eu aujourd'hui un saisissant témoignage dans le service en mémoire de Théodore Parker. Quelle affluence à Music Hall ! La qualité des auditeurs n'était pas moins remarquable que leur nombre. Il n'y avait là que des hommes, c'est-à-dire, des êtres intelligents et libres et quels orateurs, quels discours ? Voilà les signes du temps, voilà l'église de l'avenir. Elle était là, comme à son berceau, pleine d'espérance et entourée de poésie, se riant de la mort dans sa foi profonde à la vie. Comme l'âme du grand homme qui sûrement planait sur cette belle scène dut en être émue ! Quelle plus belle récompense de sa fidélité et de son zèle eut-elle pu concevoir quand les liens charnels la retenaient parmi nous !

Quoique mort, le prophète vit encore et vit plus que jamais !

*
* *

Précieux souvenir ! J'apprends que cet homme incomparable, quinze jours avant sa mort, a envoyé de Florence, où il est décédé, ordre à son éditeur de Boston de me donner tous ses ouvrages. J'en avais plusieurs volumes déjà avec quelques mots gracieux écrits de sa main à la première page de chacun. Mais ce nouveau et dernier témoignage de sa bienveillante affection me touche plus que tous les autres.

*
* *

C'était en l'année 1861. La rébellion sudiste prenait d'effrayantes développements. L'université en ressentit le contre-coup. Bientôt le plus ardent patriotisme se manifesta parmi les élèves comme parmi les professeurs, et quand y vint l'appel pour des voluntaires, nombreux furent ceux qui y répondirent. Je me rappelle à cette occasion une scène des plus touchantes qui témoigua de la profonde loyauté des élèves soit du Sud soit du Nord à ce qui leur semblait être leur devoir. Quand il devint évident que le pays allait traverser une crise suprême, que la guerre était inévitable ; les élèves, avant de se séparer pour se rendre dans leurs états divers, tinrent une réunion solennelle. Plusieurs d'entre eux étaient du Sud et il était

évident que dans la lutte qui s'annonçait immédiate, camarades allaient être appelés à combattre camarades. Cette pensée donna à la réunion une solennité incroyable et rien ne saurait être imaginé de plus touchant que de voir ces généreux jeunes gens à la veille de s'entredéchirer s'embrasser les uns les autres avec la plus tendre affection.

A cette heure où le patriotisme dominait tout autre sentiment, où tous les intérêts devenaient secondaires devant l'intérêt du pays, où tous les devoirs s'effaçaient devant celui de sauver à tout prix la patrie, où les étudiants s'enrôlaient à l'envi sous son drapeau, les professeurs donnant l'exemple, j'en vins naturellement à me demander : En quoi donc moi-même, son fils adoptif, pourrai-je lui prouver mon sympathique dévouement dans cette terrible épreuve ! J'en conférai avec mon patriotique ami, le Rév. Dr. Bellows, fondateur et président de la *Sanitary Commission*. Il crut devoir en conférer à son tour avec le ministre des affaires étrangères, Mr. Seward, et comme alors les journaux français, même ceux aux idées libérales, semblaient mal comprendre le caractère et la portée de la rébellion, se montraient hésitants à se déclarer ou pour le Nord ou pour le Sud, il fut convenu que je partirais pour Paris, que je verrais en particulier chacun des hommes, journalistes, prédicateurs, professeurs qui exercent sur l'opinion

une plus grande influence et travaillerais de mon mieux à les gagner à la cause de l'Union.

Voici un extrait de la lettre du Dr. Bellows :

" MON CHER M. MIEL :

" Je suis heureux de vous voir partir pour la France. L'objet que vous avez en vue est des plus importants. En ce qui regarde l'état des choses dans ce pays, la France est mieux informée que l'Angleterre, ses sentiments étant plus démocratiques. J'espère que vous pourrez convaincre vos amis politiques et autres que les hommes les plus influents et les meilleurs dans ce pays n'ont j'amais eu une foi plus profonde qu'à présent dans nos libres institutions, n'ont jamais été aussi sûrs de l'avenir, que nous nous promettons comme effet de cette crise une glorieuse résurrection du noble esprit de nos pères, un grand mouvement en avant qui sera plein d'encouragement pour tous les peuples qui luttent pour la liberté.

" J'espère qu'à votre retour à New York, vous y trouverez le terrain tout préparé pour une heureuse reprise de votre œuvre. En tout cas vous pouvez compter sur ma sympathie quoique vous entrepreniez pour la cause sacrée du christianisme.

" Vous souhaitant un prospère et utile voyage et un heureux retour, je demeure comme toujours

" Fraternellement et cordialement à vous,

" H. W. BELLOWS."

CHAPITRE XV.

PARIS ET NEW YORK.

10 Julliet, 1861.

ENFIN, après dix ans, Paris, je te revois ! Qu'il est magnifique toujours ! Mais ce qui me le rend cher, c'est tout ce qu'il me rappelle. Ici s'est complèté le cours de mes études ! Ici je me suis voué au divin ministère. Ici s'est exercée ma jeune activité. Que de belles et grandes choses j'y ai vu faire ! Que de nobles et généreux caractères j'y ai rencontrés. Que de savantes et éloquentes paroles j'y ai entendues ! Je dois le dire ici je n'ai guère vu Paris que par son bon côté ! Mais comme c'était bien alors la capitale des capitales ! Hélas ! ces voix en ce temps-là si puissantes, elles sont maintenant ou éteintes ou silencieuses.

*
* *

14 Juillet.

Parmi les hommes célèbres qu'il m'a été donné de connaître dans ce grand Paris, il en est un qui mérite de ma part une mention spéciale, c'est M. Jules Simon, l'éminent professeur dont l'enseignement eut pour moi un attrait tout particulier.

Passant devant la maison où il avait son appartement, au coin de la Rue Tronchet et de la place de la Madeleine, je ne pus résister au désir de la revoir. Quoique malade alors et ne recevant personne, il voulut bien faire une exception en ma faveur et m'accueillit avec une bienveillance marquée. Questions et renseignements sur cette université de Cambridge à laquelle je suis maintenant attaché et dont les Bostoniens sont si justement fiers! Questions et renseignements aussi sur la rébellion du Sud, sur la crise si grave que traverse à cette heure la grande république. D'autre part réminiscences de la Sorbonne, d'agréables incidents qui y signalèrent les cours du savant professeur, entre autres l'ovation que lui fit un jeune et enthousiaste auditoire le jour où il parut dans sa chaire avec la rosette d'officier de la légion d'honneur dont il avait été décoré la veille. Tout cela donna à notre entretien un intérêt unique. J'en garde un souvenir substantiel dans ce beau livre de "La Religion Naturelle" que l'auteur eut l'amabilité de m'offrir avec quelques gracieuses paroles écrites de sa main à la première page.

*
* *

20 Juillet.

Venu d'Amérique à Paris, une visite de ma part au célèbre auteur de "Paris en Amérique" était dans l'ordre. Cette visite eut lieu en effet à la

demande expresse de M. Laboulaye lui-même, à sa résidence de Bourg-la-Reine, et elle ne dura pas moins de trois heures ; et tout ce qui s'est dit dans ces trois heures, tout ce que j'y ai appris sur la condition religieuse de la France! M. Laboulaye avait traduit récemment en français les œuvres de Channing, le célèbre unitaire, grâce à quoi celui-ci a vite conquis dans le monde religieux et surtout parmi nos penseurs une popularité peu commune. Les philosophes l'admirent ; certains orthodoxes protestants, tout en répudiant son libéralisme, ne se font pas scrupule de prêcher en tout ou en partie ses propres sermons. Certains catholiques font mieux ; ils le revendiquent comme l'un des leurs.

M. Laboulaye parlant un jour devant l'évêque Dupanloup de l'esprit évangélique dont sont pénétrés ces discours qu'il venait de traduire, "Oh ! ne vous y trompez pas," répondit le prélat, "Channing était catholique dans l'âme et avant de mourir il avait embrassé notre foi." Quant à Laboulaye lui-même, il n'hésite pas à se donner franchement comme chrétien. Il n'en est que plus estimé et plus goûté et cela doit être.

La façon dont M. Laboulaye découvrit Channing mérite d'être rapportée. Un jour qu'il cherchait quelque curiosité ou quelque trésor perdu, sur les rayons d'un bouquiniste du Quay Voltaire, il tomba

sur un volume de sermons de William Ellery Channing ; des sermons d'un prédicateur américain ! C'était pour lui chose nouvelle. La somme de cinq sous le rendit possesseur de cette nouveauté, et il se mit à la lire, tout en poursuivant sa promenade aux Champs Elysées. Plus il lisait, plus son intérêt et son étonnement augmentaient, si bien que pour pouvoir lire plus à l'aise il s'assit sous un arbre et ne put s'arrêter avant d'avoir achevé la lecture du livre tout entier. Heureux de cette découverte inattendue, il s'en retournait chez lui, quand sur son chemin il rencontra Armand Bertin, le célèbre éditeur " des Débats." "Félicitez-moi," lui dit Laboulaye, "je viens de découvrir un grand homme !" "En effet, celui qui a pareille bonne fortune doit-être félicité," répondit M. Bertin, " et quel est votre grand homme ?" " Channing !" " Canning," s'écria M. Bertin, "belle découverte, en vérité." Tout le monde connait Canning ! Je ne parle pas de Canning, l'anglais ; je veux parler de Channing, le prédicateur américain, et sur le champ M. Laboulaye demanda à son ami le privilège d'écrire pour " Les Débats " un article sur Channing. Le rédacteur-en-chef consent ; et ce n'est pas un article seulement, mais trois articles successifs qui paraissent dans " Les Débats " sur le prédicateur de Boston ! Plusieurs autres suivirent sur d'autres célébrités américaines, et dès lors ce pays

et ses institutions devinrent le sujet favori des études de M. Laboulaye. Et il communiqua toutes ses découvertes avec un véritable enthousiasme, d'abord aux nombreux auditeurs de ses conférences au collège de France, ensuite au public par des articles de journaux, par des brochures diverses lues toujours avec avidité. Et finalement il publia sur cette matière deux livres destinés à être des monuments de sa prodigieuse connaissance des choses concernant la grande république et de son dévouement à ce pays, "l'Histoire des Etats-Unis," ouvrage vraiment remarquable, et, "Paris en Amérique," la meilleure, peut-être, des satires modernes. Ainsi, tout en demeurant toujours dévoué à la France comme à une mère chérie et vénérée, il semblait avoir adopté et aimer la jeune Amérique comme une charmante épouse. Personne n'a plus contribué à la faire connaître et apprécier dans le vieux monde, personne n'a plus vivement ressenti ses épreuves, n'a été plus heureux de son triomphe final et ne s'est montré plus fier de pouvoir la proposer comme modèle aux amis et aux ennemis de la liberté de son propre pays.

*
* *

Ma mission à Paris eut le succès désiré. Elle

me mit en rapport avec des hommes d'une supériorité reconnue, tels que Coquerel, Colani et Monot parmi les prédicateurs; Pelletan, Louis Jourdan, Prévost Paradol parmi les journalistes; Jules Simon, Lenormand, Vacherot, Elisée Reclus, Edouard Fauvet, Laboulaye, Frédéric Morin parmi les professeurs en philosophie, etc., et dès lors leurs sympathies à tous, leurs écrits en font foi, furent pour les représentants et les défenseurs de la grande Union Américaine. Ceux qui avaient eu d'abord des doutes à ce sujet devinrent convaincus, que de la part du Nord ce n'était point une guerre pour la souveraineté, mais une guerre pour l'indépendance ; que, quelque pûssent être les prétentions des partis et les vues particulières de quelques-uns, l'esclavage était la cause réelle de la rébellion, et que son abolition devait en être le résultat final.

*
* *

UN REGARD EN ARRIÈRE.

PARIS, 4 Août, 1863.

Il y a aujourd'hui trente-trois ans que je sentis vibrer en moi pour la première fois la fibre du patriotisme. C'était le dimanche. Le facteur parut sur la place de mon village, ayant à son chapeau la cocarde tricolore. Il parla sans bien savoir ce qu'il

disait de la grande révolution qui venait d'avoir lieu à Paris. Il prononça avec une certaine chaleur un mot magique et nouveau pour les adolescents de mon âge, le mot de liberté ! Dès lors je devins libéral en politique en attendant que je le devinsse en religion. Ma première ambition fut d'avoir une cocarde et une écharpe tricolores. Un mois après j'étais nommé par mes camarades d'école capitaine de la garde nationale des gamins. Les épaulettes d'or de mon grand-père, officier supérieur, me permirent de faire honneur à mon grade. Nous fûmes l'exercice d'abord, puis la petite guerre entre nous, et enfin une sorte de guerre plus réelle entre les garçons de mon village et ceux du village le plus voisin, qui, un dimanche, soutenus de la garde nationale des hommes, vinrent, tambour battant et drapeau en tête, essayer la prise armée de mon village, le village de Vars. La sage intervention d'un mien cousin, maire alors, empêcha une lutte éminente, dont j'avais été un peu l'instigateur, non que je fusse batailleur de ma nature, loin de là ! mais quand on est capitaine c'est pour aller en guerre.

***

J'ai vu depuis, de mes yeux vu, à Paris même la révolution suivante, celle de Février, 1848. Quelle nouvelle ardeur de républicanisme ! d'autant plus excitant qu'il s'y mêlait un certain

enthousiasme religieux. Religion et liberté, c'était alors la devise d'un parti nouveau auquel j'appartins, l'idéal que je rêvais et pour lequel j'étais prêt à combattre, de la parole tout au moins. Je ne devais pas tarder à apprendre qu'entre romanisme et liberté il y a antagonisme radical, irrépressible conflit. C'est cette triste découverte, faite quelques années plus tard, qui a amené ma rupture avec un système religieux représentant l'ignorance, l'intolérance, le despotisme spirituel, l'esclavage des âmes. Depuis lors je suis libre. Mais être libre ne suffit pas, il faut faire de la liberté un digne usage. Par cet usage j'en suis venu où j'en suis aujourd'hui. "La vérité par la liberté!" Les romanistes ont une devise toute différente: "La vérité par l'autorité!" Pour eux la vérité n'est qu'un moyen de servitude. Pour nous c'est le chemin de la vérité qui à son tour doit devenir le chemin de la vertu!

*
* *

Revenu aux Etats-Unis, je ne crus pas devoir à une époque où tout était en désarroi, retourner à Cambridge. Je préférai rester à New York, au centre même de cette activité fébrile, de ces efforts surhumains pour le salut du pays, et attendre là, en tâchant de m'y rendre utile, les effets de l'effroyable conflit, avant de m'engager dans une carrière nouvelle.

Quelques jours après mon arrivée, je reçus la lettre suivante :

"New York, 6 Octobre, 1863.

"CHER MONSIEUR ET AMI :

"Permettez-nous de venir vous demander ; en notre nom et au nom de plusieurs de nos amis, de reprendre cette année le cours de vos prédications. Nous regrettons que vous ayez cru devoir les interrompre, et nous aimons à penser que vous n'hésiterez pas à les reprendre, maintenant que l'occasion vous en est offerte. Le silence est mauvais aux époques tourmentées.

"Proclamer courageusement la sainteté des lois naturelles, embrasser toutes les religions dans "la religion," prêcher l'Evangile universel, revendiquer le droit inaliénable de libre examen, lutter contre tous les despotismes, ne pactiser avec aucune iniquité, ne reconnaître d'utile que ce qui est bon, juste et vrai, sans tenir compte des préjugés ni des passions, c'est là, vous l'avez éprouvé déjà, une tâche aussi ardue que noble, qui produit rarement la considération et n'apporte jamais la fortune.

"Et tel est pourtant, cher Monsieur, le genre de dévouement que nous ne craignons pas de vous demander.

"Du dehors, nous ne vous promettons guère

que des épines. En tout cas, l'estime et l'affection d'un petit nombre de chercheurs, comme vous altérés de vérité, et qui mettent au premier rang des qualités d'un orateur, une entière indépendance d'esprit, une sincérité parfaite de conviction.

"Vous le voyez, cher monsieur et ami, nous n'avons d'autre argument à faire valoir auprès de vous que le sentiment d'une noble mission à remplir. Cela seul, nous le savons, a de quoi vous séduire. Aussi comptons-nous, que vous vous rendrez aux vœux que nous avons l'honneur de vous exprimer.

"E. FEZANDIÉ,
"DR. B. TRANCHAND."

Cette requête de deux amis français que j'avais en particulière estime, était trop conforme à mes vues et à mes vœux pour que je ne la prisse pas en très-sérieuse considération. J'en fis part à plusieurs des ministres libéraux de la grande cité. Et l'un d'eux, que je savais fort considéré de Théodore Parker, le Rév. Octavius B. Frothingham, prit la chose à cœur et vint mettre à ma disposition la grande salle où il avait lui-même ses réunions du dimanche, Ebbit Hall, et un arrangement fut convenu entre nous en vertu du quel j'y prêcherais chaque dimanche dans l'après-midi, tandis que lui

y conduirait les services du matin, et cela réussit à merveille. Ebbit Hall devint bientôt un centre favori de réunion pour les libres penseurs en matière religieuse.

Mr. Frothingham avait un esprit aussi original qu'élevé. Je m'en rappelle le trait suivant :

C'était le dimanche des Rameaux ; le sujet de son discours était l'entrée de Jésus à Jerusalem, monté sur un âne. "Savez-vous," demande l'orateur, "ce que c'est que cet âne, lente monture, plus disposé à reculer qu'à avancer, éminemment conservateur pour ne pas dire rétrograde ! C'est pour le catholique romain l'infaillibilité papale, pour l'anglican les trente-neuf articles, pour la grande majorité des protestants, l'orthodoxie ; et pour nous, citoyens de la grande république, la constitution ! (L'eslavage n'était point encore aboli.)

"Celui qui monte cet âne, peut compter, aussi longtemps qu'il se contentera de pareille monture, sur la faveur et la considération. Mais, qu'il y ait en lui l'étoffe d'un réformateur, d'un prophète, et que, trouvant cette façon d'aller trop lente, il y renonce pour poursuivre librement et bravement une carrière noble mais difficile, alors il doit s'attendre aux récriminations.

" Cependant que rien de tout cela ne le détourne de sa voie ; qu'il marche toujours, qu'il gravisse le Golgotha, s'il le faut ! Après le crucifiement, la

résurrection ; c'est par la croix que s'obtiennent la victoire et le salut !"

***

J'assiste quelquefois le matin au service dans une des principales églises épiscopales de New-York. Ce ne sont pas les sermons qui m'attirent. Ils révèlent en général des esprits arriérés, sans rapport avec les idées et les besoins de notre époque. Mais les prières de la lithurgie m'impressionnent favorablement. A part quelques exceptions, une âme libérale peut y exprimer les plus religieuses aspirations et y trouver sa divine nourriture. Il me semble que quelqu'un qui saurait spiritualiser cette lettre morte pourrait remplir une admirable mission. Pourquoi ne m'appliquerais-je pas à cette tâche dans mon humble sphère ?

D'autant mieux que le maître m'en a donné l'exemple. Il n'a pas attaqué les doctrines des pharisiens mais seulement leurs superstitions et leur hypocrisie. Il faisait très peu de cas de leurs dogmes ! Il n'a point quitté le Judaïsme, il y est resté pour le transformer en y soufflant une vie nouvelle. Il n'a pas renoncé aux pratiques du culte, il s'y est conformé au contraire, mais en en rappelant l'esprit et en s'en montrant d'ailleurs indépendant. Il a prêché dans les synagogues et s'est servi des livres sacrés des Hébreux. Il n'a point prétendu détruire la loi ; il est venu au contraire

l'accomplir. Ainsi ma route semble toute tracée. C'est comme Jésus qu'il me faut agir.

Que l'église épiscopale d'Amérique se libéralise et l'avenir lui appartient. Elle a un avantage immense sur les autres dénominations. Elle n'a pas rompu avec la tradition ; elle répresente mieux qu'aucune l'histoire du christianisme. Qu'elle admette franchement la liberté d'examen ! Qu'elle se prête sans résistance au développement de l'idée chrétienne. Il n'est pas nécessaire qu'elle change ni son symbole, ni ses pratiques, mais qu'elle n'y attache qu'une importance secondaire, qu'elle s'applique à saisir et à dégager l'esprit caché sous la lettre.

Elle semble, et semble seule appelée à une grande et belle mission, servir de base à l'union tant désirée et tant désirable des chrétiens. Hélas ! dans certaines histoires et dans certaines pratiques données comme siennes, au lieu d'attirer, elle éloigne. Les ritualistes sans s'en douter sont ses pires ennemis. Ils la présentent aux intellectuels du christianisme sous un aspect repoussant. Quelle est la créature raisonnable qui pourrait accepter comme étant la religion du Christ cet ensemble de croyances absurdes, de pratiques ridicules qui constituent le ritualisme, et le présentent sous le patronnage d'hommes qui pour un grand nombre sont aussi intolérants que présomptueux.

Dieu merci ! la réaction contre ce fatal ordre de choses a commencé, et c'est aux excès même du ritualisme qu'il faut en rendre grâce. Ce sont ces excès qui ont enfin ouvert les yeux de beaucoup qui ne voyaient pas et auraient voulu ne pas voir, et la réaction s'annonce toute en faveur d'un sage libéralisme. On commence enfin à comprendre que celui-ci seul est en harmonie avec les idées du temps et aussi avec la grande loi du monde qui mène l'homme à la religion pure en le dégageant de plus en plus des préjugés et des formes !

CHAPITRE XVI.

SAN FRANCISCO.

UNE proposition des plus inattendues vient nous tirer soudainement de la position quelque peu précaire où nous nous trouvons présentement. Elle est d'un Bostonien qui, dès notre première entrevue, avait conquis toute ma sympathie, du Rév. Thomas Starr King, maintenant pasteur unitaire de San Francisco. Il s'agit de fonder dans la métropole de la Californie, sous son influence incomparable, une institution modèle de jeunes filles, qui ne m'empêcherait nullement de remplir mon ministère de prédicateur. La proposition est tellement tentante, elle vient si à propos que nous n'hésitons pas à l'accepter.

EPHÉMÉRIDES.

9 Juin, 1863.

La voilà donc notre terre promise !

Après bien des délais, car le brouillard nous a retenus au large pendant plusieurs heures ; après de grands périls, car un moment nous nous sommes trouvés au beau milieu des brisants, ne voyant que

rochers à droite et à gauche à cent brasses du navire ; après de longues et vives anxiétés, nous avons enfin pu débarquer sains et saufs à San Francisco, ville de vingt années et qui déjà dépasse en population plusieurs capitales de l'Europe et se trouve sans égale quant aux chances de fortune et au confort qu'elle offre a ses cent mille habitants venus de tous les pays du globe. Elle n'est pas belle à première vue. Dans cette saison d'été, elle se présente presque dépouillée de ses attraits. Elle a déposé pour quelques mois son incomparable parure des fleurs les plus fraîches et les plus éclatantes ; elle n'étale aux yeux que les témoignages non équivoques de sa prodigieuse fertilité ! Ce n'est plus la jeune et séduisante épouse, c'est une mère incomparablement riche et féconde. Mais, ce qui m'amène dans ce lointain pays, c'est Starr King ! Et comme j'avais raison de compter sur lui. Rien de cordial comme notre première entrevue, de touchant comme les témoignages de son intérêt. Je sens qu'en lui j'ai trouvé cette chose douce entre toutes, selon Lafontaine, un ami véritable.

Et cet ami incomparable est au premier rang des orateurs chrétiens. J'ai pu le constater dès notre premier dimanche, à son église. " Dieu dans la nature ; Dieu dans la politique." Il a fait sur ces deux sujets deux discours vraiment admirables.

Quel foi! quel patriotisme! les plus hautes pensées, les plus nobles sentiments! Tout cela exprimé dans un style parfait, avec un accent venant du fond de l'âme, et dans l'absence de tout ce qui sent le rhéteur. En ce qui concerne l'art oratoire, San Francisco n'a rien à envier à nos grandes villes de l'Est, Boston, New York; elle a King, son roi, un roi qu'elle aime autant qu'elle l'admire; c'est surtout, grâce à l'influence et à l'éloquence de Starr King, que la Californie est restée fidèle à l'union.

Sous le patronage d'un tel homme, le succès de l'entreprise conçue et proposée par lui ne pouvait être douteux. Il y prit dès les premiers jours le plus sérieux intérêt. Bientôt un local fut choisi dans le quartier alors le plus à la mode, dans *South Park*. Les plans furent préparés et approuvés, et en attendant que l'édifice fut achevé, les magnifiques salles attenant à l'église unitaire nouvellement construite furent mises à notre disposition, et c'est là que le 1er Février, 1864, eut lieu avec une certaine solennité et sous la présidence du révéré pasteur l'ouverture de ce qui devait être à *South Park* un établissement complet d'éducation pour les jeunes personnes.

Cependant nous avions, de temps à autre, Mr. King et moi, d'intimes entretiens portant presque toujours sur les matières religieuses. Un certain

mercredi, nous étions restés deux heures ensemble à la tribune de la nouvelle église, nous communiquant nos vues et nos sentiments dans une expansion pleine de charme. Quand nous nous levâmes pour nous séparer, me prenant les deux mains, il me dit : " C'est aujourd'hui mercredi, il est quatre heures. Convenons que désormais tous les mercredis nous aurons ici, de deux à quatre, pour notre édification mutuelle, une conférence comme celle qui se termine en ce moment!" L'homme propose et Dieu dispose. Le mercredi suivant Mr. King était gisant sur la couche où il allait bientôt mourir, et le second mercredi, l'homme de Dieu était au Ciel !

4 Mars, 1864.

Quelle date ! Quelle journée ! quelle perte ! Le meilleur des amis, le plus ardent des patriotes, le plus généreux des philanthropes, le bon, le noble Starr King n'est plus de ce monde ! L'eussions-nous cru, il y a huit jours, alors que, sans s'en douter, mortellement atteint déjà, il nous apportait un nouveau témoignage de son précieux intérêt? Eussions-nous pensé que c'était sa dernière visite, sa dernière sortie, la dernière occasion qui nous serait donnée d'entendre sa voix si sympathique, de contempler vivante sa face si sereine.

Toute la ville à cette heure est dans la consternation ; les amis se rencontrent et se serrent la main, l'œil humide sans pouvoir parler. On dit qu'il a été versé plus de larmes à San Francisco dans cette seule journée que depuis la fondation de la cité ! Plus de mille drapeaux flottent a mi-mât sur les maisons particulières comme sur les édifices publics. O digne Mr. King, comme vous avez su vous faire aimer !

*
* *

La manifestation d'aujourd'hui en l'honneur du noble défunt est digne de celle d'hier. Ses restes sont exposés dans cette belle église qui vient d'être achevée et qui semble avoir été élevée tout exprès pour lui servir de monument. Une société de francs-maçons et une compagnie du premier régiment de la milice se tiennent derrière son cercueil lui faisant une garde d'honneur.

De midi à dix heures du soir la longue file des visiteurs n'a pas été un instant interrompue, chacun s'inclinant et jetant un regard d'adieu sur la face inanimée de celui qui quelques jours auparavant électrisait les multitudes. Comme ce peuple aimait cet homme incomparable, et qui, l'ayant connu, pourrait s'en étonner !

Le dimanche suivant toute la congrégation et

nombre d'étrangers étaient réunis dans l'église à l'heure du service. La robe du pasteur était déployée sur la chaire. Pas une parole, pas un chant même. Seulement de moment en moment les plaintifs et doux accords de l'orgue produisaient sur l'assemblée une impression si solennelle et si religieuse qu'on se sentait dans la pieuse enceinte, sous une sorte de charme divin !

Le premier service régulier fut célèbré huit jours après en mémoire de cet homme de Dieu. A ma pauvre personne fut dévolu l'honneur de prononcer son oraison funèbre.

Pendant plusieurs semaines je restai comme atterré sous ce coup si imprévu et si terrible, et certes, ce n'était pas sans raison. Mr. King vivant, mon cœur avait à qui s'ouvrir, mon esprit à qui parler ; mon âme trouvait et nourrissait dans son commerce, choses pour moi du plus haut prix, l'indépendance et la religion. Il était question déjà d'ouvrir une église française où ma voix serait en quelque sorte un écho de la sienne, tant nos idées et nos sentiments se trouvaient d'accord. Satisfait et heureux au point de vue spirituel, je me voyais à la tête d'une institution dont le succès certain m'assurait déjà la considération et dans un prochain avenir plus que l'aisance. Jamais ma position n'avait été plus agréable et plus pleine de promesses. Mr. King mort, tout tombe, tout

s'écroule ; je me trouve en un clin d'œil dans une désolation aussi complète que le jour où je quittai Rome.

Mais, le poète l'a dit : " Dieu est toujours là !" Précisément durant ces jours où mon cœur venait de subir une si terrible épreuve, m'arriva du lointain Orient le plus touchant témoignage d'une amitié vraie. Il me venait de l'admirable ami dont j'ai parlé déjà en diverses occasions, de Mgr. Paul Perny, alors provicaire apostolique en Chine, et qui me témoignait une fois de plus que ni le temps, ni les circonstances ne pouvaient rien sur l'union intime qui nous attachait l'un à l'autre.

Les cinq mille lieues qui depuis dix années nous séparaient, la distance plus grande encore qui semblait nous éloigner l'un de l'autre au point de vue religieux, tout cela n'avait pu détruire ni même altérer une affection à la fois si profonde et si douce. Il reste, me disait-il, et il restera mon ami toujours, et comme les expressions de cet attachement sur lequel ni le temps, ni la distance, ni des différences apparemment radicales ne peuvent rien, me vont droit au cœur, et me touchent d'une façon incroyable, en ces circonstances pour moi suprêmes !

Dans le veuvage religieux où m'avait laissé sur la côte du Pacifique l'âme sœur de mon âme, encore que je dusse donner la plus grande partie

de mon temps à des conférences littéraires ou historiques ou à des articles de journaux pour pourvoir aux besoins de ma jeune et déjà nombreuse famille, les choses de la religion n'avaient pas cessé d'être pour moi de prime importance, à preuve une publication en Anglais sous ce titre : "*Free Thoughts on Religion by a Christian,*" au sujet de laquelle un ami de New York déjà nommé, M. Eugène Fezandié, l'ayant découverte par hasard, crut devoir m'écrire dix ans plus tard : "Voilà résumé en quelques pages tout ce qui a été dit et pensé de raisonnable sur ce vital sujet. Ce résumé des méditations, de l'expérience, j'ajouterai, des douleurs de toute une vie consacrée à la poursuite et à la prédication du vrai, devrait être le catéchisme de quiconque aspire à une existence supérieure. Quand je pense que moi, votre ami, et, qui plus est, l'ami de la vérité, j'ai pu rester jusqu'à aujourd'hui ignorant de l'existence de cette brochure où se pressent en si peu de mots les pensées, les solutions les plus vraies, les plus nobles, souvent les plus originales, exprimées avec autant d'intelligence que de précision, que sera-ce donc des autres!"*

*NOTA—Ces libres pensées doivent paraître considérablement augmentées dans un livre maintenant en voie de préparation sous ce titre : "*Extracts From the Diary of a Lover and Seeker of Religious Truths!*"

CE QUI SUIT EST TIRÉ DE MES ÉPHÉMÉRIDES EN CALIFORNIE.

San Francisco, 15 Avril, Vendredi Saint.

Ce sera le Vendredi Saint de la grande république. Aujourd'hui à dix heures du soir, l'honnête, le sage, le bon président Lincoln a été lâchement assassiné. L'assassin, après avoir commis son crime, s'est écrié : *Sic semper tyrannis !* Jamais ces paroles ne furent plus mal appliquées. Si Mr. Lincoln a péché, ç'a été par excès de bonté. Dire l'effet de cette effroyable nouvelle sur le peuple de ce pays est au-dessus du language humain. Jamais mort de souverain n'a causé une aussi profonde, une aussi universelle consternation. Pas une maison de San Francisco qui ne montre quelque signe de deuil. Du reste, l'indignation des citoyens est telle qu'il y aurait danger sérieux à paraître indifférent à la douleur nationale. Cette mort arrive pour Mr. Lincoln au meilleur moment. L'immense et glorieuse tâche qu'il s'était imposée est remplie ; la capitale rebelle est tombée au pouvoir des fédéraux ; le commandant-en-chef des insurgés a fait sa soumission ; la question radicale de l'esclavage est tranché ; la justice et la liberté triomphent. Que pourrait désirer de plus l'homme généreux, l'éminent patriote par qui ces miracles ont été accomplis ! Une seule chose lui manquait, l'auréole du martyr, seul digne couronnement

d'une si noble carrière. Oui, le vrai disciple du Christ devait mourir le Vendredi Saint, et mourir par la main d'un assassin.

Et terrifié comme je le suis moi-même par l'annonce de cette mort, je me console en pensant qu'elle assure le salut de l'union américaine. La plus noble, la plus auguste des victimes devait tomber la dernière. Ainsi l'assassinat du plus estimé des pontifes, Deny Auguste Affre, archevêque de Paris, au moment où il se présentait aux insurgés, l'olivier de la paix à la main et à la bouche cette parole d'amour : "mes enfants ;" mit-il fin soudainement à une guerre d'autant plus affreuse que c'était une guerre fratricide.

Les faits sont remarquablement analogues. Quand l'archevêque de Paris fut tombé sur les barricades, victime de son dévouement, les insurgés comme par enchantement mirent bas les armes. Ainsi depuis que la plus noble victime de la révolution Américaine a été immolée, les rebelles semblent ne plus avoir le cœur de continuer la lutte. Ils se rendent presque partout à discrétion. Peut-être fallait-il ce crime atroce pour leur ouvrir les yeux. Quel plus bel autel pour se réconcilier et se jurer affection à jamais, que le tombeau de l'illustre martyr et du vénéré président !

Oakland, 21 Octobre, 1868.

Ce jour fera date dans les annales de la Californie. Nous n'étions pas encore complètement vêtus ce matin, quand un tremblement de terre ébranla soudain la maison jusque dans ses fondements. Mon unique pensée tout d'abord étant de sauver les enfants, je ne pus étudier le phenomène ; voici quelques-uns de ses effets :

Nous avons passé la journée hors de notre demeure et dû déjeuner à peu près par cœur ; la chute des cheminées ne nous permettant pas de faire du feu et la crainte de la chute des murs nous empêchant de rentrer à la maison. Vingt secousses légères, éprouvées dans le cours de cette journée, nous ont tenu constamment en émoi. Et ce soir nous allons tous coucher sous un hangard et habillés.

La frayeur à Oakland était au comble dans les premiers moments. Bientôt cependant on se remit, et l'on s'occupa à constater les dégats consistant en cheminées abattues, murs lézardés, meubles renversés, porcelaines brisées, etc.

L'impossibilité d'avoir des nouvelles de San Francisco donnait d'abord à l'évènement l'aspect le plus sinistre. Quand les premières nouvelles de la grande ville arrivèrent, on respira plus librement. Elles étaient graves, mais non désastreuses comme on le craignait.

Voici un fait assez curieux : Toutes les horloges qui marchaient ici et à San Francisco se sont arrêtées. Or j'avais une pendule apportée de Paris, qui m'avait coûté déjà en réparations trois fois plus que le prix d'achat et que, depuis deux mois je n'avais pu faire aller malgré des tentatives diverses. Eh bien ! le tremblement de terre a prouvé être en ce cas un excellent horloger. En un clin d'œil il a mis la pendule en mouvement, et elle marche maintenant comme à son premier jour.

*
* *

Depuis quelque temps je me sens poursuivi plus que jamais par cette idée que j'ai autre chose à faire dans le monde que d'y assurer une existence honorable pour ma famille, que j'ai une mission plus considérable à y remplir, que mon expérience des choses religieuses si étrange et si variée ne saurait avoir été acquise en pure perte, qu'elle peut profiter à d'autres et que ce m'est un devoir de travailler à ce qu'il en soit ainsi. Comment ? Je l'ignore ; mais il faut y songer.

*
* *

Je crois en Jésus-Christ. Le romanisme qui n'est qu'une immense exploitation de la crédulité humaine, au nom du Christ, pour le bénéfice et le privilège du pontife romain d'abord et ensuite de ses subordonnés dans la hiérarchie, n'a rien de commun en principe avec l'esprit de l'Evangile, c'en est

l'opposé ; et voilà pourquoi j'ai renoncé à l'église romaine ; et jusqu'à présent je n'ai pas cru m'attacher à aucune des églises dites chrétiennes.

Si l'on me demandait aujourd'hui qu'elle est la plus respectable d'entre elles, je crois que je répondrais l'église d'Angleterre. Ses adhérents sont, pour le plus grand nombre, gens bien élevés ; elle a un clergé supérieur à tout autre comme éducation. Elle est assez libérale pour admettre une haute et une basse église, et pour se montrer fière d'hommes comme Robertson Kingsley, Stanley, etc., il faut bien qu'il s'y trouve une certaine largeur de pensées, puisque les deux Newman ont été formés par elle. Je ne veux pas dire assurément que cette église soit la véritable église, qu'elle soit exempte d'erreurs. Mais c'est elle, quant à présent, qui me semble présenter le plus de titres à la considération des esprits indépendants.

***

Je me promenais cet après-midi avec un savant allemand, notre voisin, homme respectable, mais sans foi religieuse, et je lui en exprimai mon étonnement. Il me fit franchement cette confession : "Voici," me dit-il, "ce qui vous choquera probablement davantage encore. Je ne crois pas plus à la morale qu'à la religion. J'ai une femme que j'aime et qui le mérite à tous égards et je lui suis fidèle, mais sans me croire aucunement obligé à cette fidélité."

Je fus stupéfié, et cependant y réfléchissant le soir, je ne puis m'empêcher de le reconnaître, cet homme est logique. Sans religion point de morale ; sans Dieu la vertu est un leurre. Donc, revenons à Dieu si nous voulons rester ou redevenir vertueux.

C'en est fait de ce moment pour les autres comme pour moi-même, je me voue à la cause sacrée d'une religion raisonnable et pure.

*
* *

Dès que mes amis Californiens eurent connaissance de cette résolution, ils firent, pour me retenir parmi eux des efforts aussi flatteurs qu'imprévus ! D'une part, M. de Fremery, président de la banque de San Francisco, vint m'offrir un magnifique terrain, au centre même d'Oakland, pour une institution de demoiselles, avec dix mille dollars pour frais de construction d'une maison adaptée a cet objet, et pendant trois semaines cette proposition me fut cinq fois répétée, chaque fois avec une insistance nouvelle. D'autre part les Trustees de l'Université de Californie, récemment fondée, ayant été informés de mes projets de départ, tinrent, en vue de le prévenir, un meeting spécial et m'élirent immédiatement professeur de langues dans cet établissement qui devait s'ouvrir trois mois plus tard. Deux témoignages d'estime qui me sont particulièrement chers et dont je conserve les titres officiels.

Mais l'idée de me consacrer de nouveau à la carrière évangélique l'emporta sur tout le reste.

Ce qui m'avait le plus péniblement affecté dans mon expérience religieuse des dernières années, c'était le spectacle de ces sectes multiples, rivales toujours, souvent ennemies, se disputant la robe sacrée du Christ et la mettant en lambeaux. Une seule chose pouvait assurer au christianisme la victoire sur le monde ; à savoir, l'union, l'union qui fait la force, tandis que la division produit la faiblesse et la ruine. Jésus l'avait prévu, quand dans sa prière dernière il s'écria : "Que tous soient un, ô Père, comme toi et moi nous sommes uns ; qu'ils soient un en nous !"

Ce vœu suprême du Maître occupa bientôt toutes mes pensées et m'amena à cette conviction que je ne pouvais mieux servir la cause sacrée de la religion qu'en me consacrant tout particulièrement à l'union des chrétiens, et cette idée, je ne crus pouvoir travailler à sa réalisation nulle part avec plus d'effet qu'à Chicago, le centre futur de l'union Américaine.

CHAPITRE XVII.

CHICAGO.

(Extraits de mes Ephémérides.)

C'EST fait. Nous avons dit adieu à la Californie ! Au point de vue temporel, c'était une faute selon toute apparence. Nous avons quitté ce riche pays au moment où il nous faisait les plus belles promesses. Je ne le regrette pas. Un instinct impérieux comme le sentiment d'un devoir me poussait invinciblement vers quelque entreprise plus en rapport avec mon éducation, mon expérience, mes sentiments intimes et mes aspirations. Me voici pour cela sur un théâtre nouveau, prêt à profiter des fautes du passé, plein de bonnes intentions pour l'avenir.

*
* *

Chicago, 1er Janvier, 1870.

Avec une nouvelle année va commencer ici pour moi une nouvelle carrière. Dieu veuille la bénir ! A l'esprit de critique a succédé en moi l'esprit de religion. J'ai besoin de foi et de piété et je me sens un vif désir de répandre la foi et la piété autour de moi.

Le monde chrétien présente à cette heure un triste spectacle, celui des disciples du Christ, divisés en cent sectes différentes. De telles dissensions dans la milice chrétienne, c'est le scandale, c'est la faiblesse, c'est la défaite inévitable ; l'union au contraire serait l'édification, la force, la victoire assurée.

" Que tous ceux qui croient en moi ne soient qu'un, comme tu es en moi, ô mon Père, et que je suis en toi ! Qu'eux aussi soient un en nous, et que le monde connaisse que tu m'as envoyé."

De ce vœu suprême du Maître s'inspirera l'œuvre que je songe à entreprendre, si humble soit-elle.

*
* *

La proposition la plus inattendue vient de m'être faite, celle de placer l'œuvre d'évangélisation française que je médite sous le patronage des presbytériens, et elle m'est faite par l'homme dont je l'eusse le moins espéré, le Rév. Dr. Patterson, d'ultra-orthodoxe réputation.

Etrange rapprochement ! Le premier ministre protestant auquel j'aie cru pouvoir m'ouvrir est un ministre presbytérien, le Rév. Charles Baird, chapelain de la légation Américaine à Rome ; et le premier service protestant auquel j'ai assisté pour mon édification est un service presbytérien, célébré par ce ministre dans la capitale du romanisme.

Alors que je songeais a organiser à Boston une congrégation française, la première société qui ait mis son église à ma disposition pour cela, c'est celle de *Old South Church*, dont les presbytériens de Boston sont si fiers.

Aujourd'hui j'eus avec le Rév. Dr. Patterson une explication très franche. Il m'écouta avec bienveillance et finalement se montra presque aussi libéral que son confrère de Boston, le Rév. Dr. Manning l'avait été et sans vouloir m'engager en rien, je songe à profiter de ses bonnes dispositions.

Je l'ai fait. Le 23 Janvier nous eûmes dans la principale église presbytérienne de Chicago notre premier service français. Le succès a passé toute espérance et il s'est maintenu les dimanches suivants. Les éditeurs des principaux journaux étaient présents à nos réunions et en rendaient compte. J'avais la satisfaction d'y voir des pasteurs et des fidèles des églises les plus diverses. Le 14 Février j'écrivais dans mon journal :

" Notre congrégation est peut-être la plus mixte qui soit. Toutes les dénominations chrétiennes de quelque importance y sont plus ou moins représentées. Leurs membres, en s'y rendant, semblent vouloir oublier les différences qui les séparent, pour se rencontrer sur un terrain commun, celui du pur Evangile. Là il n'y a pas de sectaires, il n'y a que des chrétiens. A la place de la lettre qui

divise et tue, l'esprit qui unit et vivifie. Mon vœu en ceci est rempli."

***

Cependant ce que je craignais et prévoyais ne tarda pas à arriver. On ne me fit point à ce sujet de représentations officielles; mais j'appris indirectement que mon libéralisme inquiétait quelque peu l'orthodoxie du pasteur et des membres influents de l'église où avaient lieu nos assemblées, et, ne voulant en aucune façon causer peine ou souci à ceux qui m'avaient si bénévolement témoigné leur bienveillance je résolus de dresser ma tente sur un terrain plus libre.

La Providence me favorisa visiblement en cela. Un homme des plus considérés de la ville, président de banque, voué au bien, Mr. Scammon, qui dès le commencement avait pris à mon œuvre un sérieux intérêt, sachant ce qui se disait, vint de lui-même m'offrir sans condition pour nos services le charmant temple swedenborgien, bâti presque entièrement à ses frais et dont il avait l'entière disposition.

Avant de transplanter l'œuvre sur un terrain si favorable, il était à propos de lui donner une organisation définitive et caractéristique. C'est ce que je fis en choisissant un "*board of trustees*" composé d'un représentant de chacune des principales dénominations: un swedenborgien, un

unitaire, un presbytérien, un épiscopal, un méthodiste, un baptiste, un universaliste et même un catholique romain. C'était un signe de la pensée prédominante dans cette humble entreprise : l'union des chrétiens !

24 Avril.

Aujourd'hui a eu lieu notre premier service dans ce charmant temple des swedenborgiens, si bien adapté à notre œuvre. L'assemblée était tout ce que je pouvais désirer pour le nombre des personnes présentes et pour l'intérêt manifesté !

Croyant devoir exposer en toute sincérité l'objet et le caractère de cette entreprise, je le fis à peu près en ces termes:

"Voilà enfin notre société régulièrement organisée; les bases vous en sont connues; ce sont celles d'une société vraiment chrétienne. Jésus n'a point dogmatisé; mais il a déclaré que la marque à laquelle on reconnaîtrait ses disciples serait leur affection mutuelle; donc liberté des opinions et union des cœurs, voilà l'esprit évangélique. A l'exemple du Maître, nous ne dogmatisons point; en matière de doctrines nous laissons chacun à sa propre responsabilité. Seulement nous insistons sur ceci: que chacun sache et veuille reconnaître pour soi et pour les autres non seulement le droit, mais aussi le devoir du libre examen. Nous faisons peu de cas de croyances reçues docile-

ment du dehors, mais nous avons un profond respect pour des convictions, fruit d'un examen consciencieux. En un mot, nous désirons que l'on soit homme et non esclave, chrétien et non sectaire, religieux et non fanatique!

"Quiconque cherche sincèrement la vérité, quiconque est prêt à sacrifier l'intérêt au devoir, quiconque considère la vertu comme le premier des biens, quiconque est disposé à faire profiter de son mieux le talent qu'il a reçu du Père, quiconque aspire à réaliser en soi de plus en plus l'idéal divin de la perfection, quiconque enfin travaille à ce qu'on puisse dire de lui comme du divin modèle: 'il a passé en faisant le bien;' quiconque se sent dans ces dispositions, est invité à s'unir à cette société! Celui qui s'inscrit comme un de ses membres, ne compromet nullement la liberté de son esprit, ne souscrit à aucune mystérieuse doctrine et prend l'engagement tacite de vivre conformément au grand précepte de l'amour de Dieu et du prochain, de venir, le dimanche, autant que possible, s'édifier ici avec ses frères, élever ses pensées, réchauffer son cœur, retremper son âme, faisant trève pour l'instant aux préoccupations terrestres, pour vivre de la vie supérieure, éprouvant la vérité de cette parole sacrée: 'M'approcher de Dieu, c'est mon bien!'

"Il va sans dire que tous, à quelque nationalité,

et à quelque dénomination religieuse que vous apparteniez, américains ou étrangers, episcopaliens ou presbytériens, protestants ou catholiques, tous vous pouvez vous unir à cette œuvre, qui, j'ose le dire, mérite la sympathie et même la coopération de tous les gens de bien."

***

La translation de mon œuvre religieuse au temple des swedenborgiens lui valut la faveur publique. Jamais la congrégation n'avait été aussi mêlée que le second dimanche. Un représentant des Jésuites s'y trouvait à côté d'un directeur de l'opéra. "Vous voilà enfin tel que vous êtes," me dit un ami, en parlant du discours qu'il venait d'entendre. Au fait chez les presbytériens je me sentais contraint. On n'est homme que par la liberté.

Le lendemain je reçus un témoignage de l'opportunité de l'entreprise qui me plut particulièrement. Une lettre d'un jeune homme récemment arrivé de Paris, qui, à en juger par ses idées et par son style, devait être d'un talent et d'un mérite supérieurs. Mon sermon, le premier de ce genre qu'il ait entendu, dit-il, lui va de tout point. Ainsi donc cette œuvre, toute modeste qu'elle soit, répond réellement à un besoin, à un besoin des personnes qui pensent !

Néanmoins, si satisfaisant et si encourageant que

fut le succès, je ne tardai pas à concevoir des doutes sur la sagesse de l'entreprise. Sans doute, en elle-même, c'était une constatation du besoin de cette union aujourd'hui si nécessaire parmi les chrétiens ; toutes les dénominations se trouvaient plus ou moins représéntées à nos services, mais était-ce un moyen réellement efficace de travailler à cette union ! J'étais seul et mon isolement commençait à me peser. J'aurais voulu faire œuvre durable, et je me demandais : "Quand je n'y serai plus, que restera-t-il de ceci ! Pour la tâche à accomplir, pour le but à atteindre, des individus agissant individuellement ne peuvent rien. Il ne faut rien moins que quelque organisation puissante, se trouvant dans les conditions requises pour arriver au but ! Existe-t-il dans le monde chrétien quelque organisation de cette sorte!"

C'est ainsi que se présenta d'abord à moi la question de l'église.

Elle ne m'apparut dans sa gravité que quelques mois plus tard.

Partant de ce principe, qu'être chrétien c'est avoir l'esprit de Jésus-Christ, j'avais consacré les conférences de mon second hiver à Chicago, à l'exposition des divers caractères de l'esprit du Sauveur, tels qu'ils doivent se manifester dans ses fidèles disciples, esprit de foi, esprit de renoncement, esprit de prière, esprit de liberté, esprit de

miséricorde, esprit d'amour de Dieu, esprit de charité fraternelle, etc., quand presque soudainement, j'en vins à me demander : Suis-je dans le vrai sur une si importante matière? Assurément, me dis-je, la condition essentielle d'un christianisme vrai, c'est d'être animé de l'esprit du maître. "Qui n'a point l'esprit du Christ n'est point de lui." Mais est-ce la condition unique ! Si, par exemple, le divin Sauveur a cru devoir instituer une société distincte de ses disciples, dépositaire de sa doctrine, chargée d'annoncer son Evangile au monde, d'y répandre et d'y perpétuer son esprit, n'est-il pas manifeste en ce cas, que ceux-là seuls auront un droit absolu au titre de chrétiens qui, vivant intérieurement de la vie du Christ, appartiendront extérieurement à la société distincte de ses disciples, telle qu'il l'a fondée. On n'a droit au titre d'avocat ou de médecin qu'autant qu'ayant acquis les connaissances nécessaires, on a de plus été admis officiellement dans l'une ou l'autre corporation. Or, Jésus-Christ a-t-il réellement fondé sur la terre une telle société ! et, s'il l'a fait, à quels signes, peut et doit-elle se reconnaître, voilà la double question qui s'impose maintenant à mes recherches les plus consciencieuses.

Dès lors mes pensées se tournèrent dans la direction de l'église.

Et a'bord voici un fait incontestable et significatif.

Entre les différentes dénominations non épiscopales et l'origine du christianisme, il y a rupture, une rupture de quinze siècles. Le christianisme comme histoire, comme réalité toujours tangible est ignoré d'elles. Pour elles, la semence déposée en terre par le divin semeur, ne reparaît à la surface qu'après un intervalle énorme, a quinze cents ans de son germe. L'église épiscopale au contraire est toujours visible ; elle n'est pas née du quinzième siècle, elle s'y est simplement réformée. C'est sa gloire de l'avoir fait, c'est son privilège de pouvoir le faire encore. Les églises protestantes en dehors d'elle n'ont qu'un christianisme de seconde main. Elles l'ont reçu non de Jésus-Christ, mais du Nouveau Testament. Et c'est par la lettre qu'elles prétendent aller à l'esprit. Mieux vaut assurément recevoir l'esprit d'une manière directe, du souffle même de celui qui a dit à ses premiers ministres : "Recevez le Saint Esprit."

L'église chrétienne n'est pas comme d'aucuns le prétendent, une société fondée sur les Ecritures, Jésus-Christ est son unique fondement ; elle a existé avant les Ecritures du Nouveau Testament que les sectaires voudraient lui donner pour base, et qui ne sont que ses premiers mémoires.

C'est à l'Eglise et non à telle ou telle secte que je veux et dois appartenir. C'est au triomphe

d'une église vraiment catholique que je veux et dois travailler.

*
* *

"Qu'ils soient un en nous, ô Père, comme toi et moi nous sommes uns!" Qu'ils soient consummés dans l'unité! La réalisation de ce vœu suprême est à l'heure présente le besoin impérieux de l'Eglise du Christ. Mais cette union ne saurait être effective qu'autant qu'elle sera constituée dans une organisation puissante. Or, est-il quelqu'une des églises chrétiennes existantes, sur le fondément et sur le modèle de laquelle elle puisse s'établir? Je n'en vois qu'une seule, l'église épiscopale, traditionelle et progressive tout ensemble, qui a, sur les diverses communions protestantes, l'immense avantage de remonter par son histoire jusqu'au premier âge chrétien, et, sur l'église grecque et l'église romaine, celui plus précieux encore de pouvoir se réformer toujours, s'adapter aux exigences du temps et des lieux. Cela étant, le devoir du ministre chrétien qui a réellement à cœur l'extension du règne du Christ dans le monde, me semble clairement indiqué; s'unir à l'église épiscopale, s'appliquer de son mieux à y répandre et à y faire règner l'esprit du Maître de manière à pouvoir attirer à elle tous les croyants sincères en Jésus-Christ, à faire d'elle, enfin, cette vaste et sure bergerie si longtemps cherchée, où les brebis venues

des pâturages les plus divers seront réunies sous la garde du seul suprême et divin pasteur !

*
* *

Le fils aîné de l'évêque de l'Illinois assistait fréquemment à nos services. Les vues exprimées dans ma prédication le frappèrent et lui plurent. Il en parla à son père, le savant docteur Whitehouse, qui lui-même y prit bientôt intérêt et me fit exprimer par son fils le désir de me voir. Je crus devoir me rendre à ce vœu. Notre première entrevue dura plus de deux heures et fut marquée de part et d'autre par la plus entière franchise. Je trouvai l'évêque plus libéral qu'on ne me l'avait représenté. Ce que je lui dis de ma manière de voir en ce qui concerne l'Eglise, de la nécessité de travailler à une union visible et organique de tous les chrétiens, des raisons pour lesquelles l'église épiscopale me paraissait destinée à servir de base et de modèle pour une pareille organisation, parut lui donner pleine satisfaction. " En vérité," me dit-il, quand je le quittai, "je ne vois pas pourquoi vous ne vous mettriez pas en mesure de devenir l'un des nôtres. Je connais peu de nos ecclésiastiques qui aient sur ces graves matières des vues aussi larges et aussi saines."

Quatre ou cinq autres entretiens que j'eus ensuite avec le digne évêque, à des intervalles divers éclaircirent certains points pour moi encore obs-

curs. Et dès lors, l'hésitation ne me parut plus permise !

Quelques jours après, à New-York, à un meeting du *board of missions*, où se trouvaient nombre d'évêques, le Dr. Whitehouse parla de ce qu'il avait appris me concernant, de nos longues et intéressantes conversations et de leur résultats, ma résolution de m'attacher à l'église épiscopale. L'évêque de la Pennsylvanie, le Très-Rev. Dr. Stevens, frappé de ce qu'il venait d'entendre, exprima le désir de m'avoir dans son diocèse ; son collègue de Chicago crut pouvoir l'assurer de mon consentement, et en conséquence, le 23 Juin, 1871, dans l'église du Saviour, à Philadelphie, sur la présentation du Très-Rev. Dr. Whitehouse, évêque de l'Illinois, en présence de l'évêque président, le Très-Rev. Dr. Lee, évêque du Delaware et de nombreux dignitaires ecclésiatiques, je fus reçu par l'évêque Steveñs, de la Pennsylvanie, membre du clergé épiscopal. En vertu d'un arrangement préalable, le dimanche suivant, je prêchai mon premier sermon dans la cathédrale de Chicago.

Ainsi, pour la première fois depuis avoir quitté l'église romaine, je me trouvai dans une situation religieuse définie, qui me permettra, je l'espère, de faire encore quelque bien dans ce monde et de tirer quelque avantage de ma singulière expérience en matière religieuse.

Dieu soit béni et veuille me venir en aide!

***

Ayant atteint ce qui paraît être le terme de mes pérégrinations religieuses, il semble à propos de jeter un regard en arrière, et d'en rappeler les principales stations.

Les plus importantes sont au nombre de cinq :

1. Le monde abandonné pour l'Eglise.
2. Mon noviciat chez les Jésuites.
3. Abjuration du romanisme.
4. A la recherche de la vérité.
5. Membre de l'église épiscopale.

J'ai renoncé à la vie du monde sous cette impression : "Que servira-t-il homme de gagner le monde entier s'il perd son âme!"

J'ai fait mon noviciat chez les Jésuites pour obéir à cette parole : "Aspirez ardemment à ce qu'il y a de mieux."

J'ai rejeté le joug de Rome pour répondre à cet appel : "Il nous a appelés à la liberté des enfants de Dieu."

J'ai recherché la vérité sous l'inspiration de cette divine promesse : "Vous connaîtrez la vérité et la vérité vous rendra libre."

Je suis devenu membre de l'église épiscopale pour que mon œuvre religieuse s'élevât sur le fondement des apôtres et des prophètes :

Je veux sauver mon âme—Séminaire.

Le salut n'est pas assez, je dois tendre à la perfection—Noviciat.

Un homme pour être parfait doit être libre—Emancipation.

Il doit aimer la vérité plus que toute chose et la rechercher par tous les moyen—Recherches consciencieuses.

Enfin, il doit enseigner comme ayant autorité—L'église épiscopale.

*
* *

Et c'est ce que je me propose de faire dans la ville de Philadelphie, si bien nommée, et qui sera, tout l'indique, la dernière de mes stations. C'est ici le lieu de mon repos, la demeure de mon choix.

S'il plaît à Dieu, j'y travaillerai conformément aux exigences religieuses de notre époque, et dans le large esprit de l'église épiscopale.

CHAPITRE XVIII.

PHILADELPHIE.

LE GRAND objet de mes vœux et de mes efforts en matière religieuse, c'est la vérité et l'union, l'union de ceux qui aiment par dessus tout la vérité.

Je ne crus pouvoir mieux servir cette double cause qu'en me joignant à l'église épiscopale, qui remontant par son histoire jusqu'au divin Maître, et progressive dans son esprit, s'avance providenitellement vers ce double terme, la vérité pure et simple et l'union dans cette vérité, et promet ainsi de devenir un jour l'église véritablement catholique.

C'est conformément à ces idées que j'ai fondé et organisé ici l'église du Saint-Sauveur, œuvre en apparence fort modeste, mais qui a une importance relative digne d'attention.

J'ai voulu faire d'elle autant que possible un signe, une prophétie de la grande église universelle qui se prépare.

Voici ses traits caractéristiques :

1. Conformément à cette parole sacrée "Personne ne peut poser un autre fondement que celui qui a

été posé ! lequel est Jésus Christ." Notre église est fondée non sur un mystère, sur un dogme, sur un saint, sur une autorité quelconque, mais sur Jésus Christ lui-même, c'est l'église du Saint-Sauveur.

2. C'est dans sa petitesse l'église la plus cosmopolite qui soit. La liste de ses membres depuis sa fondation contient des représentants de toutes les nations européennes, plusieurs asiatiques et africains.

3. C'est en même temps, par la religion particulière de ceux qui la fréquentent, la plus catholique des communions. Toutes les dénominations y sont réprésentées, orthodoxes et libérales, les catholiques romains constituant une notable majorité !

4. Une seule condition est requise pour en devenir membre régulier, croire en Jésus-Christ.

5. Elle admet à la communion quiconque peut en conscience répondre à l'invitation de la lithurgie, "vous qui êtes touchés d'un véritable repentir de vos péchés," etc.

Notre œuvre souffre, il faut bien le dire, d'un sérieux inconvenient, elle s'adresse surtout à la population étrangère, et par conséquent à une population flottante. Ce fait regrettable en soi a néanmoins ses avantages, entre autres celui d'étendre l'influence de la mission. Notre correspondance et des rapports fréquents nous prouvent que

certains de ceux qui nous quittent emportent avec eux la semence reçue à Saint-Sauveur et s'appliquent à la répandre dans leur nouvel entourage.

Toutefois le moyen le plus effectif d'étendre notre action bien au delà de Philadelphie, c'est notre publication mensuelle, " L'Avenir," maintenant dans la vingtième année de son existence, et qui n'a jamais cessé de faire plus que ses frais. Il constitue un heureux lien entre les membres dispersés de notre congrégation, tout en répandant au loin la connaissance et l'esprit de cette œuvre!

Quel est cet esprit! On le comprendra en lisant ce programme de son organe officiel.

" L'AVENIR,

ou, les Signes des Temps au Point de Vue Chrétien!" Voilà le titre.

Ce que sera cet avenir! quels sont les signes qui l'annoncent? Quelles sont les circonstances qui le préparent? Nos vues en cette grande matière peuvent se résumer ainsi:

LE TERME.

L'humanité, dans sa marche progressive, va à l'unité! Cela est vrai de toutes les branches de son activité et ce l'est particulièrement de la religion.

Le terme du progrès chrétien, c'est l'union, la réalisation de ce vœu suprême du maître: " Qu'ils

soient consommés dans l'union et que le monde sache que tu m'as envoyé."

LE FONDEMENT.

La foi au Christ !

Simon.—Tu es le Christ, fils du Dieu vivant.

Jésus.—Sur ce roc, je bâtirai mon église.

Paul.—Personne ne peut poser un autre fondement que celui qui a été posé, Jésus Christ.

LA MARQUE.

Non un symbole, non un rite, non une société, mais l'amour fraternel.

Le Maître.—La marque à laquelle on vous reconnaîtra pour mes disciples, c'est que vous vous aimiez les uns les autres.

Le disciple.—Voici quel est le commandement de Dieu : " Que vous croyiez en Jésus Christ, et que vous vous aimiez les uns les autres."

L'OBSTACLE.

Tous les maux dont a gémi la chrétienté ! Toutes les divisions qui paralysent son influence, viennent de ce qu'on en est venu dans le monde chrétien à requérir d'autres signes de christianisme, à poser d'autres fondements que celui qui avait été posé ; ici un homme, le pape ; là une institution, l'église ; ailleurs, un livre, la Bible ; et comme pour pouvoir substituer plus effectivement ces autorités

à celle du Christ, on est allé jusqu'à les déclarer infaillibles, comme Dieu lui-même.

LA CONSÉQUENCE.

C'est le nombre de plus en plus considérable d'esprits sincères, d'âmes honnêtes, qui cessent d'appartenir à une église, de croire à un christianisme officiel, et cela, non par indifférence pour le Christ, au contraire. Les meilleurs d'entre les socialistes sont prêts à se déclarer disciples de Jésus de Nazareth. Ce n'est pas au christianisme, c'est à l'église qu'ils refusent de croire. On les a entendus dans diverses grandes réunions applaudir au nom du Christ et accueillir par des sifflets la mention de l'église.

LE DEVOIR.

Dès lors, c'est pour chaque dénomination chrétienne de cesser de prétendre à représenter elle seule le pur christianisme, de s'appliquer à rechercher et de savoir reconnaître comme humain ce qui vient de l'homme dans sa constitution et dans sa doctrine et d'être prête à y renoncer si la grande consommation l'exige.

C'est ensuite que toutes soient animées, les unes envers les autres, non seulement d'un esprit de tolérance mutuelle, mais d'un esprit de charité véritable. Quand on pourra dire des membres des diverses dénominations, comme les payens le

disaient des premiers chrétiens : " Voyez comme ils s'aiment ! " l'union tant désirée sera bien près de devenir une réalité, et cette charité gagnera au christianisme de plus nombreuses et de plus précieuses recrues que les efforts réunis de toutes les sociétés missionnaires.

LA TENDANCE

chez les meilleurs chrétiens de toutes les dénominations est aujourd'hui dans cette direction. De plus en plus les préjugés se dissipent, les murs de séparation s'écroulent, les barrières tombent et disparaissent.

Et c'est de ce mouvement religieux si plein d'espoir que nous nous étudions dans " L'Avenir," à discerner et à signaler les progrès, conduisant, croyons-nous, à une organisation définitive sur le terrain et d'après les principes de l'église épiscopale appelée ainsi à devenir véritablement et définitivement L'EGLISE CATHOLIQUE !

*
* *

L'union dans la vérité ! voilà donc l'objet que je poursuis dans mon humble sphère, et c'est aussi l'objet vers lequel tend incessamment l'église a laquele j'ai cru pouvoir et devoir m'unir pour cette raison même.

Mais quel est l'obstacle positif, tangible à cette union bénie, obstacle que tous les fidèles disciples

et ministres du Christ doivent s'appliquer à faire disparaître ? Cet obstacle, c'est le dogmatisme, père du sectarianisme, principe de toutes les divisions, qui a pour conséquences directes le fanatisme, l'intolérance, la persécution religieuse, l'inquisition avec toutes ses horreurs et ses innombrables victimes, enfin un état de guerre perpétuel entre ceux qui se prétendent les fidèles disciples du prince de la paix !

Il y eut dans l'histoire écclésiastique une époque fatale, celle où l'église jusque-là messagère fidèle du Christ, appliquée à répandre partout sa doctrine et son esprit, aspira et parvint à le remplacer. S'arrogeant deux attributs divins, une autorité absolue et l'infaillibilité, elle eut la prétention de créer des dogmes et de les imposer à la foi aveugle des fidèles. Dès lors, la théologie prit la place de la religion ; la vertu par excellence du chrétien fut non plus la charité, mais l'aveugle obéissance. Ce que l'on doit croire, c'est ce que l'Eglise enseigne ; ce que l'on doit faire, c'est ce qu'elle prescrit. Malheur à qui oserait s'y refuser ! et durant des siècles il en fut ainsi. Le Christ fut voilé, relégué dans un mystérieux sanctuaire par l'Eglise prétendant parler en objet nom, agir à sa place ; ayant pour premier objet son propre pouvoir, sa propre influence !

*
* *

Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libre. Cette parole du Maître reçoit aujourd'hui sa vérification. Le disciple de Jesus-Christ a enfin compris que son premier devoir en matière religieuse était de penser par lui-même, d'examiner et d'agir résolument en conséquence. Il proteste contre cette humiliante servitude de l'âme qui lui a été imposée. Il brise les liens par lesquels on a voulu le tenir séparé de son divin Maître et est déterminé à revenir à lui. Voilà le sens de la glorieuse évolution qui s'accomplit actuellement parmi les chrétiens. Les confessions de foi, les formules de croyance ne sont plus de saison ; ce qu'il faut maintenant, ce n'est plus une église enseignante, mais une église édifiante, une église qui ne connaisse et n'enseigne d'autre doctrine que la doctrine même de Jésus-Christ et qui justifie le titre d'église une, sainte, catholique et apostolique.

*
* *

Il est grand temps pour les chrétiens de revenir à Jésus, en qui seul se trouve le vrai christianisme. Etre chrétien c'est avoir son esprit, qui n'a point cet esprit n'est point de lui.

Mais quel est cet esprit en ce qui concerne la religion ? Un dédain profond de tout ce qui n'est pas la religion du cœur, de toutes ces vaines pratiques et ordonnances inventées par les prêtres pour leur influence et leur bénéfice

propre. On ne saurait lire l'Evangile sans être frappé de ce fait, Jésus toujours si plein d'indulgence et de mansuétude, Jésus qui dit : "Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, Jésus qui ne rebutait aucune infirmité, aucune faiblesse humaine ; qui avec une divine tendresse, appelait, recherchait les pécheurs, pauvres âmes malades pour les guérir, les toucher par l'onction de la parole ; Jésus, dis-je, s'indigne en toute occasion contre les scribes et les pharisiens, et sans jamais tenter de les attirer à lui, n'a pour eux que des menaces, qu'un langage de dégoût : 'Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, malheur !' "

Une de ses paraboles les plus touchantes et les plus instructives, c'est celle du voyageur blessé sur la chemin de Jéricho. Un prêtre vient, voit ce malheureux et passe outre sans s'arrêter ; un lévite suit et fait de même ; vient ensuite un Samaritain, et celui-ci voyant cet infortuné est touché de compassion, panse ses plaies, le met sur sa monture, l'emmène dans une hôtellerie et ne le quitte qu'après l'avoir recommandé à l'hôte. De tout cela Jésus conclut que la fraternité s'établit parmi les hommes non par la croyance religieuse mais par la charité. " Femme, crois-moi," dit-il à une Samaritaine, " le temps vient où vous n'adorerez plus le père sur cette montagne ni à Jérusalem, mais où les vrais adora-

teurs l'adoreront en esprit et en vérité. Ce sont de tels adorateurs qu'il cherche."

Le jour où Jésus prononça ces paroles, il fonda la véritable et éternelle religion. Il n'est pas un promulgateur de dogmes. On chercherait vainement dans son Evangile une proposition théologique et une définition dogmatique. Il est le fondateur de la religion du cœur, consistant uniquement dans des sentiments purs et dans une vertueuse vie.

CONCLUSION.

L'union chrétienne ne peut se réaliser que sur ce seul solide fondement, la foi en Jésus Christ.

Doivent être reconnus comme chrétiens tous ceux qui croient au Christ, le reconnaissant comme Sauveur, comme Maître et comme modèle.

Le signe visible de cette foi, ce ne sera plus un symbole, qui ne peut que diviser, mais une prière (la prière unit), l'oraison dominicale, donnée par le Seigneur lui-même, où se trouvent, non comme théories mais comme cris du cœur, "Notre Père qui es aux cieux," la foi au Père céleste, la foi dans la fraternité humaine, et la foi dans l'immortalité, trois vérités constatées par ces paroles: "Père (paternité), notre (fraternité), qui es aux cieux (les possessions du Père sur l'héritage de ses enfants).

Dans cette divine formule se trouvent en outre

un esprit de révérence : " Ton nom soit sanctifié." Un esprit de ferveur : " Ton règne arrive." Un esprit d'obéissance : " Ta volonté soit faite." Un esprit de dépendance : " Donne-nous aujourd'hui." Un esprit de repentance : " Pardonne-nous." Un esprit de miséricorde : " Comme nous pardonnons." Un esprit de vigilance : " Ne nous laisse point succomber." Un esprit de délivrance ou de liberté : " Délivre-nous du mal."

Jésus comme chef, sa croix comme drapeau, son Evangile comme code, la prière du Seigneur résumant tous nos devoirs et tous nos besoins, voilà le christianisme et voilà la catholicité invisible aujourd'hui, mais telle qu'elle se manifestera un jour, nous avons tout sujet de l'espérer, dans l'église épiscopale, remontant par son histoire jusqu'au premier âge chrétien, sans prétention à l'infaillibilité ni à l'immutabilité ; admettant et sachant appliquer à l'occasion les principes de la réforme et la loi du progrès ; prête toujours à conformer son enseignement aux vérités scientifiques devenues incontestables ; à adapter son organisation et son culte aux exigences des temps et des lieux, et se recommandant aujourd'hui plus qu'aucune autre communion par le nombre et la variété de ses œuvres de bienfaisance.

" Aux fruits on connait l'arbre."

Je me la représente comme une immense cathé-

drale, avec sa grande nef, ses bas-côtés et son transsept. Dans son aile droite se rassemblent tous ceux de ses membres qui lui viennent de Rome par la porte de ce côté ! Par la porte en face entrent pour se réunir dans son aile gauche les orthodoxes protestants de noms divers. Elle tient sa grande porte centrale toujours ouverte et par elle lui arrivent tous les libéraux croyant en Jésus-Christ, tous les adorateurs en esprit et en vérité, suivis à la fin des descendants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; et tous ainsi réunis adorent le père commun dans un esprit de vraie fraternité ! Et la prière des générations, " que ton règne arrive," est enfin exaucée, et le vœu suprême du Maître est réalisé !

Tous sont un en Dieu et dans son église, et il n'y a plus qu'un seul troupeau sous la garde du seul pasteur suprême, Jésus Christ.

***

Au moment où allait s'engager une bataille qui devait être décisive, le roi de France Henri IV, s'adressant à ses guerriers leur dit : " Soldats, vous êtes français, je suis votre roi, voilà l'ennemi." Et cette bataille se termina par une éclatante victoire pour l'armée royale !

Nous pouvons nous représenter à cette heure Jésus, le roi immortel des âmes, disant à ses disciples : " Enfants du Père céleste, vous êtes

chrétiens, je suis votre roi, l'esprit de secte, l'esprit de celui qui divise pour règner, voilà mon ennemi et voilà le vôtre."

Sous ce divin chef, combattons résolument, et un jour sur le champ du combat, qui est le monde, la foi chrétienne verra s'élever la croix la plus monumentale qui fut jamais, avec cette inscription rappelant les triomphes du christianisme sur le monde païen, mais proclamant cette fois sa souveraineté universelle :

"Christus vincit, christus regnat, christus imperat! Amen !"

FIN.

92
M585.2

Miel, C.F.B., D.D.

Pelerinage d'une âme, ou,
Expériences religieuses.

1910

92
M 585.2